This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

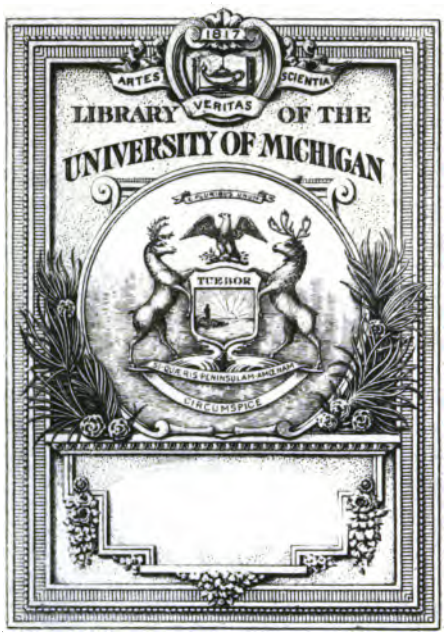
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 943,923


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

858
A39
1903

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOL. IV

EPIGRAMMI - SATIRE
MISOGALLO

1903
DITTA G. B. PARAVIA E COMP.
TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

N. 852 . 64.

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOLUME IV.

GLI EPIGRAMMI

LE SATIRE, IL MISOGALLO

DI

VITTORIO ALFIERI

1903
DITTA G. B. PARAVIA E COMP.
TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

LIB. COM.
LIBERMA
SEPTEMBER 1928
17636

I.

Dialogo fra una seggiola e chi vi sta su.

Pisa, giugno 1766.

SEGGIOLA.

Signor, perchè del tuo disutil peso
Ogni giorno mi vuoi gravar tant'ore?
Si fa così all'amore
Tra i gelati Britanni?
Me premerai mill'anni
E mai non ti avverrà d'essere inteso.

IL SEDUTO.

Sedia, e tu pur congiuri a danno mio?
Amo, pur troppo è vero, e dir non l'oso:
Ma l'amor sì nascoso
Non ho, che nel mio sguardo
Non legga ognun ch'io ardo,
Che mi consuma e rode un fier desio.

SEGGIOLA.

Non di parlar, bensì d'andarten'osa;
Ciò che tu fai della Sandrina accanto,
Di farlo anch'io mi vanto.
A lei l'anima e il senso
Toglie il tuo startí intenso,
Me fai parlar inanimata cosa.

II.

In occasione del processo intentatogli in Inghilterra dal marito di una signora che egli corteggiava.

..... 1771.

Tutto a contanti recano i Britanni;
Le corna stesse, e i maritali danni.

XI.

Venezia, 7 giugno 1783.

S' l' è mi ch' son d' fer o j' Italian d' potìa
L' era pa un dubbi mai ch' a dveissa andè,
(Com' i' sento purtrop, ch' ven d'arrivè)
A ferì i Piemonteis pi 'n là ch' l' orìa.
L' è un me dubbiet insomma, e as dev nen piè
Per voi, pi ch' per l'Italia quanta a sia;
E peui, d' un povr' autour a la babìa,
Com' a la vostra, sfog bsogna ben dè.
Me sonetass, post ch' a va comentà,
Parlava an general, e solament
A coi ch' an pi ch' 'l coeur, l'orìa dlicà.
Direu, s' a veulo vnine a 'cmodament,
Ch' nè lor d' potìa, nè d' fer mi son mai stà:
O mi d' fer dous, lor d' pauta consistent.

XII.

Contro i detrattori delle sue Tragedie.

30 luglio 1783.

Mi trovan duro?
Anch'io lo so:
Pensar li fo.
Taccia ho d'oscuro?
Mi schiarirà
Poi libertà.

XIII.

31 luglio 1783.

Tutto rosso fuor che il viso,
Chi sarà quest'animale?
Molta feccia e poco sale
L'han dagli uomini diviso...
È un cardinale.

XIV.

28 agosto 1783.

Papa infallibile
Ha detto: Va;
Ma inamovibile
Castore sta.

XV.

Contro i detrattori delle sue Tragedie.

29 agosto 1783.

Dare e tôr quel che non s'ha
È una nuova abilità.
Chi dà fama?
I giornalisti.
Chi diffama?
I giornalisti.
Chi s'infama?
I giornalisti.
Ma chi sfama
I giornalisti?
Gli oziosi, ignoranti, invidi, tristi.

XVI.

Contro il signor Zacchiroli di Siena.

... agosto 1783.

Fosco, losco, e non Tósco,
Ben ti conosco:
Se pan tu avessi, non avresti tòsco.

XVII.

Siena, 27 settembre 1783.

Tolti di mie tragedie i due *t'hai tu,*
Le intendi più?
Dunque in esse null'altro era di più,
Lettor, che *tu.*

XVIII.

Contro Angelo Maria D'Elci.

..... 1783.

Tragedie due già fe':
Ma ei sol lo sa.
Satire or fa?
Saran tragedie tre.

XIX.

..... 1783.

Gli Angli, già liberi, or vendon sè:
I Galli svegliansi, e fan per sè:
Gli avari Batavi non san di sè:
Gl'Ispani torbidi millantan sè:
Che n'è, che n'è?
Ride l'America: non ha più re.

XX.

Contro i detrattori delle sue Tragedie.

..... 1783.

Pedanti, pedanti,
Che fate voi? —
Ansanti, sudanti,
Stiam dietro a voi.

XXI.

..... 1783.

Uom di corte e di fede?
Cieco è chi 'l vede.

XXII.

..... 1783.

Il Papa è papa e re:
Dèssi abborrir per tre.

XXIII.

..... 1783.

Hammi il vostro biasmarmi assai laudato:
Ma il laudar vostro non mi avria biasmato.

XXIV.

..... 1783.

La nullità dell'uno inserto al zero
È la immagin sublime
Delle splendenti cime,
Che reggon fulminando il mondo intero.

XXV.

..... 1783.

Approvazione
Di fra' Tozzone
Per l'impressione
Di un libruccione,
Che un autorone
Ai piedi pone
Di un principone
Con dedicone.
SI STAMPI PUR, SI STAMPI;
QUI NON C'È NULLA, NÈ RAGION NÈ LAMPI.

XXVI.

Contro i detrattori delle sue Tragedie.

..... 1783.

Toscani, all'armi:
Addosso ai carmi
D'uom che non nacque
D'Arno su l'acque.
Penna, e cervello:
L'inchiostro c'è;
Ma sbiadatello
Più che nol de'.
Su via che dite?
Non li capite?
Vi paion strani?
SARAN TOSCANI.
Son duri duri,
Disaccentati...
NON SON CANTATI.
Stentati, oscuri,
Irti, intralciati...
SARAN PENSATI.

XXVII.

..... 1783.

Più d'un le piace;
Con tutti giace;
Ma un solo n'ama:
Povera dama!

XXVIII.

..... 1783.

Tigre coniglio,
Mordi pur me:
Leon, l'artiglio
Non mette in te.

XXIX.

..... 1783.

Biasmando laudate;
Laudando biasmate.
Parlando tacete;
Tacendo tacete,
Ma non campate.

XXX.

..... 1783.

Un Arcivescovo
È un doppio Vescovo.
Beato lui!
Noia per dui.

XXXI.

Contro Angelo Maria D'Elci.

2 settembre 1784.

L'uom che in un sol sonetto
Ha un po' di me mal detto,
Io crederò che amico ognor mi sia
Fin ch'ei scrive tragedie in lode mia.

XXXII.

2 settembre 1784.

A voler mordere
Ci vuol pur denti
E brevità:
Nè spender venti
Dove uno fa.
S'io exempli-grazia
Scriver volessi
Contro di me,
Direi ch'io lessi
Non so che polveri
Che costui fe'.

XXXIII.

Pisa, 18 dicembre 1784.

Di Firenze è scacciato
(Chi mai lo crederia?)
Per un suo laido vizio.
Partito a precipizio,
A stampa ei v'ha mandato
Una raccolta ria
Di tragediacce altrui,
Perch'entrino per lui
Al Pubblico in servizio.

XXXIV.

Contro il Prof. G. M. Lampredi.
Motu-proprio del Principe del buon gusto.

Pisa, 23 gennaio 1785.

Io professor dell'università,
Udita e vista la temerità
D'un certo Alfieri, che stampando va
Tragedie, in cui quell'armonia non v'ha
Che a me piacendo a tutti piacerà,
Che empiendo il core di soavità
Un dolce sonno all'udïenza fa;
Per prescïenza che la toga dà,
Io gl'inibisco l'immortalità.

Il Tragico a tai detti impallidì:
Onde sua Dottorezza impietosì,
E la sentenza moderò così.
Ecco, che accade a chi non crede in me...
Pur, se l'autore affiderassi a me,
E lascerà purgar lo stil da me,
Quelle tragedie sue parran di me:
Ed (io il dico) avran vita quanto me.

XXXV.

Pisa, 29 aprile 1785.

Sono il Moschi e il Gramosi una pariglia,
Che d'inchiostro in Venezia a stento campa.
Ciò che il primier dal gran cervello figlia,
Tosto il secondo in carta-straccia stampa.
Se del proprio non v'è, l'altrui si piglia,
E si lacera, insudicia e ristampa.
Dell'onesto guadagno a mezzo fanno:
Dell'infamia i due terzi al Moschi vanno.

XXXVI.

Siena, 15 agosto 1785.

Sia pace ai frati,
Purchè sfratati:
E pace ai preti,
Ma pochi e queti:
Cardinalume
Non tolga lume:
Il maggior prete
Torni alla rete:
Leggi, e non re;
L'Italia c'è.

XXXVII.

Contro Carlo Edoardo Stuart, marito della Contessa d'Albany.

27 gennaio 1786.

Padre trent'anni muto il Pretendente
Or fa di nuova fabbrica Duchessa
Certa sua figlia che tornógli in mente;
E l'ha disfatta d'Arcivescovessa
Ch'ell'era, ei sol non ne sapendo niente.
Eccola in Roma, è già Cardinalessa;
Ed ai preti è sì usata, che Papessa
Farassi, se vien fatta Nipotessa.

XXXVIII.[1]

29 marzo 1786.

Ce grand procès, à mon avis,
N'a qu'un ton: boue de Paris.
Paris dira par représailles:
Boue de Versailles.

XXXIX.

6 aprile 1786.

Che pretende il Pretendente?
Dei Britanni essere il re:
Ed io credo fermamente
Che da scettro cosa egli è.
Portò l'armi entro il bel regno,
Da cui l'avo suo fuggì;
E di gran valor diè segno,
Ch'ei non vinse, e non morì.
E diceva il suo stendardo
Per spiegar suo grande ardir:
Questi è il fior d'ogni gagliardo;
Qui vuol vincere, o morir.

[1] Consultation sur le fameux procès du Collier du cardinal de Rohan, faite par un avocat étranger à qui on pardonnera toutes les inexactitudes de langue, parce que ce n'est pas la sienne qu'il écrit.

Poi di Senna ai lidi venne
Stoltamente a dimostrar,
Ch'è un volar senza le penne
L'esser re senza regnar:
Che il suo amico il Cristianissimo
In soccorso alfin gli dà
Un nodetto soavissimo,
Che prigion per poco il fa.
Quindi il resto di sua vita
Di ben sempre in meglio andò.
Alleanza non tradita
Con la botte egli firmò.
Fu la botte la sua stanza,
Il suo trono, il suo piacer:
Furo accidia ed ignoranza
I suoi primi consiglier.
Prese poi, già in là con gli anni,
Giovin moglie, d'alto cor;
Cui diè in dote i suoi malanni
E il regale suo fetor.
La rinchiuse, odiò, depresse:
La seccò, battè: che più?
Ben due lustri ella ci resse,
Poi fuggir costretta fu.
Fu mal padre, e mal marito,
E mal figlio, e mal fratel:
Con la moglie e i servi ardito,
Con chi ha petto un vero agnel.
Duro e ingrato per natura,
Senza amici altri che se;
Buon talvolta per paura;
Chi dirà ch'ei non sia re?

XL.

10 maggio 1786.

Il bestemmiar gli Angeli, i Santi, e Dio,
È orribil cosa; ma il perchè sen vede:
Che qual più in essi crede,
Di lor si duol, se il suo destin fan rio.
Ma il bestemmiar quel membro che l'uom cela
E alla celeste corte irlo mescendo,
Questa, affè, non l'intendo:
E al tutto parmi femminil querela.

XLI.

..... 1786.

Mai non pensa altro che a se:
Chi dirà ch'ei non sia re?

XLII.

Inviando una divisa chiesta.

31 gennaio 1787.

Donna, che altrui togliendo ogni speranza,
Vuoi torla anco a te stessa,
E portarne la mesta insegna espressa;
Qual mel chiedesti, il motto ecco t'invio.
Ch'ei non ti piaccia, e il lasci, è il desir mio:
Questa speme mi avanza.

Divisa da porsi sotto una Speranza intagliata.

Sol per me non sei Dea.

XLIII.

9 marzo 1787.

Cent soixante notables
Sont assemblés, dit-on,
Pour rassembler cent-dix millions
Qu'ils donneront au diable.
La France heureuse a trouvé,
En rapprochant les deux sommes,
Un deficit moins demontré
De millions que de grands hommes.

XLIV.

Contro Angelo Maria D'Elci.

12 agosto 1788.

D'invidïetta pregno,
Da Marzïal, da Giovenale accatti
La rabbia e il fiele e i denti.
Quindi sì ben rammenti
I loro sali, e a te sì ben gli adatti,
Che hai proprio il loro ingegno.

XLV.

21 agosto 1788.

L'oro pria, poscia il sangue, indi la fama
Toglie il tiranno altrui:
Finchè vendetta col pugnal non sbrama
Sua giusta sete in lui.

XLVI.

Parigi, 6 ottobre 1788.

Un vil proverbio corre:
Che d'Iddio poco dir, del Prence nulla
Debba, chi vuole in securtà comporre.
Se non sei bimbo in culla,
Credi all'opposto: che indagar non dèssi
D'Iddio mai nulla, e d'ogni altr'ente il tutto.
Dio così più creduto, e meno oppressi
Non fian gli uomini, e il Prence assai men brutto.

XLVII.

9 ottobre 1788.

Qual dei due Bruti è il primo?
Giunio più grande io stimo:
Ma pure a Marco invidio
Di Cesare l'eccidio.

XLVIII.

12 ottobre 1788.

Ci va dicendo Orpèl ch'ei mai non dorme:
E cel provan le torme
Dei carmi suoi, che altrui
Rendono il sonno che han rubato a lui.

XLIX.

15 ottobre 1788.

Semi-Claudi imperanti,
Semi-Seian reggenti,
Semi-Caton cantanti,
Semi-Eschili scriventi,
Han gl'Itali sì infranti,
Che mezzo eunuchi siam, mezzo impotenti.

L.

4 novembre 1788.

De' principi il flagello
Intitolò se stesso un Aretino:
Vi fu aggiunto, IL DIVINO,
Scambiato, a parer mio, con IL MONELLO.
Io dei principi voglio
Con assai meno orgoglio
Il medico firmarmi.
Nè credo in ciò ingannarmi:
Che per quanto sia 'l medico inesperto,
Delle tre l'una a lui rïesce al certo:
O gl'infermi ei spelazza,
O gli aggrava, o gli ammazza.

LI.

Ad Angelo Maria D'Elci.

..... 1788?

Mordimi, prego (ma co' denti tuoi)
Questo piè che mi prude:
Mi scalzerò, se il vuoi,
Perchè in grattarmi alquanto men tu sude.

LII.

16 febbraio 1789.

Gli equestri re, che *instatuarsi* al vivo
Veggio pe' trivi, erano un marmo in trono,
E un marmo inutil sono.
Nulla di lor, tranne il nostr'odio, è vivo.

LIII.

14 marzo 1789.

Dio la corona innesta
Sul busto ai re, sul busto all'uom la testa.

LIV.

31 agosto 1789.

A tre cose non mai congiunte pria,
Ove libera sia, la Francia il deve:
Scemo capo, ampj lumi, e borsa lieve.

LV.

..... 1789.

Massirizio tutto sa,
Fuor che mai nulla ei non imparerà.

LVI.

Paragone d'armonia fra tre lingue moderne.

..... 1789.

Capitano; è parola
Sonante, intera, e nella Italia nata:
Capitèn; già sconsola,
Nasalmente dai Galli smozzicata:
Kepten poi, dentro gola
Dei Britanni aspri sen sta *stras*polpata.

LVII.

..... 1789.

Ho visto già quel ch'è:
Tu sparli ognor di me,
Perch'io ti mandi... alla posterità.
Se a ciò basta un mio calcio; eccotel, va.
Ma nel nomar io te
Mai la mia penna non s'imbratterà.

LVIII.

..... 1789.

Lauda tu sol te stesso,
Poich'è il mentir tuo più bel pregio espresso.

LIX.

6 febbraio 1790.

L'arte sua ciascun faccia. Il vero scriva
Chi men se stesso cura, che sua fama:
Chi del falso s'impingua, il ver proscriva,
Poichè protrarre il suo morir sol brama.
Resta a vedersi poi de' due qual viva,
Se l'uomo, o il nulla, che più ch'uom si chiama.
Feroce un veglio il Proscrittor sommerge;
Sovr'ali eterne al ciel lo Scrittor s'erge.

LX.

In risposta a un' ode del Parini.

1° maggio 1790.

Forse alcun pregio aveano
Le mie tragedie allora,
Che di tua mano amabile,
Le ricevea l'egregio
Vate, a cui Giovenal sua sferza diè:
Ma non così piaceano
Altrui poi per se stesse,
Allor che inesorabile
Il comprator sovr'esse
Nude di un tanto fregio
Sfogando andava i suoi zecchini tre.

LXI.

4 novembre 1794.

A diverbio un eunuco era venuto
Con un poeta: questi in due parole
Fe' rimanerlo scorbacchiato e muto:
« Un paio più, di quel ch'aver l'uom suole,
« All'arte mia fa d'uopo: e tu no 'l sai,
« Perchè appunto se' tu ciò che non hai ».

LXII.

Dietro un ritratto miniato dell'autore.

11 maggio 1795.

Chi fu, che fece e che mertò costui? —
Tentò il coturno; in cui
Fors'ebbe ei pregio il non valore altrui.

LXIII.

9 giugno 1795.

Vuoti il capo, le man, la borsa e il cuore,
Pur vi pensate, o re, di rimanere?
Chi vi paga, or vi avverte, pel suo onore,
Che non si tiene il trono col sedere.
Di virtù vuoti, di giustizia e fede,
Liberi farvi, o popoli, sperate?
Stupido o tristo è ben tra voi chi 'l crede.
Mai non si ammoglia il vizio a libertate.
Dunque, quai siete, state,
Popoli e re, che l'un l'altro mertate.

LXIV.

29 giugno 1795.

Crudo è lo scherzo, che vien fatto a voi,
Risibili mezz'uomini insolenti,
Che in gorgheggi i testicoli scambiate.
Ma più rio scherzo, o gorgheggianti eroi,
Ite facendo all'italiane genti
Voi, che quelle in testicoli cangiate.

LXV.

24 luglio 1795.

Il raccoglier brutture per le strade
Arte ell'è, senza dubbio, men fetente,
Che il raccogliere in mente
Quanto al dì d'oggi in nostra Europa accade.

LXVI.

18 gennaio 1796.

Chi di parer non cura, un uom fors'è:
Chi vuol parer, non è.

LXVII.

19 gennaio 1796.

D'ampia guerra brevissima rassegna
Farò, per chi ben vede.
Stupidi e birbi, è un par di sètte antiche
(Se il ver la storia insegna)
Frammiste, immense, e talor anche amiche.
Sotto opposti vessilli, or vengon esse
A giornata campale.
Ogni birbo, dai Galli; ogni animale
Tien dal resto d'Europa, e a lei presiede.
Mente, onestade e libertà, soppresse,
Di furfanti e di stupidi son prede.

LXVIII.

1° febbraio 1796.

Al mio nascer ci fui, ma mezzo appena:
Al mio morire io spero
Che assisterovvi intero
E forse doppio, se avrò polso e lena.

LXIX.

16 febbraio 1796.

Spogliar chi mal suoi panni difendea,
Trionfar chi ne' suoi panni mal capea;
Atterrar chi già omai da se cadea;
Caro comprar chi a vile si vendea;
Troncar la testa a un re, che non l'avea;
Tor Dio per forza a chi non ci credea;
Conquistar chi le braccia a lor tendea:
Son questi ora de' Galli i gran miracoli,
Che vincon tutti i non trovati ostacoli.

LXX.

7 giugno 1796.

Libertà che vuol tormisi lung'Arno,
Di tirannide ad onta avrò sott'Arno.

LXXI.

5 gennaio 1797.

Fattisi in Gallia re gli avvocatuzzi
Più che quanti mai re delitti fanno.
Stuzzican essi i nostri re cocuzzi,
Che buoni esser non ponno, e rei non sanno.
Testa e coda son dunque egual genía;
Ma sempre pur più danno
A un popol reca l'avvocateria.

LXXII.

13 febbraio 1797.

Sacro ebbi già di *cittadino* il nome,
Quando, or due lustri, ignoto al par che puro
Alma accennava di servili some
Scarca, e nobili sensi in cor securo.
S'oggi avvien poi, che *cittadin* si nome
L'empio assassino, e il ladro, e il rio spergiuro,
Titol d'infamia ed ai liberti audaci
Consacrato omai sol, nel fango giaci.

LXXIII.

23 febbraio 1797.

Mi vien da rider, quand'io sento dire
Che un birbo o sciocco pensa alla francese.
Il vestire, il ciarlare, l'arricciarsi,
Il ballare, il rubare, ed il vantarsi,
Son cose queste ch'ei può avere apprese
Da quel gentil paese:
Ma il pensare e il sentire,
Tanto prender si può da que' scimiozzi
Quanto attinger si può fuoco dai pozzi.

LXXIV.

26 febbraio 1797.

Per abborrir quanto è dovere i Galli,
Chiari esser vuolsi, e liberi, ed intatti:
Ma per amarli, basta il somiglialli:
Strano adunque non è ch'a lor si adatti
La ciurma tutta, e molti anco dei re:
E udite a quali patti.
Ogni furfante, in lor specchiando se,
Furfanteggiar coi loro mezzi spera:
Così ogni Sir, che in odio ai sudditi è,
Scorge la sua tirannide leggiera,
Anzi adorabil farsi,
Rispetto a quella ch'or la Gallia fe'. —
Piace il nuovo a chi vuol rimpannucciarsi.

LXXV.

16 aprile 1797.

Festevol motto arguto,
Che ognun ripete, e non si sa di cui,
Farne in rima conserva emmi piaciuto,
Senza pur defraudar la gloria altrui.
Pieno è d'attico sale
Chi di Ginevra i torbidi assomiglia
A una burrasca dentro un orinale.
Manca il piloto; e fantasia mi piglia
Di apporvelo di mio.
Necher, che tanto governare agogna,
Sia quei, che in cotal mare timoneggi:
E così ben destreggi,
Che sua barchetta ed ei nel sozzo oblio
Venga a imboccar della francese fogna.

LXXVI.

5 maggio 1797.

Al Doge, ed ai suoi Veneti, giudizio;
Buona-parte, saetta d'ogni vizio.
Messer lo Doge, ove non siate matto,
Accettate il baratto,

Che mi propon d'imporvi il Direttorio
Con coscïenza candida d'avorio.
Voi ci darete un ERRE e noi due KAPPA;
E, per giunta, staremvi in adjutorio.
Di sì sublime patto,
Udite almo governo che ne scappa:
Scambio or vi diam, per l'ARistocrazia, [1]
La nostra santa KAKistocrazia. [2]

LXXVII.

23 giugno 1797.

Lucca, a te forse contro al Gallo crudo
Tuo corpo microscopico or fia scudo.

LXXVIII.

Dietro al ritratto spedito all'abate di Caluso.

26 luglio 1797.

Poichè il destino ci vuol pur divisi,
Dei due, cui stai sculto perenne in petto,
Abbiti almen, Tommaso egregio, i visi.

LXXIX.

16 settembre 1797.

Base di ogni opra bella, il nascer bene:
Tosto i parenti ad emular si viene. —
Cisalpine Spartine,
Di sei mesi bambine,
Già il ben di tutti il picciol cuor v'infiamma;
E con brevi manine
Rubate già da far invidia a mamma.

---

[1] Governo degli ottimi.
[2] Governo dei pessimi.

LXXX.

9 ottobre 1797.

Nei prolissi calzononi
(Lor legittime magioni)
Stan di casa i re-galli-pubbliconi.
Han per cresta i cappelloni,
Supplemento dei braconi,
Che van salendo all'alte regïoni
Sin che il capino anch'ei vi s'incalzoni.

LXXXI.

13 ottobre 1797.

Ecco nascer Penelope da Frine.
Da servili costumi putrefatti,
Fecondati dai Galli,
Ecco nascer fra noi città-latrine.
E a libertà gridando: dalli, dalli:
Degli stupidi e matti
E birbi senza fine
Fatte sono in un attimo il ricovero.
La storia un dì, per risparmiarci il novero
Dei lor fatti e misfatti,
Le chiamerà: REPUBBLICHE FUNGHINE.

LXXXII.

Sotto al ritratto mio per la sorella.

17 novembre 1797.

Non che a te, fida suora, ai più remoti
Figli dei figli tuoi, prole mia sola,
Questo mio volto interpetri i miei voti.

LXXXIII.

12 febbraio 1798.

Dopo tanti gran secoli da cani,
Rinascer veggo alfin Galli-romani.
Nè asseverare io temo,
Che della Lupa sien pur questi un ramo;

Ma scende, non da Romolo, da remo.
Quindi, perchè scambiar mai non possiamo
Questi estrani cadetti simi ed imi
Con que' nostri di guerra folgor primi,
Meglio li chiameremo
Dal buon remo, lor stipite, Remani.

LXXXIV.

24 febbraio 1798.

Il soggiacer a un re assoluto, è un guai:
Ma un più fero ne veggio,
Se regnar denno i soli birbi omai.
Pria che servire ai fetidi avvocati,
Sien dunque i re da noi rivenerati,
E chiamiamli, piangendo, i *Para-peggio.*

LXXXV.

3 marzo 1798.

Volar non pon senz'ali i Galli-cani;
Volan essi perciò sol con le mani.
Ecco il vero perchè,
Sia 'l volar, sia 'l rubar, chiaman *volé.*

LXXXVI.

7 marzo 1798.

Per liberarmi
Dagli impostori
Liberatori
Re-Servitori,
Corro affogarmi.
E chi si lascia
Côrre alla schiaccia
Di tale ambascia,
Buon pro gli faccia.

LXXXVII.

30 giugno 1798.

Chi in Bisanzio, chi in Grecia e chi in Egitto
Manda or dei Galli la solcante squadra.
Ma i fisici, che dritto
Giudican solo con lor mente quadra,
Già san che come a dritto
Attratto è il ferro dalla calamita,
A navigar così ver se li tira
(Benchè di scarso elleboro fornita)
La spiaggia d'Anticíra.

LXXXVIII.

7 luglio 1798.

Molti siete; i' son uno:
Ma in ogni cosa sì diversi noi,
Che quando voi sarete affatto *Niuno,*
Io sarò pur *Qualcuno.*
Potete or dunque, o masnadieri eroi,
Rompermi sì, ma non piegar me voi.

LXXXIX.

17 agosto 1798.

In Levante audaci e preste
Vela fan le Galle schiere;
E si ridon della peste,
Che da queste
Con la fuga salvarsi intatta chere.

XC.

18 agosto 1798.

Perch'ei cangi impostura,
Già non cangia natura — il frate mai;
Sol più reo si appalesa, e vil più assai.

XCI.

19 agosto 1798.

Vedete, s'io son tondo!
Credei finor dell'uom le opinïoni
Fosser del cuore e della mente il fondo.
Ora un nuovo anatomico m'insegna,
Che la matrice veramente pregna
Dell'opinar dei nuovi Salomoni,
Sono i calzoni. [1]

XCII.

24 agosto 1798.

Benchè nulla importar ti dee di Quelli,
Che oziosi almeno, ove non felli,
Van dicendo di te;
Pur dover sacro egli è,
Che t'importi moltissimo di Quello,
Ch'ei di te dicon, se ha del ver suggello.

XCIII.

30 agosto 1798.

Fra l'opre tutte degl'Iddii più altere,
La più mirabil parmi,
Sublime più delle celesti sfere,
Un poeta che sposi
(Ove Natura ed Arte in un tant'osi)
Di Cato i sensi di Marone ai carmi.

---

[1] È inutile di far osservare al lettore, che dai calzoni si sprigionano del pari e i danari, e le superfluità, e le masserizie tutte dell'uomo corporeo.

XCIV.

7 settembre 1798.

Καὶ γὰρ τὰ περὶ ἐμοῦ τέλος ἔχει.
LUCA, 22, 37.

Nel punto in cui di Galli armati schiavi
Entra in Firenze la masnada vile,
Com'uom che di se stesso ha ognor le chiavi,
Per sempr'io n'esco; e fia 'l mio uscir virile.
Chi può a schiavi obbedir, è a lor simíle.
Itali, spesa è troppo ben mia vita,
Se al non servir l'esemplo mio v'invita.

XCV.

9 settembre 1798.

Nabidi, e Cato; ripugnanti sempre,
Cui sola una cittade
Ambo a un tempo albergar, mai non accade:
Che se i tiranni (il cui ruggir deride)
Cato uccider non può, se stesso uccide;
Presto, al servir non mai, ma al morir sempre.

XCVI.

13 settembre 1798.

Di Venezia, e di Genova, e di Roma,
E in ultimo di Malta,
La conquista si esalta.
Ma, senza palle e polve, appien si doma
Preti e frati e parrucche andantemente.
Pasto è bensì d'un po' più duro dente
Il tor di mano ai liberi Britanni
Di Nettuno il tridente.
Di ciò fan fede i danni,
Per cui nel mar d'Egitto oggi si scorna
Quel vil, che fiacca, a chi non le ha, le corna.

XCVII.

17 settembre 1798.

Sia l'avvenir qual vuolsi, a me pur sempre
Lieto fia. Puro vivo; a niun mai servo;
E, più assai che di cervo,
Mi sento in petto di leon le tempre.

XCVIII.

25 ottobre 1798.

Sempre eccellenti i Galli in altere opre,
Di tutta Europa arricciatori or dianzi
Erano; ed or, si scopre,
Che spogliatori e leccator di avanzi
Son anco egregi, ovunque tu li stanzi.
Già i Temistocli fur dei parrucchieri:
Gli Alessandri or saran dei camerieri.

XCIX.

15 novembre 1798.

Agli Europei propongono i Francesi
Norme essi dar delle misure e pesi.
La lor propria misura, e il peso vero
Dan di se stessi, ad insegnarli intesi
Il quanto e il quoto del natìo lor ZERO.

C.

..... 1798.

Vanto primo, è il formar cose novelle:
Di gran lunga è secondo
Poi lo adattar voci dovute a quelle.
Ond'io qui non ascondo
Ch'è un pedissequo mio merto sottile,
Lo aver aggiunto al dizionario in fondo
Un vocabolo umíle,
A spiegar cosa a nulla altra simíle.

Lettor, ben ben qui l'intelletto aguzza;
E compitando, come il festi a scuola,
In questa mia parola
L'invenzïone altrui sublime e sola
Ammira; e, in bando omai la invidïuzza,
Impáravi una tal forma di Stato,
Cui non conobbe nè Solon, nè Plato,
Ch'io battezzai REAPUBLICOCUZZA.

CI.

..... 1798.

Mista coll'irto crin, del crin più sconcia,
Scendente a mezza guancia
Una risibil barba:
Fosco un ceffo di Jarba:
Torv'occhio, che di sotto in su si slancia
In chi lo sfugge, audace,
Da chi 'l fissa, fugace:
Due corna immense di un cappel birresco,
Sotto cui ben si acconcia
La ignobil fronte, con le ottuse corna
Del minacciar schiavesco:
Un guancialon che imprigiona la strozza,
E serbandola al laccio in un l'adorna: —
Qui piglio fiato; e rifiorir mi piace
Un po' mia tavolozza.
Mani sporche, ugne sporche, abito sporco,
Cintovi sopra un grave strascicante
Sciabolone spaccante
Giù giù la terra, a far finestre all'Orco:
Tutto il resto è calzoni;
Nascenti in cima in cima a una vil pancia;
Morenti, ai pedignoni:
Scarpe, ei non l'ha di suo, ma le conquista
Pur che il Diavol l'assista. —
Chi mi dà un soldo, o due quattrin di manci
Ei l'avrà strapagata
Questa effigie sputata
D'un paladin repubblican di Francia.

CII.

..... 1798.

In Campidoglio un teschio di cavallo
Scavato, preconizza
Quel gran popol che eccelso un dì farallo.
Così in *Monmartre,* colle parigino,
Fama è che sotto un assé
Di sughero impietrito si trovasse
(E il credo, affè, poich'ei sì ben patrizza
Questo gran popol, che tutti organizza)
Un teschione asinino.

CIII.

..... 1798.

Du' avvocati, due medici e un chirurgo,
Rimestati, cucinati,
Mascherati ed impepati
Con lo sterco di Licurgo,
N'esce un Coso chiamato il Direttorio,
Il qual poi, se appien non è
Più vigliacco e reo d'un re,
Ch'io non mi chiami, affè, mai più Vittorio.

CIV.

..... 1798.

Di libertade il vero arbor son io;
Che in me, piantato da me stesso, io frutto.
Quindi, ove s'alza il vile arbor bastardo,
D'uopo fia l'apparente cader mio.
Ma, radicato forte, io già non tardo
A tornar su di butto:
E grata ai buoni sto benefi'ombra,
Ch'ogni aura rozza sgombra;
Terrore e scorno al rio schiavo codardo.

CV.

14 gennaio 1799.

Due parole enimmatiche
Tu sola, o Morte, interpretarle dèi.
Data han l'ultima festa — agli occhi miei
D'un bel destrier la testa
E di Nettuno le marmoree natiche.

CVI.

5 maggio 1799.

Securo alfin l'italo Alfier qui giace,
Cui sol dier gli Angli e libertade e pace.

CVII.

... novembre 1800.

Dei Francesi per togliersi la noia
Esser voglion cannoni e più d'un boia.
Chi non ha l'uno e l'altro
Lor mai non parli che sdegnoso e scaltro.

CVIII.

Firenze ... 1800.

Due Consolini appesi a un Ciondolone,
Che tutte ha in man le borse e un buon bastone,
Quest'è la quarta Costipuzzazione.

CIX.

17 marzo 1801.

Baionette, cannon, tamburi e schioppo
Ministri infami fur, sono e saranno
D'empio servaggio, d'ogni retto a danno;
Senno, mano ed ardir d'un vil tiranno
Fansi e perenne a libertade intoppo.

CX.

... decembre 1802.

E qui il socco, se in piede anco mi sta,
Pria che descriver altre itale scede,
Io 'l butto là.

CXI.

Parere dell'Autore sulle sei commedie.

..... 1802.

Le prime quattro Alfieriche; la quinta
Parmi ch'esser vorrebbe Aristofanica;
La sesta è pretta italica dipinta.

CXII.

..... 1803

Forse inventava Alfieri un ordin *vero*
Nel farsi ei stesso cavalier d'Omero.

Epigrammi senza data.

CXIII.

Queste tue polveri
Son pur specifiche
Per sonno dare!
Senza ingoiarsele
Il rammentarsele
Può addormentare.

CXIV.

Fame, imbratta d'inchiostro
Fogli a tuo senno.
Forbirli ove si denno
Fia il pensier nostro.

CXV.

Odo ogni uomo arditamente
Dir tremando: Il re spergiuro
Mezzo il nostro iniquamente
Ruba; e in trono ei sta sicuro?

Io, che il giuro empio reale
(Poichè m'è il pensar concesso)
Stimo al giusto quel ch'ei vale,
Dico in suono più dimesso:
Grazie al re, che ancor tre quinti
Ci ha del nostro regalato:
Grazie al re, che in ceppi avvinti
Non ci ha tutti *imbastigliato*.

CXVI.

Dialogo fra l'uomo e le quattro pesti.

L'UOMO.

Re, confessori, medici, avvocati,
Chi vi ha creati?

LE QUATTRO PESTI.

Debolezza, ignoranza, e rei costumi
Ci han fatti Numi.

L'UOMO.

Dunque il cessar noi d'essere fanciulli
Vi farà nulli.

CXVII.

Dai Galli in rima le tragedie fersi,
Sol perchè far non le potero in versi.

CXVIII.

Filippo, abbozzo sudicio qual sei,
D'ogni pepoleo Carlo rider dèi.

CXIX.

Rado nuoce il tentar; talvolta giova,
Se l'uom pur s'erge a generosa prova.

CXX.

Sotto una statua di Bruto.

Lasciai la spoglia, ma il furor non lasso,
E mi temano i re, benchè di sasso.

CXXI.

Contro l'esercito francese che distrusse il forte della Brunetta.

Le forti ròcche, cui nè prender mai,
Vili, col ferro, nè sapeste poscia
Difender mai dall'impeto nemico,
Fia l'atterrarle, o Galli, il meglio omai.
Così fra noi l'antico
Valor, ch'a voi già diè sì lunga angoscia,
Fia ridestato omai,
Che avrem ben altra aspra, indomabil ròcca:
L'odio mortal cui pregna anima sbocca.

CXXII.

Chi dai miei Bruti tien dissimil me,
O schiavo è in cuore, o re.

CXXIII.

Le Mosche e l'Api.

Favoletta allegorica.

..... 1789.

D'api un libero sciame
Industrioso e lieto
Se ne vivea felice:
Stuol di mosche inquieto,
A cui la fame — anco l'invidia accrebbe,
Un suo moscon per capo eletto s'ebbe;
E l'una sì gli dice:
— Noi siam pur tante!
L'api pochissime.
Ciò non ostante
Son potentissime.

Esca abbondante,
Securo tetto,
Pace e diletto...
E che non hanno
Quelle iniquissime?
E il tutto fanno
Rette a repubblica.
E noi chi siamo?
Noi pur vogliamo
Libertà pubblica. —
Era il moscone
Un vero omone,
Saggio, prudente,
E dell'api sapiente,
Onde a quel dire oppone
Il ragionar seguente:
— Care mie figlie, è facile
Il chiacchierar; ma il fare
Dà un po' più da studiare.
L'api son insettoni,
Aspre di pungiglioni,
Che le fan rispettare.
Ma noi di tempra gracile,
Che faremo in battaglia,
Se un soffio ci sparpaglia?
Le pure api si pascono
Dittamo, erbette e rose:
E in noi sempre rinascono
Mille voglie golose.
La libertà di svolazzar qua e là,
Col periglio temprata
Di una qualche ceffata,
Sia dunque ognor la nostra:
Nè questa a noi giammai tolta verrà,
Se il senno il ver dimostra. —
Così il dotto moscon, lor viste fosche
Ralluminando, aprìa
Che non potrìa — mai farsi un Popol mosche.

SATIRE.

..... in malos asperrimus
Parata tollo cornua.

HORAT., *Epod.*, Od. VI.

AL

MALEVOLO LETTORE.

Me remorsurum petis.

HORAT., *Epod.*, Od. VI.

Bench'io te non conosca e te non curi,
Pur vo' mostrarti se mie rime han punta
Ottusa men, che gl'impotenti oscuri
Detti, in te figli d'atra invidia smunta.

Finor miei carmi hai sentenziato impuri;
E menzïon di te non v'era aggiunta:
Di questi or, senza leggerli, tu giuri
Lo stesso; e già il tuo dir miei strali spunta.

Deh, sospendi il mio scorno! aprimi, leggi:
Vedrai ch'ogni uomo rio qui si registra:
E s'io ben nol pingessi, e tu il correggi.

Dunque, non dare impressïon sinistra
D'opra in cui tu d'alto splendor campeggi,
Se vergogna il suo minio a te ministra.

AL

BENEVOLO LETTORE.

Γλῶσσα δ'ὀυκ ἔξω φρενῶν.

PINDARO.

Forse potria parer laudevol cosa,
Le pazzie le laidezze i vizj umani
Dissimular con penna peritosa,
Poichè medici noi non siam pur sani:

Ma un'indomabil ira generosa,
(Sieno i suoi feri dardi utili o vani)
Non può frenarli, tanto l'alma è rosa;
« E va nojando i prossimi e i lontani. »

Quindi, o tu ch'or benevolo qui leggi,
Me non biasmar; ch'egli è mio solo scopo
Dar, più che agli altri, a me, del retto leggi.

I rei mordendo a lungo giuoco, è d'uopo
Che l'oprare al gridar conforme echeggi. —
Pria le Satire giudica, me dopo.

PROLOGO.

IL CAVALIER SERVENTE VETERANO.

Ἄγευστος μὲν ἐλευθερίας, ἀπείρατος δὲ παῤῥησίας, ἀθέατος δὲ ἀληθείας, κολακείᾳ τὰ πάντα καὶ δουλείᾳ σύντροφος... ἡδονῇ πᾶσαν τὴν ψυχὴν ἐπιτρέψας, τάυτῃ μόνῃ λατρέυειν διέγνωκε, φίλος μὲν περιέργων τραπεζῶν, φίλος δὲ πότων, καὶ ἀφροδισίων.

LUCIANO, nel *Nigrino*.

Di libertà, digiuno; ad ogni ardita parola, muto; alla verità, cieco; nelle adulazioni e servilità, educato; l'animo intero seppellito nella voluttà cui sola egli incensa, banchettator, femminiero.

Esco o non esco or colla spada in campo
Contro ai vizj e gli error del secol nostro,
Ch'è di sì larga messe intatto campo?
Quinci mi arresta ed atterrisce un Mostro,
Che, del mondo Signor, gigante siede
D'oro e di gemme armato tutto e d'ostro:
Quindi mi punge e fa inoltrarmi il piede
Donna più assai che il Sole alma e lucente,
Che ad alta voce in suo campion mi chiede.
Ma l'usbergo dell'animo innocente
Già mi allaccia ella stessa; ond'io non temo
Pugnar senza visiera apertamente.
E se incontrare anco periglio estremo
Per te, sublime Veritade, io deggio;
Pur ch'i' abbia lungo onor, sia 'l viver scemo.

Di tutti il cor, di niun la faccia io veggio:
Onde, o null'uomo o me primiero offendo,
Qualor di punta alcun errore io feggio.
Ma, biasmo n'abbia o laude, io già mi accendo
Di sdegno tanto, e di tal fiel trabocco,
Che vincer voglio o di perirvi intendo. —
Ecco un prode venir, col brandistocco
Pendente al fianco, che a combatter viemmi:
Aspro a veder, forse ei fia molle al tocco.
Ma, che miro? in non cal cotanto ei tiemmi,
Che, non che piastra e maglia e scudo vesta,
Par di rose un mazzetto il sen gl'ingemmi.
Oh, nuova cosa, or che il distinguo, è questa!
Giovin d'aspetto, ha il crin canuto e folto;
E ad ogni scossa della ricca testa
Di bianca polve in denso nembo è involto;
Polve ha il petto e le spalle, infra cui pende
Del crin l'avanzo in negra tasca accolto.
Il giubboncel strettino appena scende
De' ginocchi a ombreggiare il lembo primo;
Sol fino all'anche il corpettin si estende;
E ' calzoncini aggiustatini; e all'imo
Di cotanta sveltezza, appuntatine
Scarpette in cui niun piè capirvi estimo:...
La scorza è questa dell'augel di Frine,
Che campion del bel-mondo or me minaccia,
E si accarezza con la man le trine.
Se non hai chi per te difesa faccia,
Gentil mezz'uomo, ad atterrarti basta
Un mio soffio: e il cader temo ti spiaccia:
Che l'armonia simmetrica fia guasta
Del tuo bel tutto, ove nel fango andassi:
E sol coi forti il brando mio contrasta.
Volesse il Ciel ch'or tu ben m'infilzassi;
(Ei mi risponde, disperato mezzo)
Ah, sol per morte l'uom felice fassi!
Che ascolto, oimè! Dal tuo beato lezzo
Filosofici motti uscir pur denno?
Deh, prosegui il tuo dir; ch'io nol dimezzo.
Tu dei saper (ripiglia) che il mio senno
Al servigio d'Amor perdei cogli anni:
Ed or fra l'onta e l'uso anco tentenno.
Vita noiosa d'affanni e d'inganni
Meno, e morir non oso; ed è un po' tardi
Per emendar d'ozio sì lungo i danni.

L'onor già fui de' Cicisbèi Lombardi:
Nella città di Giano il fior dell'arte
Imparai ne' miei primi anni gagliardi.
Finch'io potei compir la intera parte
Di Cavalier Serv'-ama-onni-bastante,
Eran mie glorie in tutta Italia sparte:
Ma poichè il lungo donnëare infrante
Ebbemi l'armi, e gioventù si tacque,
Spine trovai dov'eran rose avante.
Giovin ti paio, e fan parermi l'acque
Con che i solchi innaffiando il volto appiano;
Ma mia beltà, pria che tu fossi, nacque.
Or odi il viver mio s'è tristo e strano,
Da ch'io, tornato in grazia coi mariti,
Son tra i Serventi il Cavalier Decano.
Intronato l'orecchio dai garriti
Ch'odo la sera dalla dolce Dama,
M'alzo il mattino a nuovi oltraggi e liti:
E corro in fretta a lei, che nulla m'ama,
Ma un po' mi soffre per velar gli astuti
Suoi raggiretti che torrianle fama.
Non gliela tolgo io, no, che dai canuti
Parenti suoi son giudicato degno
D'insegnarle del mondo le virtuti.
E ciò più fammi del suo amore indegno;
Ch'oltre all'esser maturo, esser concesso,
Frutto non son da femminile ingegno.
Ad ogni suo voler pronto e sommesso,
Mezza grazia appo lei così ritrovo:
Ma far mi tocca amari uffici spesso.
Ogni giorno mi nasce un dover nuovo;
Andar, venir, portar, cercar, condurre;
E sempre udirmi dir ch'io non mi muovo.
E guardi il Ciel, se avvien ch'io ne susurre;
Tosto veggio infiammarsi in fuoco d'ira
Le non benigne a me pupille azzurre.
Nè già il mio cor per lei d'amor sospira:
Ma il mio decoro vuol che alla più bella
Io serva, e l'ozio innato a ciò mi tira.
Fra me bestemmio la mia fera stella:
Ma con gli altri, orgoglioso di mia sorte,
Braccier mi vanto dell'ammorbatella.
Il vedi omai, che ai mali miei sol morte
Dar può fine. Su, via, dammela tosto:
O ch'io me stesso ucciderò da forte.

Gran peccato sarebbe (io gli ho risposto)
Se del bel-mondo una sì gran colonna
Mancasse: ed ecco, io 'l ferro ho già riposto.
Deh, vivi ad altra più cortese donna;
Poichè davver pur vivo esser ti credi,
Femminizzando in mal virile gonna.
Me fatto inerme e a te benigno vedi;
Che umil trionfo all'armi mie saresti:
Nè so come a intoppar m'abbi fra' piedi.
Ben ti ravviso: precettor già avesti
Del rito amabil cui sì ben tu osservi,
Uom ch'a tue spese celebre rendesti.
Quegli i vostri usi stolidi e protervi
Pingea ne' carmi acutamente amari,
Da ribellare alle lor dame i servi.
E se al Sonno ed all'Ozio eran men cari
Gl'Itali nostri, il di lui morso estinti
Avrebbe i Cavalieri Caudatari.
Ma noi viviam di tanta ignavia cinti,
Che denno uscir Braccieri i nostri eroi,
Nascendo eunuchi e di catene avvinti.
Quindi, più ch'ira assai, pietà di voi
Mi prende sì, che omai rivolger voglio
L'armi in quei che dan vita ai pari tuoi;
E scudo invan coll'insultante orgoglio
Ai vizi lor de' vizi nostri fanno,
Saldi in tal base più che in alpe scoglio.
Io per timore il ver qui non appanno;
E spero in Dio mostrar ch'essi eran fonte
Primiera e sola d'ogni nostro affanno.
Ma, che dich'io? tai cose a te far conte,
Che in capo hai ricci assai più che cervello,
Sarebbe ai danni espressi accrescer l'onte.
Tu sei d'Italia un speziale augello:
Non ch'oltre l'alpi il marital costume
S'abbia tra' ricchi più securo ostello;
Ma il lungo inveterar nel tenerume,
Che in noi doppia il servaggio in cui si nasce,
Pur troppo è tutto Italico marciume.
Nostro è il morir d'anni sessanta in fasce;
E, omai sdentati, balbettar d'amore;
E averne, scevre dei piacer, le ambasce.
Ma, dal cospetto mio vattene fuore,
O tu ch'effetto sei più che cagione
Dell'odïerno Italïan fetore.

Ragion, ch'io serbi ogni mio fiel m'impone
A miglior tema e a men volgar nemico,
Sì che all'ingiuria il flagellar consuone.
Sol, nel cacciarti, o dolce Eroe, ti dico,
(Affinchè nobil l'arte tua più stimi)
Ch'egli è il Zerbino un fior d'Italia antico.
Alla morte di Roma, uno tra' primi
Dama-serventi leggo esser pur stato
Cesare, quel modello dei sublimi;
Cui Clodïon ben tosto ebbe imitato.

SATIRA PRIMA.

I RE.

Aufer impietatem de vultu regis, et firmabitur justitiâ thronus ejus.

SALOM., *Proverb.* XXV, 5.

Togli l'empio dal cospetto del Re, ed avvalorerassi il di lui trono dalla giustizia.

Maestadi, sappiate ch'io non gitto
Mie' carmi al vento; e che ad insana rabbia
Non dessi appor quant'io mai scrivo e ho scritto.
Solo a purgare d'ogni erronea scabbia
Il cuor dell'uomo e pria quel di me stesso,
Spero avverrà ch'io satire scritt'abbia.
Quindi a voi soli, cui non m'è concesso
Di annoverar fra gli uomini, non parlo;
Ch'appo voi miglioranza non ha ingresso. —
Per far ottimo un Re, convien disfarlo:
Ma fia stolt'opra e da pentirsen ratto,
S'indi a poco fia d'uopo il ristamparlo. —
Solo osi i Re disfare un Popol fatto.

SATIRA SECONDA.

I GRANDI.

Primores civitatis, quibus claritudo sua obsequiis protegenda *est*.

TACITO, *Annali*, Lib. III.

I magnati dello Stato, che alla loro chiarità di progenie fanno scudo la ossequiosa docilità loro.

Vano è il vanto degli Avi. In zero il nulla
Torni; e sia grande chi alte cose ha fatte,
Non chi succhiò gli ozi arroganti in culla. —
Ma, se prod'uom, di prodi figlio, intatte
Le avìte glorie, anzi accresciute, manda
Ai figli suoi; questo è splendor che abbatte
L'oscuro volgo, e tacito comanda
Ch'altri dia loco al doppio merto, e ceda;
Ch'ivi fia 'l contrastare, opra nefanda. —
Quindi è dover ch'ogni lettor si avveda,
Ch'io, nel dir Grandi, parlo di Pigméi,
Quai veggio in Corte a superbiaccia in preda.
Grandi o voi dunque, di servaggio rei
E in un di audace prepotenza insana,
Vediam: sete voi vermi o Semidei? —
Se al Sir parlate: O Maestà, sovrana
Sola del mio pensier, lascia ch'io goda
Tua sacra vista che ogni guai mi appiana.
Se a noi parlate: Oh, chi se' tu? qual loda
È la tua? dal mio Re cosa pretendi?
Hai tu borsa? null'uom qui nudo approda. —
Degli aurati satelliti tremendi
Ecco entrambi i linguaggi, ed ambo i volti;
Instancabili eterni sali-scendi.
Di lor prosapia i rampollucci accolti
Son per grazia del Sir tra i Paggi, eletti
A grandeggiare in sua livrea ravvolti.
Che non imparan poi ne' regj tetti?
Mescere al Dio, scalzarlo, riforbirlo,
Tenergli staffa, incendergli i torchietti,

E in mille altri sublimi atti servirlo;
Finchè, novelli Achilli, escano in guerra
A tai prove, ch'ell'è favola il dirlo.
Che fia poi quando in peregrina terra
Armati van di Segretario e Cuoco
Ambasciate compiendo, in cui non si erra,
Purchè dì e notte avvampi il pingue fuoco,
Cui dotto Apicio Gallico maneggia,
E purchè Sua Eccellenza dica poco?
Tornarsen quindi ver la patria reggia
Veggo il Magnate di allori sì carco,
Che il serto quasi gli orecchioni ombreggia.
Qual darassi a tant'uomo or degno incarco?
Ei guerriero, ei politico, del paro
Logrò la penna in campo, in corte l'arco.
Dunque ora in toga a presieder l'avaro
Gregge di Temi, Cancellier Coviello,
Destinato vien ei dal Prence ignaro.
Ma la Regina anch'essa altr'uom più fello
Predestinava a Cancelliero, e il vuole;
Un Vescovetto di buon nerbo e snello.
A di lei posta il Re tosto disvuole:
Astrea, vedendo sue bilance appese
Al Pastoral, vieppiù (ma invan) si duole.
Or che altro Grande al Grande mio contese,
E tor pur seppe i mistici sigilli,
Qual altro premio avran l'alte sue imprese?
Da prima al collo gli appicchiam berilli
Con altri preziosi Indici sassi,
Onde intessuta alcuna bestia brilli.
Alla pecora d'oro il vanto dassi;
E il merta, parmi, il bel simbolo in cui
L'una pecora in petto all'altra stassi.
Pure ogni Regno apprezzar suol più i sui;
Quindi avvien ch'ora il Gufo or l'Elefante
Fan di lor peso andar più baldo altrui.
Posta è persino a molte bestie avante
Una legaccia, che al ginocchio manco
Sottoponsi, affibbiata in adamante;
Per cui dell'una calza l'uom va franco,
Che a cascar mai non gli abbia a cacajuola;
L'altra legaccia in ampio nastro ha il fianco.
Chiavi e croci e patacche insino a gola
Bardano or dunque il Cancellier, dismesso
Pria ch'ei vestisse la talare stola.

Poscia un contro-raggiro l'ha intromesso
Nel Regio venerabile Consiglio:
E a lui si prostran d'ogni grado e sesso.
Or principia davver tra ciglio e ciglio
A balenargli la fatal possanza:
Or comincia egli a dispiegar lo artiglio.
Nel veder che in ricchezze altri lo avanza,
Ei rugge: ha scelta quindi un'aurea moglie,
Onde s'impingui la di lui baldanza.
Ricca d'impuro sangue, ella gli toglie
Un bocconcin di stemma gentilizio,
Ma gli dà d'una o più città le spoglie:
Che il di lei babbo a sua prosapia inizio
Diè con ribalde usure (a quel ch'uom dice)
Or Sempronio spolpando or Cajo or Tizio.
Tosto il Grande al vil suocero disdice
Sua casa: dal Gran Giove in aurea pioggia
Nata è la sposa; e il più saper non lice.
Con la immonda pecunia intanto ei poggia
Dove salito mai per sè non fora;
E già nel regno oltre ogni Grande ei sfoggia.
Alle laute sue cene ei disonora
Que' begli ingegni, il cui venale brio
Le signorili stupidezze indora.
Sovra l'ali d'un Rombo egli, qual Dio,
Agli autoruzzi sfolgorante appare:
Niun d'essi in Pindo a spingerlo è restìo.
Accademico il fanno: ecco, e sputare,
E sedere, e scontorcersi, e dar lodi,
E far vista d'intendere, e russare,
Ei sa quant'altri; e balbettar poi l'odi
Un puro elogio altrui, che tutto splende
D'argentee voci e d'aurei cari modi.
Ma da rider son queste, e lievi, mende.
Un miracol maggior spiegar conviene:
Com'abbia ei sempre più, quant'ei più spende.
Da prima, a lato a lui, chi compri bene
Neppur Genova l'ha; che il nulla ei paga,
Dal che la uscita a estenüar si viene.
L'entrata ei doppia poi con l'arte maga
Del vender molto ciò che nulla vale;
Se stesso: e in chi nol compra, aspro s'indraga.
Del sublime poter di altrui far male
La privativa egli s'arròga in Corte:
Guai chi l'oblia per Pasqua e per Natale.

Men delitto il portar pistóle corte,
Che non portargli la semestre mancia,
Che al par ricompra e i giusti e i rei da morte.
Non è da rider questo. Altri la guancia
Rigò già invan di sanguinoso pianto,
Perchè la costui possa ei stimò ciancia.
Fabro egli è di calunnie audace tanto,
Che ad ingannar di un Re tremante il senno
Ne avanza: indi egli ha d'assai stragi il vanto.
Pochi son quei, che paventar nol denno;
I più tristi di lui. Più eccelsi impieghi
Altri han; ma niun, quant'egli, ha il regio cenno.
Or l'arcano il più fetido si spieghi;
Come a vil donna, del postribol feccia,
D'arti e in un di prosapia ei si colleghi.
Falso un ramo innestandosi, ei fa breccia
Nel ceppo avìto; e ver ben può parere,
Sì ben lordura a nobiltà si intreccia.
Di costei la bellezza un Cameriere
Di Su' Eccellenza usufruttava primo;
Poi lasciavala in preda al rio mestiere.
Ritrovatala poscia un dì nel limo,
La rimpannuccia, e se la toglie in casa,
Essendo anch'egli allor di spoglie opimo.
Sua Eccellenza la vede, e se n'invasa:
Riverginata il Camerier l'ha tosto;
Cugina gli è, trista orfana rimasa.
Averla vuol Sejano ad ogni costo:
Quindi, avutala e sazio, ei l'addottrina
A regie cose, ov'ha il lacciuol disposto.
Al Re venuta è a noja la Regina
Sì fattamente, ch'altro ardor fa d'uopo
Dal regio letto a dileguar la brina.
Taide e il mio Grande han mira a un solo scopo:
Onde il buon Re, colto il bel fiore a stento,
Colto è fra loro, qual fra gatti il topo.
Altro Grande vien fuori, eletto in cento,
Cui Taide in sposa si concede, a patto
Ch'egli usar non si attenti il sagramento.
Ma il Re, per più accertarsen, ratto ratto
Una Provincia a dispogliar lo invia,
Vedovo e sposo ed Atteòne a un tratto.
Quest'è il gran mezzo, che il mio Grande india
Su i Grandi tutti, e Re di fatti il posa,
Triplicator d'autorità già ria.

Freme e tace la turba invidïosa:
In sue bell'arti egli securo invecchia;
Nè la stessa ira regia offenderl'osa.
Ma l'Orco un gran rovescio gli apparecchia
Del non mai visso Prence i dì troncando,
E a lui troncando la superba orecchia.
Ecco, già il Successor l'ha espulso in bando.
Di sua natia viltade e di se stesso
Cinto ed armato, ei vive lagrimando.
D'altri vili è bersaglio: egro, ed oppresso,
E vecchio, e scarso, e stupido, alla fine
Di morir tutto gli ha il Destin concesso:
Men noto al mondo, ch'Erostràto e Frine.

SATIRA TERZA.

LA PLEBE.

Questa impudente schiatta *sol* s'indraca
Contro a chi fugge; ed a chi mostra il dente
Ovver la borsa, come agnel si placa.

DANTE, *Parad.*, C. 16.

« La gente nuova, e i subiti guadagni »
Che in cocchio fan seder chi dietro stette,
Chieggon ch'io qui co' Grandi l'accompagni.
E giusto è ben, che qual più in su si mette
Visto sia primo, e che Ragion lo pesi:
E giusto è pur, che chi la fa l'aspette.
Ti chiamavi Giovanni a pochi mesi,
Nè motto mai facevi del casato:
Asciutto asciutto ognor Giovanni io intesi.
Un migliajo di scudi furfantato
Vi ti ha imbastito il *De* che meglio suona;
Sei Giovan De-Giovanni diventato.
L'esser senza antenati si perdona;
Ch'ogni uom del padre suo nascendo figlio,
Nobiltà nè si toglie nè si dona:
Ma il Filosofo stesso anco può, il ciglio
Aguzzando, scrutar di quai parenti
Nato sii: che il Leon non è il Coniglio.
Liberi, puri, agricoltori abbienti
Procreavanti ardito in lieta terra,
Lungi al par dai molti agj e dagli stenti:
Uom tu sei; chiaro farti, il può la guerra,
L'aratro stesso, anco il ben colto ingegno:
Ergi intera la fronte, ogni arte afferra.
Ma, sei tu sorto da principio indegno
Tra brutture di plebe cittadina?
Feccia di feccia sei, d'infamia pregno.
Tu, d'ogni vizio fetida sentina;
Tu, più reo di quel nobile che t'ebbe
Servo in camera o in stalla od in cucina.

Qui dunque il sozzo tuo natal si debbe
Anco esplorar, o mio Giovanni, in prova,
Ch'ogni tuo vizio il vil natal ti accrebbe.
L'arte, ch'ozio e menzogna e fraude cova
Più ch'altra; l'arte rea del Tavernajo
Facea 'l tuo padre; e il rammentartel giova.
Fallito indi, e spolpato, e senza saio,
Perchè rodea più assai ch'ei non furava,
Nello spedal finiva ogni suo guaio.
La impudica tua madre ti educava
Al remo allor, col picciol lucro infame
Ond'ella le tue suore trafficava.
Quest'era il latte, che tue membra grame
Nutricava primiero; ognor cresciuto
Tra disonesti esempli in prave brame.
Orfano poscia e adulto divenuto,
Dotto in null'altro che uncinar le dita,
Sguattero entravi e tosto al Cuoco aiuto.
Ma già il tuo cuor magnanimo s'irrita
Del ladroncello, essendo nato al ladro;
E a trarti dalla broda alto t'invita.
Uom non sei da trovar nel tondo il quadro:
Ma squattrinare in cifre utili zeri,
Quest'è il tuo ingegno, s'io pur ben lo squadro.
Di un Pubblicano eccoti al soldo: interi
Tornare i rotti conteggiando apprendi;
Arte, onde van gl'imbratta-carte alteri.
Già di Sensale al magistero ascendi;
Affari già di più migliaja fai;
Già sei vie puro più, quanto più prendi.
Del tuo Banco in sul trono assiso omai,
Al De-Giovanni anco il Signor s'è aggiunto:
E ritto e duro, qual pien sacco, stai.
Arricchito in buon secolo e in buon punto,
Fra stromenti di regno anche avrai loco,
Tanto è lo Stato di pecunia smunto.
Degli imprestiti audaci il lento fuoco
Va l'impero e gli stolti attenüando;
Ma tu del comun danno a te fai giuoco.
A crepa pancia eccoti pingue: in bando
Ogni vergogna; entro ai be' lucri indora
Il fetor del tuo nascere nefando.
Più non è ver, che il Nonno tuo s'ignora,
Non che da tutti, dal tuo padre istesso
Che gl'innocenti di sua culla onora:

Più non è vero, che a Mammata in cesso
Nutrimento porgesser di lor carne
Le De-Giovanni del men forte sesso:
Tai fasti in oro abbiam sepolti; e trarne,
Anzi che danno, util potrai tu in breve,
Purchè ben sappi a tempo e luogo usarne.
Te frattanto e considera e riceve
Anco il Magnate il più orgoglioso; e datti
Sua figlia in moglie, perchè darti ei deve.
Questa di nobil prole babbo fatti:
Già tre maschi e una femmina ti han pago;
Sì bene ai signorili usi ti adatti.
La ragazza è sputata la tua immago;
Sarà da immensa dote *induchessata:*
Ciò disse il Vate al suo natal presago.
La Giovannesca maschia nidïata,
« L'un sarà Conte, l'altro Cavaliere, »
Cui Malta avrà sua Croce appiccicata.
Eletto il terzo al Vescovil mestiere,
Sta imparando il latino e l'impostura,
Che Cristo non è merce da Banchiere.
Cresce così la prosapietta oscura
Predestinata a splendidi maneggi,
Se la intarlata Monarchia pur dura:
Ma, se avvien mai che il Principato ondeggi
Sotto a Re cui sia trono la predella,
E che impunito ogni vil uom parteggi;
Il mio Giovanni allor si rïabbella
Di sua schifosa ignobiltà natìa,
Sfacciatamente avviluppato in ella.
Primo ei grida: Il Re muoja, e con lui sia
Spenta de' Grandi la servile schiatta,
Che noi si ardiva di appellar genìa.
Meglio il sovran potere assai si adatta
Al non corrotto Popolo operante,
Che a lor cui l'ozio e la mollezza imbratta.
E d'una Moltitudine imperante
Gli alti pensieri chi eseguir può meglio,
Di un ben eletto suo Rappresentante?
Ciò detto, ei l'auree sacca, a lui già speglio,
Ratto scioglie, e tra feccia e feccia spande,
Per farsi un po' di trono anch'ei da veglio.
Cambiò già in oro le paterne ghiande:
Or l'oro ei cambia in popolar corona,
Che il farà per qualch'ora apparir Grande.

Ecco, Giovanni uno è dei trenta: ei dona,
E toglie, e stupra, e uccide, e trema, e regna,
Finchè l'Invidia e l'Ira gliel condona.
Ma forza è pur, che alfin Vendetta vegna.
Molti ha nemici: Grugnifòn lo accusa:
Ricco è di troppo ancor; forza è si spegna;
Nè sua viltà più omai suoi vizi escusa.
Arrestato, impiccato, condannato,
Processato, in poch'ore, alla rinfusa,
In su le Forche ei muor, sott'esse nato.

SATIRA QUARTA.

LA SESQUI-PLEBE.

Pecuniæ accipiter, avide atque invide,
Procax, rapax, trahax: tercentis versibus
Tuas impuritias traloqui nemo potest.

PLAUT., *Persa,* III, 3.

Aurívoro avoltojo, invido ed avido,
Di te audace *furace* rapace
Annoverar le porcherie, nè il ponno
Carmi trecento.

Avvocati, e Mercanti, e Scribi, e tutti
Voi, che appellarvi osate il Ceto-medio,
Proverò siete il Ceto de' più Brutti.
Nè con lunghe parole accrescer tedio
Al buon Lettor per dimostrarlo è d'uopo;
Che in sì schifoso tema anch'io mi tedio. —
È ver, che molti prima e alquanti dopo
Di voi nel gregge socïal si stanno:
Ma definisco io l'uom dal di lui scopo.
Certo è, che il vostro è di camparvi l'anno,
E d'impinguarvi inoltre a più non posso,
Di chi v'è innanzi e di chi dietro a danno.
Il Contadin, che d'ogni Stato è l'osso,
Con la innocente industre man si adopra
In lavori che il volto non fan rosso.
Il Grande e il Ricco, la cui man null'opra,
Spende il suo; quindi agli altri egli non nuoce,
Ed è men sozzo perch'ei già sta sopra.
Ma voi, cui l'esser poveri pur cuoce,
E l'aratro sdegnate, o ch'ei vi sdegna,
Bandita avete in su l'altrui la croce.
Onde voi primi alta ragion m'insegna
Ch'esser dobbiate infra le classi umane,
Qualor sen fa patibolar rassegna.

Le cittadine infamie e le villane
Veggo in voi germoglianti in fido innesto,
E in un de' Grandi le rie voglie insane.
De' ceti tutti i vizj tutti; è questo
Il patrimonio eccelso di vostr'arte;
Ma non di alcun de' ceti aver l'onesto.
D'ogni città voi la più prava parte,
Rei disertor delle paterne glebe;
Vi appello io dunque in mie veraci carte
Non Medio Ceto, no, ma Sesqui-plebe.

SATIRA QUINTA.

LE LEGGI.

« Le Leggi son; ma chi pon mano ad esse? »
Così esclamava il mio divin Poeta;
Ed io 'l ripeto con sue voci stesse.
Ma un po' di giunta a quel sovran Pianeta
Farò, se ho tanto polso, comentando;
Io, trista coda di sì gran Cometa.
Le Leggi (egregio nome venerando)
Parmi sien quelle, a cui libero senno
Di pochi o d'uno diè 'l sovran comando.
Leggi son, quando a niuno obbedir denno:
L'altre cui stampa *Onnivolere* insano,
Che al volere dei più non fa pur cenno,
Son di Leggi un sinonimo profano
Che dei regnanti giace sotto a' piedi;
E ad esse, sol per nuocer, si pon mano.
Della Chiosa e del Testo in un mi vedi
Sbrigato: or supplirò, Lettor, col mio,
Se d'udïenza alquanto mi concedi.
Silogizzando con severo brio
Vengo ad espor le non-giustizie tante,
Per cui paghiam del servir nostro il fio.
Chi può tutto, vuol tutto: indi alle sante
Eque leggi dell'uomo primitive
L'util proprio privato ei manda innante.
Le costui leggi adunque in sangue scrive
La Ingiustizia, che ascosa in bianco velo
Le virtù vere tacita proscrive.
Le avvampa in volto, il so, mentito zelo
Del comun pro; ma il lagrimoso effetto
N'è il comun danno: ond'io son reo, se il celo.
Por mente vuolsi all'opra e non al detto.
Quai che i Governi sien, *legizzan* tutti:
Ma nei liberi il Buono ha sol ricetto.
Viltà, doppiezza, e crudeltà, son frutti
Cui la impudente tirannìa germoglia,
Madrigna ai Buoni e più che madre ai Brutti.

Quindi i leggi-passivi audace spoglia
Il Sopra-leggi a suo talento, e ride
Della impotente omai pubblica doglia.
Satollo ei poscia, il soprappiù divide
Tra i Satelliti suoi, leggi-gridanti
Contro chi un Cervo od un Fagian gli uccide.
Animali son questi sacrosanti,
Nati a immolarsi da regnante destra,
O al più dai regi sempiterni infanti.
Fera inflessibil legge t'incapestra,
Se osasti insano o con piombo o con ferro
Fare in tai bestie elette empia fenestra:
Ma se ad altr'uom, col fello animo sgherro,
Da tergo, a tradimento, hai dato morte,
Spera: appo i Re fia remissibil erro.
Nè il mio dire oltre il ver qui paja forte:
D'Italia parlo, di delitti or madre,
Cui forza è ch'io giustizia o infamia apporte.
Due sono, Itali miei, l'opre leggiadre,
Ch'or vi fan noti: timorosa pace,
E ognor di sangue pur vostre terre adre.
Ma il miser uom che assassinato giace,
Dall'assassino io già nol tengo spento,
Bensì dal vile regnator rapace.
L'impunità del sozzo tradimento
Qui si dona o si vende a prezzo vile
Dai rei Pastori dell'Ausonio armento:
E sian Re, sian Magnati, o Prete umíle,
Che degl'Itali squarci abbin l'impero,
Concordan tutti in lasciar far lo stile.
Il portar armi hanno inibito, è vero;
Ma non l'usarle in proditoria guisa:
Legge morta è più infamia e danno mero.
Là spirar veggio atrocemente uccisa
Dal marito la moglie addormentata;
Eppur salvarsi l'uccisor divisa:
E asilo trova, e di pietà malnata
Sotto l'ali ei s'appiatta, e piange e paga,
Finchè appien l'empia Temi egli ha placata.
Qui veggo (io raccapriccio) infame piaga
Farsi dal figlio nel paterno cuore;
Empietà, d'ogni empiezza e orror presaga.
Ma il percussor forse percusso ei muore?
No: mentecatto è il misero omicida...
Ricco, aggiungi: e l'Italia abbia il su' onore.

Vendetta invan qui contro l'oro grida:
Prezzo ha 'l sangue fra noi: può l'uom con l'oro
Matto esser finto, e vero parricida.
Matto è davver chi aspetta omai ristoro
D'alcun suo danno in così rei governi,
Che quanto han più misfatti han più tesoro.
Ma, chi fia che l'aspetti? agli odj eterni
Con sàngue e stragi Nemesi soccorre;
E il tuo tradir sul tradir d'altri imperni.
Ai pugnali i pugnali contrapporre
Lascian gli empi Re Veneti, con arte,
Per meglio a se il lor gregge sottoporre.
L'assïoma « Ben domina chi parte, »
D'ogni assoluto e imbelle regno base,
Quivi è più sacro che le Sacre Carte.
Quivi ogni cuor sanguinolenta invase
La prepotente Codardìa, che svena
Quei ch'han le ciglia men di audacia rase.
Vili impuniti Signorotti han piena
Di scherani lor Corte, e uccider fanno
Chi sott'essi non curva e testa e schiena.
E battiture anco tra lor si danno,
Ma oblique ognora, nè in persona mai;
Che l'armi a faccia a faccia oprar non sanno.
Almo rimedio a sì selvaggi guai,
Vien poscia in senatoria maestà
Luce spiccata dagli Adriaci rai:
Sgrammaticando, è detto il Podestà
Costui, ch'io Podestessa direi meglio:
Poichè i delitti ei mai cessar non fa.
Veggio Bresciane donne iniquo speglio
Farsi dei ben forbiti pugnáletti,
Cui prova o amante infido o sposo veglio.
Tai son de' lor bustini i rei stecchetti:
Nè ascosi gli han; ma d'elsa e nastro ornati
Ombreggian d'atro orrore i vaghi petti.
Assassini ambo i sessi, abbeverati
Di sangue, usbergo han poi d'altri assassini,
Cui noma il volgo stupido Avvocati.
Lor facondia noleggiasi a zecchini:
Trasmutan l'assassinio in rissa mera,
Onde i cori a pietà fan tosto inchini.
L'Italia (in questo sol una ed intera)
Tien l'omicidio in rissa un peccatuccio;
Tanto a chi infrange il Venerdì severa.

Tre coltellate ha date, il poveruccio:
Disgrazia! Chiesa, chiesa: a lui dia scampo
Un qualche santo Frate in suo cappuccio.
Io qui di sdegno smisurato avvampo,
Com'uom devoto a Temide si adira;
E al Tebro io volo rapido qual lampo.
Scorgo da impuro fonte ivi la dira
Empia emanar micidïal pietade,
Per cui l'offeso solo, e invan, sospira.
Gente di sangue e di corrucci invade
Le vie colà; cui dà ricovro il Tempio,
Mentre l'ucciso in su la soglia cade:
Tinto, fumante ancor del crudo scempio,
All'are innanzi il rio pugnal forbisce
L'uccisor salvo, agli uccisori esempio.
Di caldo sangue rosseggianti strisce
Svelano invan dell'assassino l'orme:
Sacro Portier seguirle ti inibisce.
D'impuniti misfatti orride torme
Tutto annerano il ciel di Roma pia,
Dove sol Prepotenza illesa dorme.
D'ogni Grande il palazzo è Sagrestia:
L'omicida securo ivi si asconde,
Finchè innocente giudicato ei sia.
Se il proteggono i Grandi, ei n'han ben donde:
Assassini essi pur, ma di veleno,
Dritto è che stuol di Pari li circonde.
Mostruosa così, qual più qual meno,
Ogni gente d'Italia usi raccozza
Fero-vigliacchi entro al divoto seno.
Se parli, o scrivi, o pensi, ella ti strozza:
Ma, quanti vuoi veri delitti eleggi,
Benignamente tutti ella li ingozza. —
Non si maritan, no, Servaggio e Leggi.

SATIRA SESTA.

L'EDUCAZIONE.

. . . . . Res nulla minoris
Constabit patri, quam filius.

JUVEN., *Sat.* VII, v. 187.

Pel padre omai la minor spesa è il figlio

Signor Maestro, siete voi da Messa? —
Strissimo sì, son nuovo celebrante. —
Dunque voi la direte alla Contessa.
Ma, come siete dello studio amante?
Come stiamo a giudizio? i' vo' informarmi
Ben ben di tutto, e chiaramente, avante. —
Da chi le aggrada faccia esaminarmi.
So il Latino benone: e nel costume
Non credo ch'uom nessun potrà tacciarmi. —
Questo vostro Latino è un rancidume.
Ho sei figli: il Contino è pien d'ingegno,
E di eloquenza naturale un fiume.
Un po' di pena per tenerli a segno
I du' Abatini e i tre Cavalierini
Daranvi; onde fia questo il vostro impegno.
Non me li fate uscir dei dottorini:
Di tutto un poco parlino, in tal modo
Da non parer nel mondo babbuini:
Voi m'intendete. Ora, venendo al sodo,
Del salario parliamo. I' do tre scudi;
Che tutti in casa far star bene io godo. —
Ma, Signor, le par egli? a me, tre scudi?
Al cocchier ne dà sei. — Che impertinenza!
Mancan forse i Maestri, anco a du' scudi?
Ch'è ella in somma poi vostra scïenza?
Chi siete in somma voi, che al mi' cocchiere
Veniate a contrastar la precedenza?
Gli è nato in casa, e d'un mi' cameriere;
Mentre tu sei di padre contadino,
E lavorano i tuoi l'altrui podere.

Compitar, senza intenderlo, il Latino;
Una zimarra, un mantellon talare,
Un collaruccio sudi-cilestrino,
Vaglion forse a natura in voi cangiare?
Poche parole: io pago arcibenissimo:
Se a lei non quadra, ella è padron d'andare. —
La non s'adiri, via, caro Illustrissimo:
Piglierò scudi tre di mensuale:
Al resto poi provvederà l'Altissimo.
Qualche incertuccio a Pasqua ed al Natale
Saravvi, spero: e intanto mostrerolle
Ch'ella non ha un Maestro dozzinale. —
Pranzerete con noi; ma al desco molle
V'alzerete di tavola: e s'intende
Che in mia casa abiurate il *velle* e il *nolle*.
Oh ve'! sputa Latin chi men pretende:
Così i miei figli tutti (e' son di razza)
Vedrete che han davver menti stupende.
Mi scordai d'una cosa: la ragazza
Farete leggicchiar di quando in quando;
Metastasio, le ariette; ella n'è pazza.
La si va da se stessa esercitando;
Ch'io non ho il tempo e la Contessa meno:
Ma voi gliele verrete interpretando,
Finchè un altro par d'anni fatti sieno;
Ch'io penso allor di porla in monastero,
Perch'ivi abbia sua mente ornato pieno.
Ecco tutto. Io m'aspetto un magistero
Buono da voi. Ma, come avete nome? —
A servirla, Don Raglia da Bastiero. —
Così ha provvisto il nobil Conte al come
Ciascun de' suoi rampolli un giorno onori
D'alloro pari al suo le illustri chiome.
Educandi, educati, educatori
Armonizzando in sì perfetta guisa,
Tai ne usciam poscia Italici Signori
Frigio-Vandala stirpe, irta e derisa.

SATIRA SETTIMA.

L'ANTIRELIGIONERIA.

. . . τὸν ἄνθρωπον ἄγχειν βούλομαι,
Ὅς τις ποτ' ἔσθ' ὁ τοὺς θεοὺς ἀποτειχίσας.
ARISTOFANE, *Uccelli*, v. 1575.

Vo' soffocar, qual ch'ei pur sia, Costui
Che con un muro appartò l'Uom dai Numi.

Con te, Gallo Voltèro, e' Voltereschi
Figli od aborti ciancerelli tanti,
Convien che a lungo in queste rime io treschi.
Che l'una Setta all'altra arrechi pianti,
E (qual « d'asse si trae chiodo con chiodo »)
Donde un error si svelle, altro sen pianti;
Il Mondo è vecchio, e tal fu ognor suo modo:
Ma, senza edificar, distrugger pria,
Questo prova il cervel Gallico sodo.
Chiesa e Papa schernir, Cristo e Maria,
È picciol'arte: ma inventarli nuovi,
E tali ch'abbian vita, altr'arte fia.
Qui dunque intenso argomentar mi giovi,
Sì ch'io dimostri te, Profeta quarto,
Vie più stupido assai degli Anti-Giovi.
Le antiche Sette a noi men note io scarto;
E alle tre vive (abbreviando il tema)
Quest'Uccisor di tutte Sette inquarto. –
Mosè, cui vetustà pregio non scema,
Fea di cose politiche e divine
Tal fascio, che in qual vinca è ancor problema.
Dava al servaggio del suo popol fine,
E in un principio all'alto esser novello
Che a scherno prese i secoli a decine.
Feroce impulso, e in ver da Dio, fu quello
Che, propagato in tante menti e etadi,
Sta contro al tempo, a novità rubello.
Son gli apostati e increduli assai radi
Infra' Giudei, benchè Mosè fallito
Al tristo loro stato omai non badi.

Tutto al sacro adorato antiquo rito
Pospongon essi, immoti scogli in onda;
E sua credenza anco il più vil fa ardito.
Fievol pianta non dà robusta fronda:
Dotta radice indomita dunqu'era,
Che impressïon solcò tanto profonda. —
Or di Cristo vediam se la severa
Dottrina a lato all'*indottrina* tua
Debba, o Voltéro, dirsi una chimera.
In poppa ha il vento, e spinta pur la prua
Non ha della tua frale nave al lido
Colui che più ne' dogmi tuoi s'intua.
Ci vuol altro, a cacciar Cristo di nido,
Che dir ch'ell'è una favola: fa d'uopo
Favola ordir di non minore grido.
Sani precetti, ed a sublime scopo
Dà norma la Evangelica morale;
Nè meglio mai fu detto anzi nè dopo.
Stanco il mondo di un culto irrazionale,
E stomacato da schifosi altari
Su cui sempre scorrea sangue animale,
Di un sol Dio, maestoso e appien dispari
Da' suoi fin là mal inventati Dei,
I non fetidi templi ebbe più cari.
Certo, in un Dio fatt'uom creder vorrei
A salvar l'uman genere, piuttosto
Che in Giove fatto un tauro a furti rei.
E un sacrificio mistico e composto
Più assai devota riverenza infonde,
Che un *macellame* e in su l'altar l'arrosto.
E un Sacerdote, che di sangue immonde
Le scannatrici mani al ciel non erge,
Un Iddio più divino in sè nasconde.
Cristo adunque, e, tra' suoi quegli ch'emerge
Su gli altri tutti, il Divo Saulo, in opra
Ben poser l'acqua ch'ogni macchia asterge.
Gran mente, gran virtù, gran forza adopra
Chi, sradicando inveterato Nume,
Vi pianta il nuovo e se medesmo sopra.
Che se mai Cristo e Saulo al *paganume*
Stolidamente mossa avesser guerra
Senza vestirsi d'inspirato lume,
Avrian qualch'Idol forse spinto a terra;
Ma l'Idolatra fatto avrian più tristo,
Qual uom ch'a Dio nessun ne' guai si atterra.

D'infamia quindi il meritato acquisto
Ai recisori vien d'ogni pia Fede,
Che il Sarà nell'È stato non han visto.
Piace all'uom pingue e stufo e d'ozio erede
Barzellettar sovra le sacre cose,
Ch'egli in prospero stato in lor non crede:
Ma il tempo con suo dente invido ha rose,
Quai ch'elle sien, le basi d'ogni stato:
Quindi è credente allor chi Dio pospose;
E maledice l'Ateo malnato,
Che tor voleagli tanto, e nulla in vece
Dargli, fuorchè il morir da disperato;
E benedice chi i prodigi fece;
E, risperando un avvenire eterno,
Suoi danni alleggia con fervente prece.
Tal è l'uom: tal fu sempre: unico perno
È in lui la speme ed il timor perenne:
E tu vuoi torgli e Paradiso e Inferno?
In prova or dunque, che a giovarci venne
Cristo, più che Voltèro, util Profeta,
Udite il gregge che ognun d'essi ottenne.
Nell'agòn di virtù sublime atleta
Il Cristian primo intrepido e feroce
Cantando affronta la sudante meta:
Contro agl'Idoli altera erge la voce;
Ma, d'ogni invidia e cupidigia esente,
Lauda Iddio, tutto soffre, a nullo ei nuoce.
Non così, no, l'ignaro miscredente,
Figlio di stolta al par che infame Setta,
Ch'oltre il culto le leggi anco vuol spente.
« Non v'è Dio? non v'è Inferno? a che diam retta
« Omai di leggi ai diseguali patti,
« Onde i poveri in fondo e il ricco in vetta? »
Son Filosofi ai detti e ladri ai fatti:
Quindi or dal remo i mascalzon disciolti
Dottori e in un Carnefici son fatti.
Sotto al vessillo del Niun-Dio raccolti,
Rubano, ammazzan, ardono; e ciò tutto
In nome e a gloria degli Errori Tolti.
Ecco, o Voltèr Micròscopo, il bel frutto
Che dal tuo predicar n'uscìa finora;
Ai Ribaldi trionfo, ai Buoni lutto.
E tu, tu stesso, ove vivessi ancora,
Tu il proveresti, or impiccato forse
Da chi di te sepolto il nome adora.

Tremante or tu, qual vil coniglio, in forse
Staresti; poichè in auro i lunghi inchiostri
Cangiavi, onde *Ferney* dal nulla sorse.
Non che Dio 'l Padre e il Cristo, i Santi nostri
Quanti in Leggenda stanno invocheresti,
Caduto in man de' tuoi *Filosomostri;*
Che casa e campi e libri e argenti e vesti
E poscia il cuojo ti trarrebber lieti,
Al Filosofo ricco i nudi infesti.
Meglio era dunque tu soffrissi i Preti,
Che l'uom spogliavan sol nei testamenti,
E ciò con blande spemi in atti queti;
Che il procrear Cannibali uccidenti,
Fattisi eredi a forza d'ogni uom vivo,
E quanto ladri più vieppiù pezzenti.
Dimmi t'odo: « E in qual libro io mai ciò scrivo?
« Umanità sempr'io respiro e inspiro
« E tolleranza e pace, in stil festivo ».
Qui tu mi cadi or per l'appunto a tiro,
Il festivo tuo stil mettendo innanzi;
In cui tuo ingegno e stupidezza ammiro.
Molti scrittor nel destar riso avanzi;
Quindi adatta al disfar ben è tua penna:
Ma invan destar pensieri ti speranzi.
Pe' frizzi tuoi Religïon tentenna;
Ma i frizzi tuoi non dan base a virtude:
L'ancora morde i lidi, e non l'antenna.
Buffoneggiando hai fatte e farai crude
L'empie turbe; che han teco Iddio deriso,
Poi la virtù fatta in tua fiacca incude.
Dal conoscer tu gli uomini diviso
Più che da Cristo, di stampar pensasti
A migliaja i Filosofi col riso:
E a migliaja i furfanti ci stampasti,
Senza pure avvedertene, ch'è il peggio;
Il che a provar tua stupidezza basti.
Non ci credevi? E tientilo. Ma veggio
Che ti struggevi pur di farmen parte,
E insegnarmi il perchè miscreder deggio.
Col tuo lepido stile in lievi carte
Tu il volgo adeschi; e in ciò volgo ti fai,
Prostituendo la viril nostr'arte.
In bambinate il tempo lograto hai,
Se pei dotti scrivevi; e agl'idïoti
Niun saper davi, ma arroganza assai.

Vili sicarj, e stupidi despòti
D'ogni pensier religïoso altrui
Ci dier tuoi scritti anco in mercato noti:
Onde poi, giunta occasïone in cui
Codesti Galli tuoi, schiavi in essenza,
Libertade insegnar vollero a nui;
Niuna seppero usare altra scïenza
Che assassinj codardi e mani ladre
E d'Iddio derisoria irriverenza.
Ahi, Volterin, di quanti rei fu padre
Il Testamento tuo, che fu il Digesto
Donde hanno il Santo or le servili squadre!
Nè dir potrai che a libertà pretesto
Cercassi tu (qual buon Scrittore il de'),
Combattendo ogni errore or quello or questo:
Libertà (Gallo sei) non era in te:
Tua firma stessa io te n'adduco in prova,
Ser Gentiluom di Camera del Re.
Nato in sozzura, o almen di gente nuova,
Fregarti pur vigliaccamente al Trono
Tentavi: e in ciò il deriderti mi giova.
Non sublime, non provido, non buono,
Nè ispirato, nè libero, nè forte,
Di non-durevol Setta all'uom fai dono.
Purchè il venduto riso auro ti apporte,
Compiuto hai tu l'Apostolato, e fitta
L'una zampa in taverna e l'altra in Corte. —
Ma, ch'io men rieda per la via più dritta
A pesar te col prode Maometto,
Mel grida questa omai soverchia scritta.
Sacerdote e guerrier di maschio petto,
Contra gl'Idoli ei pur l'arco tendea,
Un sol Dio predicando almo e perfetto.
Poi le opportune favole aggiungea
D'immaginosa fantasia ripiene,
Con cui sprone a virtude i sensi fea.
Col brando è ver che a viva forza ei viene.
Convertitor di chi non crede in esso;
Ma nobil palma in guerra schietta ottiene.
Un generoso fanatismo ha impresso
Nel cuor de' suoi, non l'assassinio vile
D'ogni età d'ogni grado e d'ogni sesso.
E ancor, mill'anni dopo, il prisco stile
Serbar veggiam da chi tal legge segue,
In Dio credendo rassegnato e umíle.

Nè v'ha chi in esser giusto il passi o adegue;
Che, ancorchè l'altrui Sette egli odj e sdegni,
Umano pur, nessuna ei ne persegue.
Ma, per quanto anco d'ignoranza pregni
E di barbarie sien Turchi ed Egizj,
Son gemme a petto ai nostri begl'ingegni;
Che traboccanti d'impudenti vizj,
Negan Dio, perchè il temono, accaniti
Contro a chi spera nei celesti auspizj. —
Or, s'io provai che dagli Ebraici riti
E dai Cristiani e dal Coran pur anco
Ne sono assai men rei gli uomini usciti
Che non dal Volteresco rito Franco,
Che ogni Nume schernendo un popol crea
Cui vien pria che i misfatti il ferro manco;
Provato avrò, più assai ch'uopo non fea,
Che Mosè, Cristo, e Maometto, ognuno
Di te, Voltér, più sale e ingegno avea.
E dico Ingegno, poichè in conto niuno
Tu nè di probo nè di santo il nome
Tenevi, appien di pia moral digiuno.
Volar sovr'essi, non ne avendo il come,
Stupido assunto egli era; e tal, che giù
Cadevi, sotto alle stolte tue some.
Tacer dei Culti, un error mai non fu:
Il rifarli, non è da bimbo in culla:
E disfarli, il tentavi indarno Tu,
Disinventor, od Inventor del Nulla.

SATIRA OTTAVA.

I PEDANTI.

Pistoclerus. Jam excessit mihi ætas ex magisterio tuo.
Pædagogus. Magistron' quemquam discipulum minitarier?

PLAUTUS, *Bacchides,* Act. I, Sc. 2ª, v. 40-44.

Pistoclero. Fuor di Maestro, parmi, esser dovrei
All'età mia.
Pedagogo. Ragazzo, or tu minacci
Il Precettore tuo?

Ed io gliel dico, che il Verbo *Vagire*
Non è di Crusca: usò il Salvin *Vagito:*
Ma, a ogni modo, *Vagir* non si può dire. —
Grazie a lei, Don Buratto: ebbi il prurito
D'usar questo verbuccio in un Sonetto,
Per me' schernire un vecchio rimbambito. —
Me' per lei, ch'anco in tempo a me l'ha detto!
Se no, l'opra ed il tempo ella perdea;
Che con sì fatta macchia, addio Sonetto.
Vuolsi ir ben cauti, allor che si ha un'idea;
Sempre vestirla d'abiti già usati:
Crusca esser vuole, e non farina rea.
Ben so ch'ella Pedanti ha noi chiamati:
Poi c'è venuto il Signorino al *jube,*
Dopo i primi suoi versi canzonati. —
Don Buratto, pietà: sgombri ogni nube
D'ira grammatical dalla dott'alma,
« E armonizziamo in concordanti tube ».
Tardi, è ver, mi addossai la dura salma
Grammatical: ma non ch'io mai spregiassi
Del purgato sermon l'augusta palma:
Bensì volgendo mal esperto i passi
Vèr la nuov'arte del dir molto in poco,
Era mestier ch'io nuovamente errassi.
Quindi a molti il mio carme suonò roco,
Perch'ei più aguzzo assai venía che tondo,
Sì che niegava ad ogni trillo il loco.

Aspretto sì, ma non del tutto immondo
Era il mio stil; che in sottointender troppo
Fe' sì che poco lo intendeva il mondo. —
Alto là: ch'al suo dir qui pongo intoppo;
Che biasmandosi parmi, ella s'incensi,
Scambiando il corto stil col parlar zoppo.
Ai tanti uccisi Articoli ella pensi,
E a' suoi Pronomi triplicati a vuoto,
E al tener sempre i suoi Lettori intensi... —
E all'ostinato mio superbo voto
Di non chieder consiglio nè accettarlo,
Se non se da Scrittor per fama noto:
Dico ben, Don Buratto? E questo è il tarlo
Che inimicommi la insegnante schiera,
Al cui solenne Imperatore or parlo.
Ma via, si ammansi: io non son più quel ch'era:
Molle son fatto, ed umile, e manoso;
La mi cavalchi da mattina a sera.
Io sto ad udirla, d'imparar bramoso:
La non mi celi alcun dei begli arcani,
Ond'esce il grave scrivere ubertoso. —
Sappia da prima, che agl'ingegni sani,
Signor Tragico mio, non piace il forte,
« Nè il velame aspro de' suoi versi strani ».
Piacer senza fatica il carme apporte,
E armonia copïosa lenitiva
Che orecchi e cuore e spiriti conforte.
Che brevità quest'è, che l'alma priva
Di quella inenarrabil placidezza,
Con cui molce chi avvien che steso scriva?
Cos'è quest'artefatta stitichezza
Di dir più in tre parole ch'altri in venti?
Non lo scarno, il polposo fa bellezza.
Che son elle codeste impertinenti
Tragedie in cinque o in quattro personaggi,
Insultatrici delle antecedenti?
Non ci avean date già Scrittori maggi
Rosmunde e Sofonisbe e Oresti e Bruti,
Da spaventar dappoi gli audaci e i saggi?
Che moderni! che razza di saputi!
Voler tutto rifare, andando al breve,
Spogliato di quei fregj a noi piaciuti!
Certo, i lirici Cori onde riceve
L'udito e il cuore dilettanza tanta,
L'immaginarli e il verseggiarli è greve:

Più facil quindi e spiccio è il dir: « Non canta
« La Tragedia fra noi: chi ariette scrive,
« Dai suoi Catoni i Catoncini ei schianta ».
Suore forse non son le Nove Dive?
Fia che a sdegno Melpòmene mai prenda
Voci aver da Tersícore più vive?
La Tragedia, gnor sì, canta; e l'intenda
Com'ella il vuole: il Metastasio è norma,
Che i Greci imita, e i Greci a un tempo ammenda.
Tutta sua la Tragedia, in blanda forma
Gli alti sensi feroci appiana e spiega,
Sì che l'alma li beve e par che dorma.
Ignoranza ed Orgoglio, usata lega,
Fan che una nuova Merope ci nasce
Di padre che non scerne *Alfa* da *Oméga*.
Ma che parl'io di Greco a quei che in fasce
Stan del Latino ancor nel lustro nono,
Sì che spesso han dall'umil Fedro ambasce?
Ora, a bomba tornando; i' gliene dono
A chi l'ha fatta, questa Meropuccia
Che usurpar vuolsi terzo-nata il trono.
Semplice no, ma gretta, in su la gruccia,
Ch'ella noma Coturno, si trascina,
Senza aver pure in capo una fettuccia:
E la si spaccia poi Madre-Regina
Col monopolio dell'esclusïone,
Come s'altri fatt'abbiala pedina.
Quel mio buon venerabile barbone,
Ch'era il Nestor di Omèro mero mero,
Cangiato io 'l veggo in vecchio non ciarlone:
E quel naturalissimo sincero
Crudelotto Tiranno Polifonte
Mi si è scambiato in Re Machiavelliero.
E il mi' Adrasto, e il su' anello, e le sì pronte
Fide risposte dell'astuta Ismene;
E l'arte in somma qual c'insegna il fonte;
(Dico, la dotta *Tragizzante* Atene)
Dove son elle in questo nuovo impasto?
Sognando il meglio, e' si sfigura il bene.
Ombra vuolsi, ombra molta: indi è il contrasto.
Personaggio che basso e inutil pare,
Agli altri accresce, e senza stento, il fasto. —
Ombra sia, Don Buratto; ombra Lunare,
S'anco a lei piace: ecco, *abrenunzio* seco
Ogni luce che sia troppo Solare.

Vo' rifar mie tragedie in manto Greco;
Strofe, Antistrofe, ed Epodo, e Anapesti,
Tutto accattando dall'Ellénio speco.
Trissineggianti poi versi modesti,
E moltissimi, molto appianeranno
Lo stil, sì che il lettor non ci si arresti.
I Personaggi si triplicheranno:
Nè parran miei; sì ben Merope Prima
Semplicetti e chiaretti imiteranno.
E alle corte; a mostrarle in quanta stima
Io 'l tenga, innanzi che il mio dir finisca,
Do 'l mio Sonetto all'acuta sua lima,
Che inibisce sì ben che l'uom *vagisca*.

SATIRA NONA.

I VIAGGI.

CAPITOLO PRIMO.

Ἄνδρά μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολυάργον [1], ὃς μάλα πολλά
Πλάγχθη.

OMERO, *Odissea*, v. 1.

Narrami, o Musa, le ozïose imprese
D'uom, che tanto vagò.

Certo, l'andar qua e là peregrinando
Ell'è piacevol molto ed util arte;
Pur ch'a piè non si vada, ed accattando.
Vi s'impara più assai che in su le carte,
Non dirò se a stimare o spregiar l'uomo,
Ma a conoscer se stesso e gli altri in parte.
De' miei vïaggi, per non farne un tomo,
Due capitoli soli scriverò:
Eccomi entrato già nell'ippodròmo. —
Del quarto lustro a mezzo appena io sto,
Ch'orfano, agiato, ineducato, e audace,
Mi reco a noja omai la Dora e il Po.
Calda vaghezza, che non dà mai pace,
Mi spinge in volta: e in Genova da prima
I passi avidi miei portar mi face.
Ma il Banco, e il Cambio, e sordidezza opíma,
E vigliacca ferocia, e amaro gergo
Sovra ogni gergo che l'Italia opprima,
E ignoranza, e mill'altre ch'io non vergo
Note anco ai ciechi Liguresche doti,
Tosto a un tal Giano mi fan dare il tergo.
E, bench'un Re non mi piacesse, io voti
Non fea pur mai per barattarmi un Re
In sessanta parrucche d'Idïoti.

[1] Nel Testo d'Omero si legge πολύτροπον.

Visto che in *Zena* da imparar non v'è,
L'Appennin già rivarco e m'*immilàno*.
Ma quivi io tosto esclamo un altro Oimè.
Le cene, e i pranzi, e il volto ospite umano,
E i crassi corpi e i vie più crassi ingegni
Che il Beozio t'impastan col Germano,
Fan sì ch'io esclami: « Oimè, perchè pur regni,
« Alma bontà degli uomini, sol dove
« Son di materia inaccessibil pregni! »
Dall'Insubria me quindi or già rimuove
L'agitator mio Dèmone, che pinge
Nuovi ognora i diletti in genti nuove.
Oltre Parma, oltre Modena ei mi spinge,
Oltre Bologna; senza pur vederle;
Come del barbaro Attila si finge.
Rapido sì travalico già per le
Tosche balze, che tante ali non puote
Neppur Scaricalàsin rattenerle.
Eccomi all'Arno, ove in suonanti note
La Plebe stessa atticizzando addita
Come con lingua l'aria si percuote.
Ma non mi fu, quanto il dovea, gradita
L'alma Cantata allor, perchè m'era io
Anglo-Vandalo-Gallo per la vita:
Nè mi albergava in core altro desío,
Che varcar l'Alpi, e spaziar la vista
Fra que' popoli, grandi a petto al mio.
Quind'io Fiorenza già tenea per vista;
E, muto e sordo e cieco a ogni arte bella,
D'Anglo sermon quivi facea provvista;
Ignaro appien di mia futura stella,
Che ricondurmi all'Arno un dì dovea
Balbettator della natía favella.
Pur non del tutto vaneggiar mi fea
D'Oltremonti l'amor, quand'io di tanto
Minori i Toschi al lor sermon vedea.
Ma, più che i Toschi io nullo, or lascio intanto
Firenze, e Lucca già di vol trapasso,
Senza pure assaggiarvi il Volto Santo.
Pisa Livorno e Siena mi dan passo,
Perch'io sbrigarmi in fretta e in furia voglio
Di veder questa Roma e il suo Papasso.
Ecco, alle falde io sto del Campidoglio:
Ma il carneval che in Napoli mi chiama,
Fa che per or di Roma io mi disvoglio.

Nei giorni santi di vederla ho brama,
Perchè i Britanni miei l'usan così;
E il mio appetito ratto si disfama.
Bella Napoli, oh quanto, i primi dì!
Chiaja, e il Vesuvio, e Portici, e Toledo,
Coi calessetti, che saettàn lì;
E il gran chiasso e il gran moto, ch'io ci vedo,
D'altra vasta città finor digiuno,
Fan sì che fuggon l'ore e non m'avvedo.
Ignoranti miei pari, assai più d'uno
La neghittosa Napoli men presta,
Con cui l'ozio mio stupido accomuno.
Ma, sia pur bella, ha da finir la festa.
Al picchiar di Quaresima, mi trovo
Tra un fascio di ganasce senza testa.
Retrocediamo a procacciar del nuovo:
Qui non s'impara; io grido: ma non dico
« Ch'altri diletti che imparare io provo. »
Già torno al Tebro, e un pocolin l'Antico
Nella Rotonda e il Colisèo pur gusto;
Ma il troppo odor di preti è a me nemico.
Sì stoltamente hammi impepato il gusto
La mal succhiata *Oltremontaneria,*
Ch'io d'ogni cosa Italica ho disgusto.
Conobbi io poi, campando, esser più ria
Della classe Pretesca mille volte
L'Avvocatesca ignuda empia genía.
Spregiudicato i' mi tenea, stravolte
Da nuovi pregiudizi in me l'idee:
Quindi io l'orme da Roma ho già rivolte.
Spronando ver le Adriache maree,
Rido in Loreto dell'alata Casa,
Pur men risibil che le antiche Dee.
Ma la Città che salda in mar s'imbasa,
Già si appresenta agli avidi miei sguardi,
E m'ha d'alto stupor l'anima invasa.
Gran danno che cadaveri i Vegliardi,
Che la reggean sì saggi, omai sien fatti,
Sì ch'a vederla io viva or giungo tardi.
Ma, o decrepita od egra o morta in fatti,
Del senno uman la più longeva figlia
Stata è pur questa: e Grecia vi si adatti:
Tal, che s'agli occhi forbe sua quisquiglia,
Può forse ancor risuscitar Costei
« Che sol se stessa e null'altra somiglia. »

Tosto che il Doge antiquo dar per lei
All'antiquo Nettúno anel di sposa
Visto ebbi, ratta dipartenza io fei.
Francia, Francia, esser vuol: più non ho posa:
Balzo a Genova: imbarco: Antibo afferro:
Ivi ogni sterco Gallo a me par rosa.
Marsiglia tiemmi un mese, s'io non erro,
Fra le sue Taidi a cinguettar Francese:
Precipitoso io poscia indi mi sferro;
E son del gran Lutòpoli sì accese
Le brame in me, ch'io nè mi mieto il pelo,
Notte e dì remigando ad ali tese.
Giungo al fin dove in nebuloso velo,
Di mezzo dì, d'Agosto, io mal vedeva
Sozzo più ancor che il pavimento il cielo.
Dentro un baratro scendo, in cui mi aggreva
Che il suo bel nome San Vittorio affonde:
Scontento è l'occhio mio, nè più si eleva.
Ma scontento è vieppiù l'orecchio altronde,
Tosto ch'io sento del parlar Piccardo
Affogarmi le rauche e fetid'onde.
Taccio il civile-barbaro-bugiardo
Frasario urbano d'inurbani petti,
Figlio di ratte labbra e sentir tardo.
Che val (grido) ch'io quí più tempo aspetti?
Di costor, visto l'un, visti n'hai mille,
Visti gli hai tutti: a che più copie incetti?
Senza stampa, la Moda scaturille:
Quindi scoppiettan tutte a un sol andazzo
Le artefatte lor gelide faville.
Tornommi in mente allor, ch'io da ragazzo
Visti avea quanti fur Galli e saranno;
Che il mi' Mastro di bàllo era il poppazzo.
E ignaro allora io pur che con mio danno
Vi dovrei poscia ritornare un giorno,
Cinque mesi mi pajon più che l'anno.
Tra Scimmio-pappagalli omai soggiorno
Più far non vo': sol d'Albïone avvampo:
Se Filogallo io fui, mel reco a scorno.
Arràs Doàggio Lilla, come un lampo,
Di bel Gennajo, assiderato, io varco,
Nè in Sant'Omèro Celtico mi accampo.
A Calesse, a Calesse: e pronto imbarco:
Degli *Ouì* già so' stufo a più non posso:
Ogni *Ouì* ch'io v'aggiungo, emmi rammarco.

Già navigo: e mi par tolta di dosso
Essermi tutta l'ammorbata Francia,
Che d'ira e tedio hammi smidollo ogni osso.
Ecco *Dóver:* si butta in mar la lancia:
Mi vi precipit'io fra i remiganti,
E il suol Britanno appien già mi disfrancia.
Dopo e voti e sospiri e passi tanti
Ti trovo e calco alfin, libera terra,
Cui son di Francia e Italia ignoti i pianti.
Qui leggi han regno, e niun le leggi atterra:
E ad ogni istante il frutto almo sen vede;
La ricchezza e lo stento non far guerra.
Il beato ben essere che eccede,
E il non veder mai là nulla di zoppo,
Fan ch'ivi l'uom sognar spesso si crede.
Nè il ciel di nebbie e di carbone intoppo
Dammi a letizia; che, se il fumo è molto,
Tanto è l'arrosto che fors'anco è troppo.
Uomini or veggio, ai fatti al par che al volto:
E, se i lor modi han soverchietto il peso,
Dal candor di lor alme ei mi vien tolto.
Più che il fossi mai stato, or dunque acceso
Son d'ogni uso Britannico: e m'irrita
Vieppiù il servaggio, onde il mio suol m'ha offeso.
Deh potess'io qui tutta trar mia vita!
Grida il giusto mio sdegno generoso,
Qual d'uom che liber'alma ha in sè nutrita.
Ma, per disciormi dal Tutore annoso,
Il già spirante omai mio quarto lustro
Vuol che in patria men torni frettoloso.
Sol di passo, in Olanda io m'impalustro;
Dove la industre libertade ammiro,
Per cui terra sì poca ha sì gran lustro.
Quindi l'Austriaco Belgio pingue miro:
Ma qui di Francia il puzzo già mi ammorba,
Tanto è Brussella di Parigi a tiro.
Eppur egli è mestier ch'io ancor mi sorba
Della schifosa Gallia altro gran squarcio,
Fiandra, Lorena, e Alsazia pur tropp'orba:
Poichè a dispetto di sua lingua marcio
E d'ogni suo costume e privilegio,
Soffre i Galli tiranni, e non fa squarcio.
Basilèa fa scordarmi il poter regio,
E così tutta Svizzera ch'io scorro;
Popolo ottuso sì, ma franco e egregio:

Tranne Ginevra, i cui Scimiotti abborro
Misti di Gallo e Allòbrogo ed Elvetico;
Nè in cotai saccentelli io m'inzavorro.
Lascio la Pieve di Calvin frenetico
Ai mercantuzzi suoi filosofastri;
E sia pur culla del *Rousseau* bisbetico.
E, perchè in nulla il Ver da me s'impiastri,
Dirò che allor nè il gran Volterio pure
Fa ch'io *Ferney* nel mio vïaggio incastri.
D'ogni Gallume risanate e pure
Già già l'idee riporto appien d'oltr'alpe,
Viste dappresso tai caricature:
Da Ginevra indi avvien ch'in fretta io salpe,
Nè visitar quel Mago abbia vaghezza,
Che trasformato ha i Galli in Linci-talpe.
Scendo in Italia: e quasi emmi bellezza
Il mio nido, s'io penso al carcer Gallo:
Se all'Angle leggi io penso, emmi schifezza.
Mi *stutorizzo* in pochi mesi, e a stallo
Non vuol ch'io resti la bastante borsa:
Pasciuto, e giovin, correr de' il cavallo.
Ma stanco io qui dalla bïenne corsa,
D'un solo fiato o bene o mal descritta,
Divido il tema: ed anco il dir m'inforsa
Il timor di vergar rima antiscritta:
Stolta legge (anch'io 'l dico), ma pur legge
Che il *Terzinante* antico Mastro ditta.
Obbedisco: e do tregua anco a chi legge.

CAPITOLO SECONDO.

Mezzo un Ulisse io pur, quanto alla voglia
Insazïabil di veder paesi,
Torno a spiccarmi dalla patria soglia.
L'Europa tutta a scalpitare intesi
Saran miei passi in trïennal vïaggio,
Tanto son del vagar miei spirti accesi:
I due terzi omai scorsi eran di Maggio,
Sessantanove settecento e mille
Gli anni dal ricovrato almo retaggio;
Quand'io, com'uom che in gran letizia brille,
Ampie l'ali spiegava al vol secondo;
Perchè il primier non quant'io volli aprille.

Di me stesso signor, signor del mondo
Parmi esser or: nè loco alcun mi cape,
Se pria non vo dell'universo al fondo.
Già Vinegia riveggio: e tal mi sape
Quella sua oscena libertà posticcia,
Qual dopo ameni fichi ostiche rape.
Uom che ha visto i Britanni, gli si aggriccia
Tutto il sangue in udir libera dirsi
Gente che ognor di tema raccapriccia.
Passo, e son dove il Trivigiano unirsi
Incomincia al Trentin: seguo, ed Insprucche
Già m'*intedesca* in suono aspro ad udirsi.
Pur mi attalentan quelle oneste zucche,
E i lor braconi, e il loro urlar più assai,
Che i nasucci dei Galli e lor parrucche.
Già varco e Augusta e Monaco; nè mai,
Finchè la Sede Imperïal mi appare,
Resto dal correr che mi ha stufo omai.
Qui poserommi un po'; che un dolce stare
Questa Vienna esser debbe, almen pel corpo;
Che già so v'esser poco da osservare.
Ma troppo più ch'io mel credeva io torpo
E d'intelletto e d'animo, fra gente
Cui si agghiaccia il cervello e bolle il corpo.
Viva sepolta in corte aver sua mente
Vedev'io là l'impareggiabil nostro
Operista, agli Augusti blandïente:
E il mal venduto profanato inchiostro
Sprezzar mi fea il Cesareo Poeta:
Tai due nomi accoppiati a me fan Mostro.
Bench'io di Pindo alla superba meta
Il piede allor nè in sogno anco drizzassi,
Doleami pur Palla scambiata in Peta:[1]
Diva, ond'aulico vate minor fassi,
Non che dell'arte sua che a tutte è sopra,
Ma di se stesso, ov'a incensarla ei dassi.
Ma in dir tai cose or perdo e il tempo e l'opra:
Andiamo a Buda. Io vado, e torno, e parto,
Com'uom che frusta e spron più ch'altro adopra.
In Austrïato e *Ungarizzato,* un quarto
D'ora neppur vo' *in Böemarmi* in Praga:
La Germania Cattolica già scarto.

[1] *Peta,* Dea dei Petenti.

Dresda, bench'egra di recente piaga
Che i Borussi satelliti le han fatta,
Parmi dell'Elba a specchio seder vaga.
Un certo che di lindo ha, cui s'adatta
L'occhio mio: la favella appien rotonda,
Benchè ignota, l'orecchio mi ricatta.
Ma fatal cosa ell'è; ch'ove più abbonda
Un bel parlare, ivi la specie umana
Sia seccatrice almen quant'è faconda.
Partiamo. A *Meissen* per la porcellana,
Poi per la Fiera a Lipsia m'indirizzo,
Per la scïenza no, che a me fia vana.
Non mi pungea per anco il ghiribizzo
Di squadernar quei Tomi elefanteschi,
Di sotto ai quali omai più non mi rizzo.
Pria che nè l'*Us* nè l'*Os* l'alma mi adeschi,
Molti begli anni a consumar mi resta
Tra postiglion, corrieri, e barbereschi.
Troppo è mattina: a rivederci a sesta,
Lipsia mia. — Già l'orribil Brandinburgo,
Con sue arene ed Abeti m'*infunesta*.
Re quivi siede un Uom semi-Licurgo,
Semi-Alessandro, e in un semi-Voltéro:
Chi grecizzasse, il nomeria *Panurgo*.
Ei scrivucchia; ei fa leggi; ei fa il guerriero:
Ma, tal ch'egli è, sta dei Regnanti al volgo,
Come sta il Mille al solitario Zero.
Non vi par bello il paragon ch'io avvolgo
Nella moderna scorza geometrica,
Da cui sì dotta l'evidenza or colgo?
Ma già la numeral frase simmetrica
Lascio, e il suo gelo; e sfogherò il mio dire,
Sciolto dalla *Ragione Inversa* tetrica.
Quel Federigo, ch'or ci tocca udire
Denominar col titolo di Grande,
A me più ch'un Re picciol movea l'ire.
Che quanti guai per l'Universo spande
La Protei-forme infame Tirannia,
Tutti son fiori onde ha quel Sir ghirlande.
Balzelli, oppressïon, *soldateria*,
Brutalità, stupidità, *Gallume*,
Teutonizzata la pederastia,
E in somma il più schifoso putridume
Di quanti darian vizj Europe sei,
Quivi eran frutto di quel regio acume.

A tal Sacra Corona inchino io fei,
Che pueril vaghezza mi vi spinse
Per vederlo: or per visto il mi terrei.
Ma il Monarchesco suo fulgòr non vinse
Miei sguardi sì, ch'io ne' suoi sguardi addentro
Non penetrassi l'arte ond'ei si cinse.
Più ch'altr'uomo, il Tiranno asconde in centro
Del doppio cuore il marchio di sua vaglia:
Ma, s'io di Vate ho l'occhio, ivi pur entro;
E scopro il come avvien che altrui prevaglia
(Se d'armi ha possa) il medïocre ingegno,
Che si svela più in carta che in battaglia.
Ogni scrupol di sale in uom che ha regno,
Stupir fa tutti, o sia ch'ei nuoca o giovi:
Ma chi lo ammira, di ammirarlo è degno. —
Tutto è Corpo di guardia, ovunque muovi
Per l'erma Prussia a ingrati passi il piede:
Nè profumi altri, che di pipa, trovi.
Là tutti i sensi Tirannía ti fiede;
Che il tabacchesco fumo e i tanti sgherri
Fan che ognor l'uom la odora e porta e vede.
Fuggiamo, anche carpon; purch'io mi sferri
Da un tal Profosso. Adulatore a pago
Non mancherà, che a questo Sir si atterri.
Più d'oro assai che non di gloria vago
Qualche Scrittor qui a chiudersi verrà,
Che d'un Borusso protettor fia pago.
Tra gl'impostori, quanti il Mondo ne ha,
Il più sconcio non trovo e il più irritante
Del Tiranno che versi o compra o fa.
Fuggiam, fuggiam da un Re filosofante,
Rimpannucciante alcun letteratuzzo,
Nemici e amici e sudditi spogliante.
Respiro alfin: sto in salvo. Un Sindacuzzo
Del pacifico Amburgo mi ristora
Del Berlinal filantropesco puzzo.
Ma molto, e troppo, a me rimane ancora
Del Borëal vïaggio; onde il parlarne
Emmi or fastidio, quanto il farlo allora.
Sbrighiamcen, su. — Di favellante carne
Candidi pezzi trovo in Danimarca,
Che non dan voglia pure di assaggiarne.
Svezia, ferrigna ed animosa e parca,
Coi monti e selve e laghi mi diletta;
Gente, men ch'altra di catene carca:

Ma poco io stovvi, perchè nacqui in fretta.
Già mezzo è il Maggio; e sì del Bòtnio golfo
Il ghiaccio ancor dà inciampo a mia barchetta.
Pur fa arrischiarmi il giovanil mio zolfo:
Salpo: e spesso è mestier far via coll'ascia,
Quanto in Finlandia più la prora ingolfo.
Se un tavolon di ghiacci il legno fascia,
Fuor del legno su i ghiacci io tosto balzo,
Nè pel mio peso l'isola si accascia.
Così, ruzzando e perigliando, incalzo
La strada e il tempo; infin ch'Abo mi accoglie,
Ma non più tempo che la palla al balzo.
Tutte son tese le mie ardenti voglie
A veder la gran gelida Metropoli,
Jer l'altro eretta in su le Sueche spoglie.
Già incomincio a trovar barbuti popoli:
Ma l'arenoso piano paludoso
Mi annunzia un borgo, e non Costantinopoli.
Giungo: e in fatti, un simmetrico nojoso
Di sperticate strade e nane case,
S'Europa od Asia sia mi fa dubbioso.
Presto mi avveggo io poi, che non men rase,
Di orgoglio no, ma di valor verace
Le piante son di quell'infetto vase.
Ogni esotico innesto a me dispiace:
Ma il Gallizzato Tartaro è un miscuglio,
Che i Galli quasi ribramar mi face.
Mi basta il saggio di un tal guazzabuglio:
Non vo' veder più Mosca nè Astracano:
Ben si sa che v'è il Bue, dov'odi il muglio.
Nè vo' veder Costei che il brando ha in mano,
Di sè, d'altrui, di tutto Autocratrice,
E spuria erede d'un poter insano:
Di epistole al Voltèro anch'essa autrice
E del gran Russo Codice, che scritto
Fia in sei parole: « S'ei ti giova, ei lice. »
Indiademato abbellisi il delitto,
Quant'ei più sa, dei loschi e tristi al guardo:
Ma lo abborra vieppiù chi ha il cuor più invitto.
Inorridisco, e fuggo: e cotant'ardo
Di tornare in Europa, che in tre giorni
Son fuor del Moscovita suol bugiardo.
Nè punto avvien ch'io in Dànzica soggiorni,
Perchè assaggiata è dal Prussian Tiranno
Che *sPolonizza* già i suoi be' contorni.

Così da un altro Borëal malanno
Sciolto mi trovo; e godo in me non poco,
Ch'ir non puossi a Varsavia senza danno.
Tutto arde allor, ma non di puro fuoco,
Il Babèlico Regno Pollacchésco,
Che in breve attesterà quant'è dappoco.
A mano armata un parteggiar Turchesco
Che libertà contamina col fiato,
Fa che in sì reo dissidio i' non m'invesco.
Dei Tedescumi tutti esuberato,
In Aquisgrana trovomi d'un salto,
Dall'un Francforte all'altro rimbalzato.
Quindi Spà, che può dirsi il Capo appalto
Dei vizj tutti dell'Europa, un mese
Mi fa, bench'io non giuochi, in sè far alto.
Poi, le già viste Fiandre e l'Olandese
Anfibio suolo rivarcati, approdo
Un'altra volta al libero paese:
Cui vieppiù sempre bramo e invidio e lodo,
Viste or tante altre carceri Europee
Tutte affamate e attenebrate a un modo.
Venalitade e vizj e usanze ree,
Io già nol niego, hanno i Britanni anch'essi:
Ma franca han la persona, indi le idee.
Finch'altro Popol nasca, e l'Anglo cessi,
Questo (e sol questo) s'ami e ammiri e onori,
Poich'ei non cape nè oppressor nè oppressi. —
Quivi allacciato in malaccorti amori
Quasi otto lune io stava; usato frutto
Degli ozïosi giovanili errori.
Spastojatomi alfin dal vischio brutto,
Ripiglio il vol: Batavi e Belgi e Senna
Tocco e rivarco e lascio, a ciglio asciutto:
E la noja più sempre ali m'imperna.
Scendo con Lora: indi Garonna io salgo,
Che Spagna esser mi de' l'ultima strenna.
Di Bordella e Tolosa non mi valgo,
Se non come di ponti; e son già dove
La prima rocca degl'Ibèri assalgo.
Ben dico, assalgo; nè a ciò dir mi muove
La scarsa rima: ell'è guerriera impresa
Peregrinar, dov'ogni ostacol trove,
Senz'agio alcuno, e triplicar la spesa:
Per esser tutto strada, strada niuna:
Tale Arabia in Europa assai pur pèsa.

E quanto inoltri più, più il suol s'impruna:
Arragona, peggior di Catalogna:
Finchè il peggio del pessimo si aduna
Là, dove il bel Madrid non si vergogna
Di metropolizzare in un deserto
Che a fiere albergo dare in vista agogna.
Qui pur già trovo il Gallicùme inserto,
Che dalle vie sbandito ha gli escrementi,
E così scemo assai l'ispano merto.
Che se un lor volto avean le Ibère genti,
Pregio era primo abborrir essi i Galli
E tutti i lor corrotti usi fetenti.
Fatte hai, Madrid, tue vie tersi cristalli:
Ma, sottentrando a' sterchi i Gallici usi,
Vedrai quanto perdesti in barattalli.
Nè alcun qui me d'esuberanza accusi.
Meglio è ignoranza onestamente intera,
Che del mezzo saper gli atroci abusi.
Già per Toledo e Stremadura io m'era
A passo a passo tratto entro Lisbona,
Che serba ancor sua faccia Arabo-Ibèra.
Qui la molta barbarie si perdona;
Tanta ella assume novitade al fianco,
Che tutta d'usi antigalleschi suona.
E laudato sia il Ciel; che v'ha pur anco
In Europa un cantuccio, ov'è di fede
Che reïtade è l'imitare il Franco.
Torni e l'Ispano e il Portoghese erede
Del navigare e guerreggiar degli avi,
Che grandi fur senza Gallesche scede.
Ma finiamla. Io do volta: e le soavi
Piagge Andaluse di Siviglia e Gade
Fan misurarmi ad oncia i muli ignavi.
Noja e diletto in un provar mi accade,
Assaporando in regïon sì vasta
Sempre beato cielo e inferne strade.
Alle Colonne d'Ercole mi basta
Giunto esser pure. Io retrocedo, e tutta
Quant'ampia è Spagna al mio tornar contrasta.
Affronto allor quella spiacente lutta,
Della ostinata pazïenza al fonte
Bevendo sì, che nulla or mi ributta.
Già la Moresca Cordova ho da fronte:
Poi del terrestre suo bel paradiso
Mi fa Valenza le delizie conte.

Poi per Tortosa, là dond'io diviso
Di Barcellona uscii se' mesi innanzi,
Torno; e dal patrio amor ho il cor conquiso.
Spiacemi sol che a transitar mi avanzi
La Gallia ancor cui sempre ha l'uom fra' piedi:
Ingojamcela dunque, insin ch'io stanzi.
Narbona e Monpélier, se tu vuoi, vedi:
Io per me chiudo gli occhi, e corro; e al lido
Scendo, da cui vedrò l'Itale sedi.
Già mi saetta Antíbo in ver l'infido
Ligure, a sazietà visto e rivisto,
Dond'io mi spicco verso il patrio nido:
Ch'io men l'ho a schifo, da che pur men tristo
Al par dei Paesoni e Paesotti
Mel fa di esperïenza il duro acquisto.
Dal corso trïennal nojati, e rotti
Ripatriammo al fin, volente Iddio,
Dell'Europa quant'è chiariti e dotti
Del pari, e il Legno, e il Ser Baule, ed Io.

SATIRA DECIMA.

I DUELLI.

Pur com'io fossi un uom del volgo, *ei* crede
A carcere plebeo legato trarme?
Venga egli, o mandi: io terrò fermo il piede:
Giudici fian tra noi la sorte e l'arme.

TASSO, *Ger.*, V. 43.

Mano al brando, ti dico; o ch'io gli orecchi
Ti mieto entrambi, e ti cincischio il viso:
Uso mio, cui provaro altri parecchi.

E, in così dir, di fresco sangue intriso
Disguaïnava Marte il crudo ferro
Contro Vulcan da codardía conquiso.

Al tremendo atto del celeste sgherro,
Vulcano a gambe, fin ch'a Giove ei giunga:
L'altro il segue, gridando: Or or ti afferro.

Cosa non è, ch'ale sì ratte aggiunga
Quanto il terrore: onde il buon Lennio zoppo
Va, che par che Tisìfone lo punga.

E grida: Ahimè, Papà, quest'è poi troppo;
Le corna in un sol dì farmi e fiaccarmi!
E in tanto il cuor gli batte di galoppo.

Già il sopraggiunge il fero Dio dell'armi;
Ma il sopracciglio del Monarca Giove
Ambo li rende immobili quai marmi.

Che fu? quai veggo io mai vigliacche prove
Di due miei figli? Udiam: narri primiero
Quei, cui minor tempesta il cuor commove. —

Quell'io mi son, risponde il Battagliero:
Di un cotale offensor vergogna e pieta
Mi prende a un tempo: e il mio narrar fia il vero.

Tu sai ch', or ha due giorni, in piena Dieta
Di quanti ha Dei l'Olimpo, io fui per giuoco
Dato in trastullo alla brigata lieta.

Fu il derisor, tu il sai, questo dappoco,
Che aggrovigliato entro vil rete m'ebbe
Con Citerèa, mio dolce unico fuoco...

Ma qui il tacersi al buon Vulcano increbbe;
Ond'ei proruppe, rïavuto il fiato:
Odi impudenza! al suo parlar, parrebbe

Che il marito non fossi io pur mai stato
Di quella, ond'osa ei l'amator spacciarsi;
E ch'io fossi il bertone, ei lo scornato.

Padre, tu il vedi, qual dei duo chiamarsi
De' l'offensore a dritto e qual l'offeso:
Da te giustizia contro il reo vuol farsi. —

Pensoso, a capo chino, e in cuor sospeso,
Vedeasi allor l'Onnipossente Nume
Da due contrarie passïoni acceso.

L'Onor, le Leggi, l'esemplar costume,
Tutto a gara l'oprar di Marte accusa,
Che il sicario e l'adultero si assume:

Ma quella spada stessa, ond'ei sì abusa,
Contro ai Giganti fea prodigj in Flegra:
Astrèa il condanna, ed Eucrestía lo scusa: [1]

Qual vincerà? — Ma il Re del Ciel men egra,
Che i Re terrestri, in sè la mente acchiude;
Quindi Astrèa non vuol porre in veste negra.

Ecco, il celeste libro ei già dischiude
Alla sentenza, che in esiglio espelle
Marte dal cielo e le sue usanze crude.

Tutte a romore van le olimpie celle:
Godono i Fauni, i Satiri, i Sileni
Di tal legge onde salva avran la pelle:

Fremon gl'Iddii maggior di rabbia pieni
Punir vedendo il Marzïal coraggio,
Perch'ogni reo vigliacco si scateni.

Nè guari in fatti andò, che il gran dannaggio
Dei soppressi Düelli apparve chiaro:
Tal di se stesso diero i Vili saggio.

Ecco, un Satiro là, con riso amaro,
Incontro fassi al Divo Apollo; ed osa
Fargli in viso le fiche, e andargli al paro.

Là scorgo un Fauno a Pallade orgogliosa
Avvicinarsi con proterve voglie,
Pien di villana speme ardimentosa.

---

[1] *Eucrestia,* Dea dell'Utile.

Qui pure ogni pudor di mezzo toglie
Lo stesso Bacco; ancor che l'uno ei sia
Dei magni Dei, cui Giove a mensa accoglie.

Tristo guerriero ei sempre, or qui vorrìa
Braveggiando avvilir l'egregio Alcíde:
E lo scompiscia in guisa oscena e ria.

Ma, mentre Bacco in sè d'Ercole ride,
Con la stessa ebra stolida impudenza
Sileno lui del licor stesso intride.

Così a soqquadro è il Ciel, da che temenza
Più di spada non v'ha nè di flagello,
Argini soli alla servil licenza.

Fama è persin, che l'umile asinello
Del buon Silèn, da inverecondia punto,
E dalla certa impunità più snello,

Con gl'ignobili calci ebbe raggiunto
Il maestoso Pegaso nel muso,
E ai calci il sozzo spetezzare aggiunto.

Giove allor dunque, visto il vile abuso
Che nascea d'una legge in sè pur giusta,
Minor mal reputando il barbaro uso,

Ribenedice e Marte e brando e frusta,
Per cui sovra i moltissimi vigliacchi
I pochi prodi pon legge vetusta:

Che, s'egli è forza ognor che si sbatacchi
Giustizia, almen (come Natura il vòle)
Soggiacciano d'ignavia i tristi sacchi.

Nè mi si adducan la Romulea Prole
E il valor Greco, a cui fur sempre ignote
Le düellari Ostrogotesche fole:

Genti eran quelle e libere, e devote
Sovra ogni cosa alle adequate leggi,
Per cui null'uom sovra ad altr'uomo puote.

Ma, se pur anco in esso acuto leggi
Lor guaste etadi e lor discordie prave,
Per minor mal quivi il Düello eleggi.

Che, se ai Gracchi fautor di turbe ignave
Fabii, Emilii, e Scipioni incontro stati
Fosser col brando; o si reggea la nave,

O che in onde men fetide affondati,
Non iscambiavan poi gl'Icilj e i Bruti
Ne' Tigellini e Paridi affrancati.

Tali havvi ingiurie e audaci modi irsuti,
Con cui può il Tristo al Buon far grave breccia,
Nè legge v'ha che incontro a ciò lo aiuti.

La sola spada ell'è che allora intreccia
Una tal salutifera mistura,
Che fa mite il Valor, muta la Feccia.

Ogni plebeo scrittor vuol far secura
Sua pancia e il tergo, il *düellar* dannando:
Ma di ciò scriva sol chi, da paura
Sciolto, impugnò pria della penna il brando.

SATIRA DECIMAPRIMA.

LA FILANTROPINERIA.

Πάντες γὰρ αὐθημερον ἀξιοῦσιν, οὐχ ὅπως ἴσοι, ἀλλὰ καὶ πολὺ πρῶτος αὐτὸς ἕκαστος εἶναι.

TUCIDIDE, VIII, 89.

Tutti immediatamente pretendono, non che all'esser uguali fra loro, ma al primeggiar di gran lunga ciascuno.

Qui il vero amor degli uomini mi sforza
A smascherare un impostor Fantasma,
Che Neroneggia in Socratesca scorza.
Da un tal Mostro il mio secol s'innorgasma;
E il tien, com'è dover, dal freddo Gallo,
Che niun affetto sente e affetti plasma.
Filantropía nomar troppo è gran fallo
Ciò, che appellar si de' *Filocachía* [1],
Da che ai ribaldi in bocca ha fatto il callo.
Questa etade, peggior di quante pria
State ne sieno in crudeltade e in puzzo,
Palma de' suoi Filantropi mi dia. —
Ogni impudente ottuso cervelluzzo
(Due magne basi del saper Francese),
S' inVolterizza, e tosto ha l'occhio aguzzo:
Ma le Midesche orecchie ha sì ben tese,
Ch'ei scerne ed ode il più minuto verme
Che rode e uccide o questo o quel paese.
L'un grida: Ecco perchè l'Italia è inerme:
Codarda, or volge il barbaro coltello
Solo a troncar de' suoi Cantor lo sperme.
Ed ambo i Sessi in virginale ostello
Disgiunti chiude per la intera vita,
Vittime, oimè, del voto insano e fello! —

[1] *Filocachía*, amore della reità; come *Filantropía*, amore dell'umanità; e *Filantropinería*, parola Bernesca per accennare la moderna buffoneria sanguinosa che si fa velo dell'amore degli uomini.

L'altro, piangendo, a lagrimar v'invita
Sul più orribile oltraggio, che riceve
L'Umanitade misera tradita:
Dico, dei Mori il traffico; che in breve
Vuota d'uomini avrà l'Affrica tutta,
Mentre Europa lo zucchero si beve.
Ma nol berà più, no; tosto che instrutta
Noi l'avrem dei be' Dritti ampi dell'Uomo:
E vincerà Filosofia la lutta. —
Quindi ascolto esclamante il terzo Tomo:
E i venduti fra noi Servi-soldati,
Da cui, più ch'altri, chi li nutre, è domo?
E quei miseri, in culla già arruolati,
Russi e Borussi schiavi, in sangue ascritti
Già di morte sul libro anzi che nati?
Forse di lesa Umanità delitti
Lievi son questi, e sopportar si denno? —
Ma, tra i campion d'Umanitade invitti
Splende oltre tutti il velenoso senno
Del Tito Quarto, che invëir là s'ode
Contro quante mai stragi i Preti fenno.
Ad una ad una annoverarle ei gode
Da Ifigenïa giù giù fino ai dì nostri,
Com' uom cui non pietà ma invidia rode:
Ch'essi pur son persecutori e mostri,
Che velo non san farsi d'alcun Dio,
Stolti e crudi più assai dei Pigia-chiostri. —
Ma il quinto udiamo; e l'ultimo; perch'io
Stufo omai son di porre ai tristi in bocca
Il ver, che a comun danno indi n'uscío.
Così s'entro vil fogna mai trabocca
Ramo d'argenteo fiume, in picciol corso
Fetido e sozzo dal trist'alvo ei sbocca.
Zitti, via, zitti: udiam costui che il morso
Magisterial vien dar nei pregiudizj,
Fraterno agl'impiccandi almo soccorso. —
Inorridir fan me gli empi giudizj,
Cui tirannica legge osa dar base
Che impon che il malfattore si giustizj.
Mercè tal erro, che esecrando invase
Tutti in addietro i facitor di leggi,
D'Umanità la palma a noi rimase.
Filantropía benefica, che reggi
Per man di noi filosofi la sorte
Del secol nostro, il crudo error correggi.

Ch'ultimo scempio legalmente apporte
L'uno all'altr'uomo? ahi barbaro attentato!
Sia proscritta la pena empia di morte.
Giù le Forche. Ah! mi sento io già rinato,
Or che al mio core alma certezza è scudo,
Che mai più niun mio simil fia impiccato. —
Così di Santa Umanitade il Drudo
Esclamava. Indi tosto, in bel quintetto,
Prosieguon tutti. Io l'inno lor qui acchiudo. —
O vero, o solo, o degnamente eletto
Dei Filantropi tutti Patriarca,
Voltèro, deh sii sempre il Benedetto!
Per te, serbato alla comune Parca
Avrà l'Italo Musico il suo intero,
A viril vita ricondotto e parca.
Per te, il Fratesco Inquisitorio impero
Cangierà sede, e direm noi la Messa,
Visto che il far le feste è un danno mero.
Per te, l'adusta madre Etïopessa
Suoi bruni parti non vedrà venduti
Dal negro sposo che li fura ad essa.
Per te, quei tanti Bindoli minuti
Che muoion pei diurni oboli tre
Non saran più dal Pubblico pasciuti.
Per te, non fia Repubblica nè Re
Che lasci omai carnefice far l'arte,
Che tante volte palpitar ci fe'.
I tuoi Scritti davver son Sacre Carte
Ad ogni uom che due verbi accozzar sa:
Pera ogni iniquo che s'ardìa biasmarte.
In nome della Santa Umanità,
Chi vuol che i rei s'impicchino, si uccida:
E in Nome della Santa Libertà,
Chi non crede in Voltèro e in noi, si uccida:
A farla breve e ripurgare il Mondo,
Ogni Ente non filosofo, si uccida. —
Chi tal Genía non odia, è Gallo o tondo.

SATIRA DECIMASECONDA.

IL COMMERCIO.

Perditus, ac vilis sacci mercator olentis.
GIOVENALE, *Sat.* XIV, 269.

Trafficator di sozze merci vile.

E in te pur, d'ogni lucro Idolo ingordo,
Nume di questo secolo borsale,
Un pocolin la penna mia qui lordo:
Ch'ove oggi tanto, oltre il dover, prevale
Quest'acciecato culto onde ti bei,
Dritt'è che ti saetti alcun mio strale.
Figlio di mezza libertade, il sei;
Nè il niego io già: ma in un, mostrarti padre
Vo' di servaggio doppio e d'usi rei. —
Ecco, ingombri ha di prepotenti squadre
La magra Europa i mari tutti; e mille
Terre farà di pianto e di sangue adre.
Sian belligere genti, o sian tranquille;
Abbiano o no metalli indaco e pepe;
Di selve sieno o abitator di ville;
Stuzzicar tutti densi, ovunque repe
Quest'insetto tirannico Europeo,
Per impinguar le sue famelich'epe.
Stupidi e ingiusti noi sprezziam l'Ebreo,
Che compra e vende, e vende e compra, e vende;
Ma siam ben noi popol più vile e reo:
Che, non contenti a quanto il suol ci rende,
Dell'altrui ladri ove il furar sia lieve,
Facciam pel Globo tutto a chi più prende.
Taccio del sangue American, cui beve
L'atroce Ispano; e il vitto agl'Indi tolto
Dall'Anglo, che il suo vitto agl'Indi deve.
Se in fasce orrende, al nascer suo, ravvolto
Mostrar volessi il rio Commercio; or fora
Il mio sermone (e invan) prolisso molto.
Basta ben sol che la sua infamia d'ora
Per me si illustri, appalesando il come
L'iniqua Europa sue laidezze indora.

Annichilate, impoverite, e dome
Per lei le genti di remote spiaggie;
Di alloro no, di Baccalà le chiome
Orniamle; poichè lustro ella pur tragge
Dai tanti navigati fetidumi,
Che a forza vende come a forza estragge.
Batavi ed Angli, di quest'arte i Numi
Fatti or ben son da lor natía scarsezza,
Ma *inmercantati* ci han troppo i costumi.
Arti, lettere, onor, tutto è stoltezza
In questa età dell'indorato sterco,
Che il subitaneo lucro unico apprezza.
Traccie d'amor di gloria invan qui cerco,
Nè di pietà religïosa l'orme. —
Chi sei, che fai? Son tutto: io cambio e merco. —
In mille, e inique tutte, vili forme
Tiranneggiar questo risibil Mostro
Veggio: e Virtù, non mercantessa, dorme.
Voi, Siculi e Polacchi, il grano vostro
Dateci tutto; o vi farem noi guerra:
Pascavi in vece il Salumajo nostro.
Ma il truffato granajo si disserra
Ampio a voi, Lusitani, a patto espresso
Che niun di voi più ardisca arar sua terra.
Tutto a viti piantar vi è pur concesso
Il vostro suol dal buon Britanno amico,
Che il vostro avere ha in cuor più che se stesso.
Ei, bell'e cotto il pan, perchè col fico
Voi vel mangiate in pieno ozio giocondo,
Mandavi; e chi sel cuoce, è a lui nemico.
Così, non che le scarpe anco il più immondo
Attrezzuccio, ei vel manda insino a casa;
E v'inibisce ogni pensiero al mondo,
Fuorchè di dargli quanto vin s'invasa,
Le vostre lane, e gemme, e argento ed oro,
E ogni altra cosa che vi sia rimasa.
Ma voi, Galli nemici e popol soro
Nella grand'arte nautica in cui vinti
Foste dall'Anglo, or siate in suo ristoro
A comprar per trattato a forza avvinti
Dall'Anglo sol del Canadà i cappelli,
E sproni e selle e freni e fruste e cinti.
Voi Suechi e Dani poi, da buon fratelli
Darete all'Anglo solo i vostri abeti,
E il ferro e il rame ond'ei sue navi abbelli.

E così tutti i Popoli discreti
Tutto dar denno, e ripigliarsi il poco
Di che vorrà il Britanno farli lieti.
Ma tra il Batavo e l'Anglo arde il gran fuoco
Perchè tra lor da barattar null'hanno,
Nè vuol l'un l'altro dar l'avaro loco.
Salano aringhe entrambi, entrambi fanno
Rei formaggi, e confettan lo *Stocfisce,*
E di Balene a pesca entrambi vanno.
Dunque forz'è che invidia tra lor strisce,
E si barattin, se non altro, il piombo:
Nè già tal guerra in lor soli finisce:
Che tutta Europa, mercè il gran Colombo,
Or si dà in capo pel real Tabacco
Or per l'acciughe ed or pel Tonno o il Rombo.
Ma in cotai sudiciumi omai mi stracco.
Io tronco il nodo, e dico in un sol motto
Che il Commercio è mestiero da vigliacco;
Ch'ogni virtude, ogni bontà tien sotto;
Ch'ei fa insolenti i pessimi; e i legami
Tutti tra l'uom più sacrosanti ha rotto.
Nei mercanteschi cuor, veri letami,
Non v'ha nè Dio nè onore nè parenti
Che bastin contro le ingordigie infami;
Nè patria v'ha; che abbiam gli esempi a centi
Di mercanti, che vendon di soppiatto
E palle e polve e viveri e stromenti
Micidïali a chi pur vuol disfatto
Lo Stato loro e in viva guerra uccide
I lor fratelli e figli a brando tratto.
Il vendi-sangue intanto imborsa, e ride;
Ch'ei, quanto vile, stupido, non scerne
Che avrà sua borsa chi il suo suol conquide.
Qui scatenarsi ascolto le moderne
Frasi dei nostri illuminati ingegni,
Che tengonsi astri e non son pur lucerne. —
In tue rimuccie a sragionar tu insegni,
Stolto; ignorando che il Commercio è il nerbo
Primo e sol di Repubbliche e di Regni. —
A voi che avete il fior del senno in serbo,
Fingendo io pur che m'è il connetter dato,
Risponderò incalzante e non acerbo.
Non s'impingua nè Popolo nè Stato
Mai pel Commercio, se dieci altri in pria
Vuoti ed ignudi non fan lui beato.

Ma breve è ognor beatitudin ria:
Dovizia e lusso e i vizj tutti in folla
Fan che a chi la furava amara sia.
Nè, perch'un Popol mille antenne estolla,
Cresce ei di gente in numero infinito;
Che il mar ne nutre assai, ma più ne ingolla.
Pur, poniam vero il favellar sì trito
Che duplicati e triplicati apporta
Gli uomini dove è il trafficar fiorito;
Al vero onor d'umanità che importa,
Che di tai bachi tanti ne sfarfalli,
Sol per moltiplicar la gente morta?
Molte le mosche son, più molti i Galli:
Ma non è il molto, è il buon quel che fa pregio:
Se no, varrían più i Ciuchi che i Cavalli.
Sempre molto è quel Popolo ch'è egregio:
E quanto è picciol più vieppiù destarmi
De' maraviglia, s'ei d'alloro ha il fregio.
Religïone e leggi e aratro ed armi
Roma fean; cui Cartàgo mercantessa
Men che rivale, ancella, in tutto parmi.
Quand'anche or dunque differenza espressa
Il non-commercio faccia in men Borghesi,
Non fia poi cosa, che un gran danno intessa.
Liguria avría men muli e Genovesi;
Sarían men gli Olandesi e più i ranocchi
Nei ben nomati in ver Bassi Paesi:
Ma che perciò? Vi perderemmo gli occhi
Nel pianger noi lo scarso di tal razza,
Che decimata avvien che ancor trabocchi?
In qualche error, ma sempre vario, impazza
Ogni età. Cambiatori, e Finanzieri;
Gli Eroi son questi, ch'oggi fa la Piazza:
Questi, in cifre numeriche sì alteri,
Ad onta nostra dall'età future
Faran chiamarci i Popoli dei Zeri.
Ma morranno anco un dì queste imposture,
Come tant'altre ch'estirpò l'oblío:
E si vedrà basi mal ferme e impure
Aver gli Stati ove il Commercio è Dio;
E tornerassi svergognato all'Orco,
Donde uccisor d'ogni alto senso uscío,
Quest'obeso impudente Idolo sporco.

SATIRA DECIMATERZA.

I DEBITI.

E' non v'ha soma a sopportar più grave,
Che *il dover dar, quando che dar non* s'have
ARIOSTO, *Orl.*, XX, 20.

Mercantuzzi politici, gli Stati
Della Europa, or sì dotta in aritmetica,
Tutti stan pur nei Debiti affogati.
Gonfia di giorno in giorno la ipotetica
Fraudulenta cartacea ricchezza,
Per cui l'idrope Europa al fin muor etica.
Niun più sua firma che il suo onore apprezza:
Mercanti e Regi e Senatorie Zucche
Firman dei *Pagherò,* ch'è una bellezza.
E intanto a noi pingui ed ottuse mucche
Tutto vien munto il sangue non che il latte,
E in iscambio ci dan le fanfalucche.
Trovato han vie più placide e più ratte
I Governi umanissimi presenti
Per isfogar le loro voglie matte.
Nuovi balzelli non v'ha più chi inventi:
La spogliante final sentenza stampa
Un *Pagherò,* per cui del mille hai venti.
L'iniquo esemplo della maggior Lampa
Sovra i privati tutti è poi diffuso,
Sì che di ladre firme ogni uom si campa.
Commercio, e Lusso, e Debiti in confuso;
Nonno, Babbo, Figliuoli, un fascio fanno,
Che tutto ha in sè l'uman fetore acchiuso:
Tal di falliti ampia catena danno,
Che ad uscita ciascun appon l'altrui,
E ad entrata il furar con forza o inganno.
Udiam quant'è il tuo debito ed a cui. —
Artigiani e Fornajo e Macellajo
Non han visto un mio soldo, or anni dui:
Non, ch'io pagar non voglia; ma ogni guajo
Nasce dal Prence, ch'or ben anni tre
Non m'ha dei frutti miei dato un danajo. —

Io non vorrei davvero essere in te:
Che, imprigionato pria dai creditori,
Sarai poscia o dai Cento o dall'un Re
Sgozzato; il che non fanno ai malfattori.
In oggi così saldan le partite
I non solventi Stati debitori.
Ogni Provincia, ogni Città sta in lite
Con sua entrata annüal; nè v'ha Borguzzo
Che nel spregar quel d'altri non le imíte.
Ogni pubblica Azienda o Spedaluzzo
Il Chirografo ottien, per cui consorte
Al Debitone ei fa suo Debituzzo.
E tutti poi, per vie più dritte o torte,
All'ombra fida del fallito Stato
Falliscon franchi, come s'usa in Corte.
Verbo non v'è il più tristo e il più lograto:
Tu Devi, perch'io Devo, e a me si Deve:
E il potrei tutto conjugar d'un fiato,
Ch'ogni suo Tempo l'adattar fia lieve;
Tranne il nobil vocabolo DOVERE,
Che di nome il valor da lui riceve:
Dico il sacro morale uman Dovere,
Che calpestato in questo secol brutto
Fa sì che lasciam l'Esser per l'Avere.
E ciascun, vile, e cupido, ed asciutto,
Per quanto e il succo e il sangue altrui si beva,
Cogliam con ladra man d'inopia il frutto.
E ognor più deve chi qua e là più leva;
E chi più deve, avvien che ognor più furi:
Ruota, che i buoni affonda, e i rei solleva.
Come impossibil è che a lungo duri
L'arco strateso, e temi ognor ch'ei rompa;
Così ai dominj indebitati e impuri
Sempre sovrasta la funerea pompa.

SATIRA DECIMAQUARTA.

LA MILIZIA.

Quinci nascon le lagrime, e i martiri.
PETRARCA, *Canz.* 48, st. 6.

A. Che entrata ha egli il Prusso Re? *B.* Mi pare
Sien dugento e più mila i ferrei schioppi,
Che il Tutto dal suo Popol gli fan dare.
A. Ma in sì picciolo Stato assai son troppi;
Nè con essi rapir si può mai tanto,
Che al pagarli non nascan poscia intoppi.
B. Ond'esci tu? nascesti jer soltanto,
Che ancor non sai che chi ha più schioppi a soldo
Ottien fra i Re d'ogni eccellenza il vanto?
Più val, quante ha più braccia, il manigoldo:
Dove armati scarseggiano, il buffone
Tosto Alboín diviene; e il Re, Bertoldo.
A. Certo, non son io poi così mellone
Ch'io non sappia il Patrono d'ogni regno
Sempr'essere primiero il San Bastone:
Ma i' dicea, che tener sua greggia a segno
E tonderla a piacer, con men soldati
Può il Prusso Re, che di tropp'armi è pregno.
B. E mal dicevi; e veggo che imparati
Della vera politica gli arcani
Da te non furo, o gli hai dimenticati.
D'enti dieci che i volti abbiano umani
E bestiale intelletto quanto basti,
Otto i Soldati e due sieno i Villani:
Tosto avverrà che il Prussicciuol contrasti
Agli Austro-Galli ai Russi e ai Suechi, ei solo;
E al fin del giuoco ei vincitor sovrasti.
Quindi ei, stendendo di sua possa il volo,
Due o tre provincie *imPrussianate* aggiunge
Al desolato suo militar suolo.
E dai pingui lor campi ne disgiunge
Stuol vie sempre più folto d'assassini,
Cui con preda e bastone or unge or punge.

Così, tremendo ai Sudditi e ai Vicini,
Salito è dove ei mai per sè non fora,
Mercè i molti addestrati Fantoccini.
A. Cose tu insegni che null'uom qui ignora:
Pur io vo' apporvi il Corollario e dico
Che gli sforzi soverchian per brev'ora;
E che, ad esempio del Prussian nemico
Gli altri Re triplicando anch'ei gli sgherri,
Torna ciascun del par forte e mendico.
Son causa e effetto in uno, i troppi ferri,
Di minor possa e più impudente ardire,
Prestando ai Salci maschera di Cerri.
Ci fan dí armati un milïon nudrire,
Per farsi ognor l'un l'altro le bravate,
E all'occorrenza poi schiaffi inghiottire.
Magni apparecchi partorir cacate
Ogni giorno vediam, gravando a prova
La terra e il mar d'eserciti e d'armate.
Tutta del Secol nostro è l'arte nuova
Dei mezzi immensi e impercettibili opre;
Con la clava d'Alcide infranger l'uova.
Pur, se agli orecchi l'asino si scuopre,
Entro ai sesquipedali Esercitoni
L'Europa or sua viltade invan ricopre.
Non Serse e Dario e i loro flosci omoni
Grandi fur detti, ancor ch'ei fosser grossi;
Ma i trecento Laconici Leoni.
Più assai che i volti osan mostrarsi i dossi
L'un l'altro i nostri eserciti nemici,
Di cuor pacati e sol d'epa commossi.
Ciascun poi solda i Gazzettieri amici,
Che le battaglie stampino tremende
Con morte di migliaja d'infelici.
Vero è bensì che Morte assai ne prende:
Ma più glie ne dà Venere che Marte;
E più glien dan le putride profende[1].
Soldati, quanti cinquecento Sparte
Non darían, li diam noi, ma un po' più mansi;
Sì ben di guerra abbiam rifatta or l'arte.

---

[1] *Profenda:* quella quantità di fieno e di biade che si dà in una volta ai cavalli, agli asini, ai muli, ogni giorno. E si può ben adattare tal voce alla scarsa e trista quotidiana che si dà ai soldati.

Conquistator del Mondo intero fansi
I liberi Romani, in numer pochi,
Ma in valor rari sì, ch'eterni avransi:
Sempre addestrate in militari giuochi
Le centinaja di migliaja nostre
Fan che in suonar ritratte il Tromba affiochi;
Che riconquista con eroiche mostre
All'indietro ciascuno il proprio nido,
Qual usa appunto in teatrali giostre.
Tutto è bocche da fuoco: eppur niun grido
Di romor tanto resta, mercè il motto
D'ogni spedal di guerra: « Io son che uccido ».
Così da sè ogni esercito vien rotto,
Abbia ei di vinto o vincitor la taccia;
E chi lo assolda, ha da morir decotto. —
B. Ben tu chiacchieri in ver; ma che si faccia
Lo Stato *Ci,* quando lo Stato *Bi*
Tutti i suoi maschi a forza all'armi caccia,
Vorrei che tu pur m'insegnassi qui.
Spesso tal v'ha di luoghi e tempi stretta,
Che, o vogli o no, tu dèi pur dir di sì.
Mira: l'Italia inerme al par che inetta,
Che in Tomi dieci pur non fa un Volume,
I calci in cul ringraziando accetta.
Or le tocca sfamare il rio Gallume;
Or godersi il Tedesco per men male;
Fetida ognor d'Oltramontan marciume.
Dunque, poichè lo schioppo sol prevale,
Chi più n'ha, tutto avrassi: e chi non paga
I proprj suoi, ben zucca è senza sale;
Che, con più dura e vergognosa piaga,
Dovrà soldar gli altrui contro se stesso:
Che sol nell'oro il ferro altrui si appaga. —
A. Dunque a noi, schiavi tutti, omai concesso
Il tremendo alternar solo rimane,
Che i tuoi detti or mi fan pur troppo espresso:
O per gli altrui Sicarj ad inumane
Conquistatrici leggi irne soggetti,
Che ci lascin più lagrime che pane:
O in copia immensa a sdigiunar costretti
Con pari danno e servitù più infame
I proprj militari Tirannetti.
Tutto irto d'armi or l'Europeo Carcame
Sforza i suoi vili abitatori a scelta:
Perir di ferro, od arrabbiar di fame. —

O sia Tartara o Gota o Ibèra o Celta,
Donde perpetua sta Falange in armi,
Non sarà la Tirannide mai svelta.
Anzi or a doppio abbarbicata parmi;
Da che i Sicarj profferire osaro
Di Libertà con servil lingua i carmi.
Vil Genía di satelliti, riparo
Non fu mai d'eque leggi; ma ognor base
D'ogni assoluto empio dominio avaro.
Dunque, mercè la scabbia ria che invase
Del Brandinburgo i Signorotti in pria,
Niun scampo al viver libero rimase.
Nè, perchè tutta schioppi Europa sia,
Dell'arte militar la palma ottiene:
Si veste a ferro in van la codardia. —
Tal, quale appunto qui narrato or viene,
Questo dialogo udii, già son ben anni,
Fra due Saggi, non Galli, alti e dabbene:
Cui non è d'uopo ch'io molto mi affanni
Nel por d'accordo, e sciogliere il problema,
Dei sempre immensi soldateschi danni.
Conchiudo io dunque il lagrimevol tema,
Col dir: Che la tirannica nequizia
Che fa tremar noi tutti, essa pur trema
Di sua infernal perpetüa milizia.

SATIRA DECIMAQUINTA.

LE IMPOSTURE.

Ἀλλ' αὕτη ὑμῶν ἐστιν ἡ ὥρα, καὶ ἡ ἐξουσία τοῦ σκότους.

San Luca, XXII, 53.

Il vostro tempo è ben questo: il regnar delle tenebre.

Frati, Fratocci, e Fraterni-genía
Muratoria Gesuitica o Gallesca;
Eleusínia o Cibèlica manía;
Giansenística; Ammònica; Bramésca;
Trofònica; Druídica; Dervítica;
Voi che deste agli stupidi sempr'esca,
Tutta volgendo vostra vil politica
Al comandar di dritto o di rimbalzo
A gente da voi fatta paralitica;
Mentr'io qui la risibil Setta incalzo,
Che Illuminata in oggi osa nomarsi,
Fo di voi tutte un fascio, e il rogo io v'alzo. —
Negli antri o in selve o in grotte radunarsi
Di fioche lampe mistiche al barlume,
Nascondendosi assai per più mostrarsi;
Scudo e base e pretesto, un qualche Nume
Sempre tenersi; e con gli oscuri carmi
Ripristinare il Sibillin costume;
Abbominar con sacro orror l'empie armi;
Pietà Giustizia ed Eguaglianza e Zelo
Caritativo ch'ogni fiel disarmi,
E tutte in somma, sotto un cupo velo,
L'alte virtù preconizzar furtivi,
Quasi che a Pluto trasmigrasse il Cielo;
E proseliti a mille invitar quivi,
I ricchi e chiari ed ingegnosi a un fine,
E ad altro fin gli stolti non mai vivi;
E di questi alle torme ampie asinine
Di un arcano sognato empir gli orecchi,
Cui s'uom penètra a Dio si rende affine;

(Cencinquant'anni han gli uni e non son vecchi;
Gli altri a cena i lor morti per balocco
Chiamano; e gli altri fan dell'oro a secchi)
Di grado in grado quindi erger l'alocco
A lor posticcie dignità emblematiche,
Che petulante il faccian quanto sciocco;
Snudare, a chi il ginocchio, a chi le natiche;
E cazzuola, e archipenzolo, e martello;
E cerimonie insipide enimmatiche;
E biascicarsi il nome di Fratello;
Ed ai cenni ai saluti ai paroloni
L'un l'altro riconoscersi a pennello;
E recitar le debite lezioni;
E sradicarsi le impalmate destre;
E ai non Illuminati dir minchioni:
Così avvien che lo Stolto s'incapestre
Dell'Iniquo nei lacci; orrida lega,
Ch'è quintessenza del mal far terrestre.
Poi, più a stento arruolar chi più li prega
D'essere eletto del bel numer uno;
E pregar essi chi d'entrarvi niega;
Tra i più potenti ognor pescarne alcuno,
Perfin dei Re, del gran mistero all'amo;
Intrappolato in varie guise ognuno;
(Giudice, e Prete, e Militare, e Damo;
Ragazzi, e vecchi, e donnicciuole, e servi;
Tutt'a quest'alber mostrüoso è ramo.
Mandra è di talpe di conigli e cervi,
Da poche volpi affastellata in branco
Stivato sì, che all'uopo ha denti e nervi;
Occhi, non mai: che chi lor punge il fianco,
Spinger li vuol, dovunque via si schiude
A far grande se stesso e al nuocer franco.)
Ceppi assodar sovra non vista incude;
Quest'è il segreto lor solo ed intero;
E, in pie parole, avvolte opere crude.
Nè amanti mai nè settator del vero;
Nè propria hann'essi opinïon tenace
Sul Sacerdozio più che su l'Impero.
L'impulso stesso Inquisitor li face
Nelle Spagne; in Olanda Anabatisti:
Quaquari farsi in Albïon lor piace:
In Parigi si fan Filosofisti;
In Germania Evangelici; ed in Roma
(Finchè v'ha un Papa) rabidi Papisti.

In ogni dove in somma, pur che doma
La Moltitudin sia dalle lor arti,
Cangian maschera ed inni ed armi e soma.
Se in dominio assoluto e senza parti
Solo un tiranno inespugnabil siede,
Coro a lui fan costor per più picchiarti;
E il confessano e l'ungon, s'ei ci crede;
O, s'ei Galleggia, gli sorridon blandi,
Maravigliando che più ch'Argo ei vede.
Ottimi, al buono; al rio Signor, nefandi
Mostransi: e quindi avvien che cotal Setta
A chi regnar si crede ognor comandi.
Ma, se mai la Tirannide, già inetta
Per impotenza o vetustà, dà loco
Al macchinar della Viltà negletta;
Gli Illuminati allor, scambiando il giuoco,
Osan, profani e fetidi servacci,
Di Libertà mentire il nobil fuoco:
E metton su in tal massa i compri stracci,
Che, i Grandi e i Ricchi affondandovi sotto,
A tutti hann'essi triplicato i lacci.
Ma sempre abbajan poi col volgo indòtto
Contro ai Tiranni, ch'ei leccavan pria;
Bastonando essi meglio, a scettro rotto. —
E così avvien che una servil Genía
Coi propri vizj e con l'altrui sciocchezza
Si sgombri ognor del dominar la via.
Ma troppo è antiqua la funesta ebbrezza,
Che i molti fa dei Pochi e Iniqui preda;
Onde il più dirne qui, saría mattezza.
Bastami sol, che chi ha i du' occhi il veda;
E che, sdegnando i rei maneggi bui,
Ai vili e rei (che a ciò son nati) ei ceda
Il vil mestier dell'Aggavigna-altrui.

SATIRA DECIMASESTA.

LE DONNE.

Κακῶν δὲ πάντων μιμέραι[1] σοφώταται.

EURIPIDE, *Medea*, v. 414.

D'ogni rea cosa imitatrici eccelse.

Donne, a me di me stesso io scemo il pregio
Se avvien che a lungo io versi il negro sale
Più sul bel-sesso che sul sesso-regio;
Poi ch'ambo siete un necessario Male.
Anz'io voi stimo la men guasta parte
Fors'anco esser del mondo razionale.
Quindi eco al volgo non faran mie carte:
Dirò sol, ch'ove gli uomini son buoni,
Specchio voi siete d'ogni nobil arte:
Ove pessimi son, Dio vel perdoni
Se tristarelle alquanto rïuscite;
Colpa ognor di chi affibbiasi i calzoni. —
Dovunque i Maschi van, voi pur seguite.

[1] Dal Testo di Euripide mi sono preso l'ardire di rimuovere la parola τέκτονες, Fabricatrici, e di supplirvi con la parola μιμέραι, Imitatrici; perchè la cosa mi parve esser più vera così. Μιμέρα, ἡ μιμηικὴ τέχνη: così la spiega Esichio.

IL MISOGALLO.

INTENZIONE DELL'AUTORE.

Ove mai il presente Manoscritto, per un qualche accidente, dalle mani di chi lo teneva in deposito passasse in altre; chiunque se ne troverà il possessore è pregato di regolarsi nel seguente modo. Essendo egli persona onesta, di libero, e retto animo s'informerà prima se l'Autore è ancora in vita; e dovunque il suddetto si trovi, lo farà partecipe di aver Egli presso di sè questa sua copia, e non ne farà nessun uso, finchè non abbia saputa la volontà del legittimo padrone di essa. Se poi l'Autore non esiste più, egli lo farà diligentemente stampare, dove, e quando si potrà, e non lo potendo egli, lo darà a chi lo possa fare senza compromettere sè stesso, e per l'utile solo del pubblico.

Ma quand'anche la sorte, nemica spessissimo delle più giuste intenzioni, facesse pur capitare questo scritto alle mani stesse di un qualche Gallo, o amatore di essi e della iniquità, non si lusinghi costui, col tenerlo celato, o coll'arderlo, di venir perciò a capo di annichilarlo. La cosa è oramai impossibile, stante la gran quantità di copie che ne esistono, e tutte già sparse in vari paesi, e depositate, come lo fu questa, in mani illibate, ed amiche dell'Autore, e del vero. Onde il filogallo che lo avrà, anch'egli stesso farà meglio a stamparlo, per ritrarne per sè quel lucro, che, attesa la materia del Libro, non può mai riuscire, nè dispregevole, nè dubbio, quand'anche, a titolo di scritto, egli fosse sprovvisto d'ogni pregio letterario, e non valesse nulla più il Misogallo di quel che vagliano i Galli.

E' mi pare, avendo spiegata la mia intenzione sì agli amici, che ai nemici, di aver parlato a tutti; poichè nella gran causa, che pende pur troppo fra il retto, e l'iniquo, degli indifferenti non ve ne può mai essere nessuno.

Firenze, 1799.

VITTORIO ALFIERI.

IL MISOGALLO.

I. ΜΙΣΟΚΕΛΤΟΣ.

RAME ALLEGORICO.

Rappresenterà questo Rame un vasto pollaio nel massimo scompiglio: qua si vedranno le Galline uccidere i Galli; là i Galli a vicenda uccidere le Galline; altrove i Galli fra loro, e così fra lor le Galline, spennacchiarsi, ed uccidersi. In lontananza poi si vedrà posato un Gufo sopra d'un albero;[1] il quale dando fiato in una lunghissima, e sottilissima tromba, ne farà uscire il motto francese « *Ils s'organisent.* » Si vedranno inoltre molti stuoli di conigli di vari colori, che fuggono per ogni parte; e sul davanti, un maestoso Leone giacente, che guata. E sotto al Rame si leggerà la seguente epigrafe:

I. Sempre insolenti
Coi Re impotenti:
Sempre ridenti
Coi Re battenti.
Talor valenti;
Ma ognor serventi,
Sangue-beventi,
Regi stromenti.

---

[1] L'albero, che degnamente può servire di seggio al Gufo Trombettiere, sarà l'arbusto detto Savina, e questo riuscirà anche molto simbolico, essendo le di lui foglie disperditrici dei parti mal concepiti.

Sempre insolenti
Coi Re impotenti:
Sempre ridenti
Coi Re battenti.

Talor valenti;
Ma ognor serventi,
Sangue-beventi,
Regi stromenti.

IL MISOGALLO

PROSE E RIME

DI

VITTORIO ALFIERI

DA ASTI

ΙΙ. ΚΑΚΙΑΝ ΜΙΣΕΙΝ, ΑΡΕΤΗ.

Vitium odisse, virtus est.

AVVISO AL LETTORE.

III. λεγόμενον ἐρέω.

PINDARO, *Piz.*, V, v.

Dico, ridico, e ognor più torno a dire.

In mille guise, due sentenze sole
Questo miscuglio garrulo racchiude:
Che libertà è virtude;
E che i Galli esser liberi, son fole.
Chi già il sapea, non logori qui gli occhi;
Chi non vuol creder, tocchi.

PROSA PRIMA.

Alla passata, presente e futura Italia.

IV. Ἀλλ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα · Διὸς δέ τοι ἄγγελός εἰμι.

Omero, *Iliade*, XXIV, 133.

Pon mente a me: nunzio di Giove io vengo.

Ancorchè quest'Operuccia, nata a pezzi, ed a caso, altro non venga ad essere che un mostruoso aggregato d'intarsiature diverse, ella tuttavia non mi pare indegna del tutto di esserti dedicata, o Venerabile Italia. Onde, ed a quella augusta Matrona, che ti sei stata sì a lungo, d'ogni umano senno, e valore principalissima sede, ed a quella che ti sei ora (pur troppo!) inerme, divisa, avvilita, non libera ed impotente; ed a quella che un giorno (quando ch'ei sia) indubitabilmente sei per risorgere, virtuosa, magnanima, libera, ed una; a tutte tre queste Italie in questa breve mia Dedica intendo ora di favellare.

Gli odî di una nazione[1] contro l'altra, essendo stati pur sempre, nè altro potendo essere, che il necessario frutto dei danni vicendevolmente ricevuti, o temuti, non possono perciò esser mai, nè ingiusti, nè vili. Parte anzi preziosissima del paterno retaggio, questi odî soltanto hanno operato quei veri prodigî politici, che nelle Istorie poi tanto si ammirano.

---

[1] Nel dir Nazione intendo una moltitudine di uomini per ragione di clima, di luogo, di costumi, e di lingua fra loro non diversi; ma non mai due Borghetti o Cittaduzze di una stessa provincia, che per essere gli uni pertinenza ex. gr. di Genova, gli altri di Piemonte, stoltamente adastiandosi, fanno coi loro piccioli, inutili, ed impolitici sforzi ridere, e trionfare gli elefanteschi lor, comuni oppressori.

Nè mi estenderò qui in prove tediose, ed inutili. Parlano l'esperienza, ed i fatti. Ammesso dunque quest'odio reciproco, quasi un tutelare Conservatore de' Popoli veramente diversi, e tanto più di quelli, che per estensione, e numero riescono minori, innegabil cosa ella fia, che in te, o Italia, l'odio contro i Francesi, sotto qualunque bastone, e maschera ti si affaccino essi, diviene la base fondamentale, ed unica, della tua, qual ch'ella sia, politica esistenza. Quindi finchè, o un terremoto, o un diluvio, od una qualche cozzante cometa, non ti avranno trasmutata di forme, finchè tu, stretto, e montuoso continente, tra due racchiusi mari penisoletta ti sporgerai, facendoti dell'Alpi corona; i tuoi confini dalla natura son fissi, ed una pur sempre [1] (per quanto in piccoli bocconcini divisa, e suddivisa ti stii) una sola pur sempre esser dei d'opinione, nell'odiare, con implacabile abborrimento mortale quei barbari d'oltramonti, che ti hanno perpetuamente recato, e ti recano, i più spessi, e più sanguinosi danni. Ora questi per certo (ben altramente che i Tedeschi) sono stati sempre, e sono i Francesi, i quali tre volte per secolo, ridotti dai loro inetti, ed irreflessivi, e tirannici governi, dalla loro naturale miseria ridotti, e dagli eccedenti loro vizî, alla insociale necessità di andarsene a mano armata questuando, sopra i vicini Popoli poi si rovesciano per isfamarsi, e saldare per alcun tempo con l'altrui sangue le loro piaghe servili.

In così fatto stato locale, e politico, qual è manifestamente il tuo, chiunque, o Italia, t'insegnerà a ben odiare i tuoi naturali, e perenni nemici, verrà ad insegnarti, e rammentarti ad un tempo il più sacro de' tuoi doveri. Con tutto ciò non mi vi sarei accinto io certamente, se mi fosse stato pur d'uopo, nell'addottrinarti in quest'odio, d'insegnarti anco a stimare i Francesi, temendoli. Ma per fortuna tua somma, e mia, odiabili sotto ogni aspetto per sè stessi costoro son tanto, che io senza studio, nè sforzo nessuno, col solo ritrarli dal vero, largamente posso ottenere il mio intento, e rimanere assoluto ad un tempo da quel ribrezzo, che porta con sè questa idea, dell'insegnare ad

[1] Insisto su questa unità dell'Italia, che la Natura ha sì ben comandata, dividendola con limiti pur tanto certi dal rimanente dell'Europa. Onde, per quanto si vadano aborrendo fra loro ex. gr. i Genovesi, e i Piemontesi, il dire tutti due *Sì*, li manifesta entrambi per Italiani, e condanna il loro odio. Ed ancorchè il Genovese, innestandovi il *Ci*, ne faccia il bastardume *Sci*, non s'interpreta contuttociò codesto *Sci* per francesismo, che troppo sconcia affermativa sarebbe, e malgrado il *C* di troppo, i Genovesi per Italiani si ammettono. E nello stesso modo, ex. gr. i Savoiardi, e i Francesi dicendo tutti due *Oui*, sono, e meritan di essere una stessa nazione. E qui noterò alla sfuggita che l'*Oui*, ed il *Sì* non si sono mai maritati.

odiare chi che sia; poichè qui non è altro, che un semplice insegnare a conoscere. Oltre che, da quella specie di stima, che si suol pure accordare agli eserciti, che con le loro vittorie spaventano, ogni dì più te ne vanno anco assolvendo gli stessi Francesi, che insieme col terrore dell'armi loro hanno saputo instillare ad un tempo medesimo il massimo disprezzo per essi, anche nei più timidi, e meno illuminati individui; mostruoso, e incredibile accozzamento; paura, e dispregio; eppur vero, e da tutti i presenti Italiani palpabile.

Poichè dunque ad abborrirli insegnandoti io, a vieppiù dispregiarli, essi stessi t'insegnano; dalla felice mistura di questi due affetti, incomincia, o nobile Italia, fin da quest'ora, a riassumerti una tal quale nazionale tua faccia. Perciò, da oggi in poi, la parola MISOGALLO consacrata in tua lingua significhi, equivaglia, e racchiuda i titoli, pregievoli tutti, di risentito, ma retto, e vero, e magnanimo, e LIBERO ITALIANO. Tornerà poi frattanto quel tempo, in cui annullata nei Francesi ogni troppo spareggiante ampiezza di mezzi, e di numero, e sparita in te ogni tua viltà di costumi, divisioni, e opinioni, grande tu allora in te stessa, dall'averli odiati, e spregiati, temendoli, maestosamente ti ricondurrai all'odiarli, e spregiarli, ridendo.

INVOCAZIONE.

19 agosto 1796.

O sovra i Numi tutti augusto Nume,
Che di te stessa i tuoi devoti appaghi;
Verità, norma prima, eccelso lume
Di quanti havvi quaggiù di virtù vaghi:
Tu che la mente, e l'anima, e il costume,
E in cuor dell'uom le ascose fibre indaghi;
Deh, se il mio dir qui d'onorarti assume,
Fa questi accenti miei di te presaghi.
Bench'io canti, e non narri, unico scopo
Tu mi sei sola, e il mezzo mio, tu sola,
Poichè atterrar l'ipocrisia m'è d'uopo.
Sia vero il ver; nè di Sofisti scuola
Faccia il Gallico piombo esser piropo:
L'aquila sì, ma non mai l'asin, vola.

PROSA SECONDA.

24 gennaio 1793.

Ragione dell'opera.

V. Et hortaris me, ut historias scribam? Ut colligam tanta eorum scelera, a quibus etiam nunc obsidemur? Ut narrem *quomodo*, sublato Rege, foeda servorum Tyrannides incubuerit?

Cicero, *ad Atticum*, Lib. 14, ep. 16.

E tu mi esorti a scrivere storie? A raccogliere le scelleratezze, pur tante, di costoro, che tuttavia assediati ci tengono? A narrare in qual modo, tolto via il Re, la sozza tirannide degli schiavi *sovra noi tutti* piombasse?

Io non scriverò, certo, Storie, sì perchè niuna delle cose che io vedo, merita storia, sì perchè non sento in me quel carattere disappassionato, che necessario si reputa per veridicamente narrare, [1] ancorchè io sia convinto appieno in me stesso, che l'uomo disappassionato non possa far cosa alcuna perfettamente. Voglio nondimeno supporre, che lo amore della verità divenendo la passione animatrice dello Storico, aggiuntavi la passione della gloria, lo venga a render perfetto nell'arte sua. Lascierò dunque ad altri l'impresa di storicamente narrare varî avvenimenti, di cui sono stato testimonio oculare in Francia, poichè non ho avuta io l'impossibilità di mirarli con occhio indifferente, benchè o nulla, o pochissimo, a toccarmi venissero, e ciò soltanto nel pecuniario interesse, al qual motivo (son certo) niuno di quanti mi avranno conosciuto, attribuirà l'indegnazione non vile, che questi miei scritti respirano. [2] La sola passione del vero bene

[1] E volendo alle due addotte ragioni aggiungere una terza, direi: perchè, avvezzo da molti anni a dipingere gli uomini in poesia, quali potrebbero e dovrebbero essere, troppo mi farebbe ora stomaco il dipingerli quali sono, o quali erano almeno, pur troppo, i miei contemporanei.

[2] Vedasi in fine di questa prosa la nota con i brevissimi documenti spettanti i miei privati interessi in Francia. E ad essa si aggiunga per sopra più, che la principal ragione, per cui non ho voluto pubblicare in vita questa Operuccia, fu per l'appunto affinchè non venisse intitolata la vendetta d'una persona spogliata; e quindi una tal supposta passione nell'Autore, non venisse a togliere, ed a menomare la fede dovuta al libro, ed al vero. Che se pure a me lo dettò la vendetta, vendetta fu solo della contaminata, e tradita libertà.

degli uomini sforzavami a scrivere su quel ch'io vedeva, alcuno sfogo trovando il mio cuore nella dolce speranza, o lusinga, di giovare quando che fosse ai buoni, e di nuocere ai rei. Volendo io dunque, e per la mia propria sodisfazione, e per quella di alcuni pochissimi amici, dar conto a me stesso, ed a loro delle diverse impressioni da me ricevute nel periodo di queste politiche lagrimevoli vicende, gitterò qui in carta rapidissimamente, ed a caso le mie riflessioni, e ragioni su alcuni fatti appoggiate; e da esse, spero, verrà bastantemente motivata, e giustificata questa Operetta, a cui mi è sembrato doverle premettere.

Fin dalla mia più giovanile età, io sentiva in me una predominante passione fierissima per la civil libertà, più assai a me nota allora per un certo indomito istinto naturale, che non per acquistate nozioni. Con gli anni dappoi, con l'esperienza, e con l'assiduo, e lungo studio delle cose, e degli uomini, io imparava forse a conoscerla veramente, e ragionatamente apprezzarla. E dai primi anni miei parimente io mi sentiva una somma naturale avversione per i Francesi in genere, e massime per la loro lingua, pel loro contegno, frasario, e lezïosi costumi. Coll'età poi, e coll'esperienza, e con brevissimo studio, io perveniva in appresso a bene appurare questa mia avversione invincibile, le cagioni indagandone, ed a rettificarla, e ragionarla, e comporne un perpetuo odio, per me preziosissimo e per l'Italia tutta, col tempo, non meno che utile, necessario.

Ma già da' filosofi, o da quegli impassibili egoisti, che oggidì questo sacro nome si usurpano, mi sento pur dire: niuna cosa esser meno filosofica, e ragionevole, che l'odiare in genere una moltitudine d'individui fra' quali necessariamente ve ne sono di ogni specie. Ed è una tale obiezione in parte verissima, ma non nell'intero. Se dalle storie de' passati popoli, dai loro usi, lingue, leggi, ed imprese, il lettore ne viene a ritrarre ammirazione in genere, ed amore per gli uni, odio, e dispregio per gli altri; come mai questo effetto stesso, ed anco più forte, non verrà in noi cagionato da una qualunque moltitudine d'uomini viventi sotto i nostri occhi, i di cui fatti, per la maggior parte fra loro concordi, sotto un tale, o un tal altro aspetto qualificandoli, necessariamente o cari, o discari, o spregevoli, o nulli ce li rendono? Il giudicare e il sentire, sono uno; nè senza affetto alcun giudizio sussiste; poichè ogni cosa qualunque, o vista, o sentita, dee cagionare nell'uomo, o piacere, o dolore, o maraviglia, o sdegno, od invidia, od altro; tal che su la ricevuta impressione si venga ad appoggiare il giudizio; e sarà retto il giudizio degli appassionati pel retto; iniquo al contrario quel dei malnati. È dunque l'odio un affetto contro alla reità non men giusto, naturale, e sublime, di quel che lo siano l'amore,

e la stima per la virtù. Il professarsi incapace d'odio, equivale all'essere incapace d'amore: o equivale al dire stolidamente, che le qualità da amarsi faranno impressione viva, e profonda in quello stesso animo, in cui le qualità da odiarsi non ne faranno nessuna, o leggiera.

Eccomi dunque ad accennare di volo le cagioni, che mi faceano per sempre amar con trasporto la civile libertà, e con trasporto non minore aborrire i Francesi. Nella vera civile libertà, la storia di quei pochissimi popoli che la possedevano, mi facea chiaramente vedere compresa la massima possibilità per l'uomo di ottenere una più utile, e più durevole gloria; di più ampiamente sviluppare le proprie intellettuali facoltà; di vedersi tuttora intorno degli uomini veri, e più felici, e più arditi, e migliori; di avere degli emuli in tutte le virtù. Nè mai finirei, se qui ad uno ad uno annoverare volessi i beni moltissimi, che dalla libertà ne ridondano, bene intendendo il significato di essa, e qual dovrebb'essere intesa da tutti, se il di lei sacrosanto nome contaminato mai non venisse dalla impura bocca dei corrotti inverecondi liberti: che a ben parlare di libertà, fa d'uopo essere liberi di animo, e puri, e giusti, e magnanimi; altrimenti ella si scambia coll'invidia, con la licenza, e con la servile vendetta.

Ma le ragioni or si espongono, per le quali io altrettanto disprezzo, ed aborro i Francesi, quanto amo, ed incenso la libertà. Negli uomini in generale, principalmente amiam noi il forte sentire, che è il fonte verace d'ogni bene buono, come altresì d'ogni male buono; che io avrò pur la temerità di dar questo epiteto al male, allorchè egli, da passioni ardenti ed altissime procreato, si fa di altissimi effetti cagione. Amiamo inoltre negli uomini, aggiunta al saper la modestia, al valore l'umanità, alla bellezza il pudore, e altri simili accoppiamenti, che caratterizzano il vero merito, e manifestano tosto la differenza tra i mediocri, e gli ottimi: differenza più assai importante, e più difficile a ravvisarsi, che quella tra i mediocri, e i da nulla. Benissimo so, che i da me soprannominati Enti, son rari; che nessuna nazione ne ha molti, e che per lo più i soli popoli liberi si sono mostrati tali, e per breve tempo: ma non sarà però meno vero, che quella nazione, i di cui individui su la totalità si rivestono più espressamente delle qualità diametralmente opposte alle sopra indicate, quella nazione riuscirà la meno amata, e stimata, e la meno amabile, e stimabile. Ora a tutti gli altri Europei sempre i Francesi son sembrati, ed il sono, soverchiatori, millantatori, dispregiatori, ed eccessivamente pregiudicati sul proprio merito; il che manifestamente lo esclude. Ma le altre nazioni (siccome anche fa il tempo) giudicandoli dai fatti, e non dai

detti loro, li hanno tenuti uguali in alcune arti ad alcune di esse, inferiori in molte altre, e superiori in nessuna, fuorchè nell'arte della pettinatura, balló, cucina, ed effeminatezza. Del rimanente, nella guerra inferiori ai Tedeschi, agli Svizzeri, e Spagnuoli ogni qual volta le circostanze erano pari; così nella nautica, e commercio inferiori agl'Inglesi, ed ai Batavi; nelle scienze, nella poesia, e nelle belle arti agl'Italiani; nell'interna politica a tutti; ed in somma, di numero sì, ma in nessun'altra cosa maggiori di niuno de' popoli dell'Europa; nè inventori veramente, se non se di un sol genere; ma in questo poi, da niun'altra nazione, nè imitati mai, nè imitabili; cioè della difficile arte di operare con ampissimi mezzi picciolissime cose. Del resto non si vede quasi mai un Francese serbare il contegno del proprio stato, nè andar d'accordo coi propri mezzi, nè conoscere sè stesso e le cose. Se il ballerino parla del ballo, egli vi adopra frasi, quali appena un Pompeo avrebbe adoprate nel parlare della Repubblica. Ma se all'incontro i Francesi legislatori della loro infantile Repubblica parlano; il ballerino, e l'arricciatore, e l'istrione vi trapelano, e misti (ch'è il peggio) allo schiavo, e al carnefice. Le più gonfie, e le più (non dirò calde) ma riscaldate espressioni, vengono adoprate con profusione da essi per le loro più triviali cose; onde, se a caso nascessero poi mai le sublimi, non rimarrebbero più parole, nè modi per degnamente lodarle. Queste gelide, e perpetue esagerazioni, da altro non nascono se non dal pochissimo loro sentire di cuore, e dal fittizio sentire di capo. Da questo procede la stomachevole affettazione de' gesti, passi, contegno, e parole delle loro donne; da questo pur anche quel loro ingegno imparato, e ridotto a parte studiata, e continua recita; quel giudicar d'ogni cosa, e non saperne nessuna; quell'intraprenderle, e pretendere in tutte, e non mai farle intere; e quei tanti, e tant'altri incessanti, e manifestissimi gallici aborti.

Che tali siano costoro in generale, non credo che negare si possa giudicandoli dai fatti. Ma, che cotali uomini aborrire si debbano, forse ciò non parrebbe, poichè il deriderli, e il dispregiarli, è bastante. Eppure, ove costoro sian molti; ove ad ogni passo ciascun Europeo se li debba trovare fra i piedi; ove, o direttamente, o indirettamente, influiscano su tutti i popoli dell'Europa, perchè disgraziatamente per essa il bel mezzo ne ingombrano; ove le dimezzate loro nozioni delle cose, con somma altrui sventura da essi propagate, guastino, trasfigurino, e danneggino il vero; egli è allora ben forza di accoppiare alla derisione, e al disprezzo quell'odio intenso, e sublime, che debbesi al vizio; quell'odio, che agguagliare si dee (e superarlo fors'anche) al danno che se ne viene a ricevere; quell'odio in somma,

che ragionatamente instillato negli altri popoli può in gran parte al comun loro danno ovviare.

Ed ecco in qual guisa io mi fo a credere, che anche ragionando, e disappassionandosi (per quanto il possa chi vivissimamente ama il vero) ogni retto, e libero animo e possa, e debba giustamente aborrire una sì fatta nazione, i di cui tristi costumi hanno da cento e più anni in qua indubitabilmente sparsa la corruzione di ogni genere fra tutte le altre; ed ora, sotto diversa maschera, se ne va seminando la mostruosa, e funesta anarchia, innestata sulla propria natìa putrefazione; e le più inaudite crudeltà, e scelleraggini; e ad un tempo il più obbrobrioso servaggio; la dipendenza, cioè, dei possidenti, e dei buoni, dai nulla tenenti, e dai rei.

La libertà dunque, e i Francesi, due cose nelle quali io, sì per istinto naturale, che per matura riflessione, e lunga esperienza dappoi, collocava il mio amore, e il mio odio, si trovano oggi (agli occhi però degli stupidi soli) in apparenza riunite. Io quindi mi vedo costretto (non già per appagare gli stupidi, ma per impor silenzio ai maligni, o confonderli) a dimostrare con alcuni fatti, che amare non si può la libertà, nè conoscerla, senza aborrire i Francesi; appunto perchè questi due opposti nomi, e materie non si son mai raccozzati, nè raccozzar mai si possono. Che forse, ove io nelle presenti circostanze mi fossi taciuto, potea venire il dì, che un qualche schiavuccio travestito da uomo, di me supponesse, o fingesse di credere, che io la libertà in parole soltanto lodata, in fatti odiassi; ovvero che io la libertà dai Francesi contaminata approvassi; o che io finalmente non conoscessi nè questi, nè quella.

AVVENIMENTI.

Qualora un popolo, che geme oppresso sotto un'ingiusta, e non meritata tirannide, perviene ribellandosi a distruggere con la viva, e generosa forza la forza opprimente, egli è questo per certo un popolo appassionato, valente, apprezzabile, e meritevole di libertà. Ma nel dire io un popolo, non intendo la feccia oziosa, e necessitosa di una immensa Città; intendo bensì, una moltitudine, e quasi totalità di onesti abitanti sì delle Città, che del contado, promiscuamente composta di tutti i ceti; la quale, non istigata, non prezzolata, ma per naturale sublime impeto, dalle ricevute ingiurie commossa a sdegno, e furore agisce all'improvviso con entusiasmo, energia e schietto coraggio. Premessa questa definizione di un popolo ribellantesi, e de' suoi lodevoli sforzi, ormai scenderò ai francesi tumulti. Benchè di moltissimi

io sia stato per circa quattr'anni testimonio oculare, potrò non di meno brevissimamente affastellarli, senza più menomarli.

Già fin dall'anno 1786, io stava a dimora in Parigi, oltre parecchi altri viaggi fattivi nella mia prima gioventù fin dall'anno 1767. Pare dunque, che io per esperienza avrei dovuto conoscere bastantemente il Gallume. E dirò, pel vero, che io fra i popoli dell'Europa, quasi tutti da me visitati in cinque anni di giovenili peregrinazioni, non ne avea visto alcuno (eccettuandone forse i soli Moscoviti) che sopportasse l'autorità assoluta, e la servitù che n'è figlia, con maggior disinvoltura de' Francesi. Le incessanti prepotenze de' grandi, non che tollerate sempre, ma invocate spessissimo, e non mai vendicate, ne fanno ampia prova. Ed a volersi convincere quanto fosse o ignoto, o spento ogni seme di libertà nei cuori francesi, bastava il dare una rapida occhiata alle affollate anticamere dei ministri, sottoministri, e meretrici de' ministri, in Versaglia; dove un'intera nazione d'indefessi, e pieghevolissimi postulanti perpetuamente scorgevasi. Le mode stesse, ed il gergo di tutti i loro ceti, le iscrizioni perfino delle loro più vili taverne, dove la parola *Reale* in spaventevoli letteroni campeggiava pur sempre; e le tant'altre loro frasi di gratuita vigliacca cortigianeria, in bocca della più fetida plebe; questi usi tutti, largamente dimostrano, che i Francesi erano senza dubbio, non solamente schiavi, ma schiavi contenti, e degnissimi. Contuttociò ne voglio allegare in prova un sol fatto, ma di massimo peso; come quello che risguardando tutte le classi, verrà così a definirle; e precede immediatamente le novità del 1789.

Nell'aprile del 1788, volle il ministro regnante Lomenie arcivescovo di Sens sovvertire in ogni parte il governo. A ciò lo spingeva la totale mancanza del denaro pubblico, e l'impossibilità di raccoglierne coi mezzi ordinarî. I diversi Parlamenti del Regno, pigliando tutti norma da quel di Parigi, resistevano giustamente in ciascuna provincia all'accrescimento delle ormai insopportabili gravezze. Ma si era sopratutti distinto quello di Parigi, che tornato pur dianzi dall'esilio di Troyes, non aveva punto ceduto all'arbitrio dell'accennato ministro. Alcuni dei più accreditati individui di esso si comportavano, ed in fatti, ed in parole, come uomini che quasi meritato sarebbersi di esser liberi veramente; e quali ch'elle pur fossero le nascoste cagioni, o i privati fini, che li movessero, certo è che un Parlamento di legittimi rappresentanti, liberamente eletti da un vero popolo, non avrebbe potuto mai con più calore, dignità, e libertà difenderne i diritti, nè porre un più giusto, e forte limite alle regie oppressioni. Qual fu dunque l'esito di questa moderata, e lodevole resistenza? Di pien mezzogiorno il dì 4 maggio 1788

nel bel centro di Parigi, il palazzo della Giustizia, e il Parlamento adunatovi, sono investiti dagli armati satelliti regî chiamati Guardie Francesi, e Guardie Svizzere; di pien mezzogiorno, nel dì susseguente ne vengono estratti a viva forza, ed in toga, tre de' più eloquenti, ed arditi Parlamentarî, e al cospetto di tutto Parigi vengono strascinati fuor di Città, e inviati nel punto prigionieri in diverse lontane fortezze. Certo, se alcun atto mai assoluto, ingiurioso, e sfacciato veniva commesso in alcuna Monarchia, egli era ben questo. E se mai violenza alcuna tirannica dovea far muovere un popolo, che fosse stato di magnanima, e risentita natura, ell'era certamente ben questa. Io stesso, scrittore, costante e implacabil nemico d'ogni qualunque tirannide, fremendo allora d'indegnazione, e di rabbia, più volte dattorno a quell'investito palazzo mi andai aggirando, e attentissimamente osservai ed i volti, e gli atti, e il contegno di quel popolo. Ed io asserisco, che allora, o coloro erano perfettissimi, e ben incalliti schiavi, o ch'io era in quel punto, e tuttavia sono, uno stupido. Quella naturale insofferenza del giogo; quel fremere sublime della oltraggiata, ed oppressa ragione: quel silenzio che parla, od accenna; quel tacito sogguardarsi l'un l'altro, che tradisce il cor pregno di torbidi affetti, e feroci; quella mal repressa bollente febbre dell'animo, il di cui impeto non mai pienamente domabile, se non iscoppia, minaccia; nulla quivi di sì fatte cose vidi io, per quanto in altrui le cercassi, per quanto io le sentissi in me stesso fierissime. Quell'arcivescovaccio re, un mezzo cadavere con cinque fanticoli, facea pur tremar tutta Francia egli solo: che così sempre avviene in quel regno; chi ha la cassa e il bastone, ancorchè quella sia vuota, e questo sia rotto, purch'egli nol dica e l'adopri, è sempre obbedito, e temuto. E tanto ardiva codesto arcivescovo, che in quell'anno stesso, pochi mesi dopo dichiarò un fallimento parziale ai creditori dello Stato. Toccati allora nella borsa, cioè nella vera, e sola anima dei popoli vili, e corrotti, un qualche sdegnuzzo si destò nei Francesi, ma non mai nella moltitudine, benchè la stessa infima plebe (per una incredibile scostumatezza dei governanti, e dei governati, anch'essa vitaliziata) venisse così a perdere gran parte del suo scarso vitto, somministratole come frutti dai pubblici fondi. Questa plebe con tuttociò non dava alcun segno di vita, se le borse maggiori non incominciavano a comprare da essa il di lei sdegno, con ricompense, e promesse cercando di triplicarglielo; ed a comprare dai regi satelliti la impunità dei tumulti di quella plebe pungolata, e sedotta. Due, o tre individui della classe chiamata dei grandi, trovandosi potenti assai di denaro, e disgustati allora con la Corte, cominciarono a stipendiar la ple-

baglia, perch'ella osasse pur fare, e stipendiare la soldataglia, perch'ella lasciasse pur fare. Ma chi volesse una giusta misura del quanto poco osassero da principio costoro, e del quanto poco spontaneo, e terribile fosse allora il furore venale di quella plebe vilissima, la ricavi dalla umile, e sola vendetta eseguita allora contro al sopraccennato Arcivescovo fallitore Ministro. Già erano passati otto giorni dalla pubblicazione di quel fallimento parziale, quando il Re, dal mormorarne che se ne facea grandissimo, intimoritosi, indotto si era di togliergli il Ministero. Codesto Arcivescovo se ne rimaneva dunque avvilito, e privato, in una sua villa situata tra Parigi, e Versaglia, sotto gli occhi, e sotto la mano del Pubblico. Era incorso costui nell'odio dei buoni da prima con le violenze usate alle leggi, ed ai loro generosi difensori e Ministri. Era incorso dappoi nell'odio di tutti, con quel suo disleal fallimento. Qual vendetta ne fu dunque presa da quel popolo, che ora sì ferocemente e spoglia, ed uccide ogni giorno chiunque non pensa come i di lui pagatori? Il nostro solenne Arcivescovo, con le usate stolide plebee derisioni, in sulla piazza di Greves fu arso, ma in un fantoccio di paglia, non attentandosi alcuno di cercare, ed estrarre dalla sua prossima villa il vero fantoccio di ossa, e di arderlo effettivamente. Allora dunque, o umanissimo era quel popolo, o codardissimo. Umano non era, poichè in appresso lo ha dimostrato, e va tuttavia dimostrandolo, con tante crudeltà volontarie inaudite ed inutili. Era dunque allora quel popolo e schiavo, e muto, e crudele, e codardo: o tale almeno con sì fatta maestria fingevasi, che ci si sarebbe ingannato ciascuno.

Ma vediamo oramai quali fossero i primi vagiti della francese licenza. Nell'aprile del 1789, una sollevazione del sobborgo di S. Antonio mandò a fuoco, e a sacco la casa, e manifattura di un Reveillon, cartaio di parati, assai ricco, ed in credito. La sanguinosa disparità delle opinioni non aveva ancora divisa la città; quell'uomo era conosciuto per onesto da tutti, e da' suoi lavoratori amatissimo; non era sospetto al Governo, nè ai nemici di esso, non contrario in nulla a nessuno; non potente, non raggiratore; nessuna in somma delle cose era in lui, che vagliono a muover l'ira, o l'odio, o la vendetta di un pubblico. Quel tumulto contro un tal uomo, era dunque manifestamente un'esperienza di ribellione, comandata, e pagata da quei faziosi che disponevansi, dopo la imminente apertura degli Stati Generali, ad eseguire delle ben altre violenze. Motore e pagatore di questa atrocità vile si era il Duca di Orleans, per mezzo degli infami raggiratori, che per lui, o sotto il di lui nome, operavano. Fu eseguita questa esperienza, per assaggiar l'obedienza, e la fedeltà de' soldati regi; e già da quel giorno si conobbe

manifestamente, che le Guardie Francesi erano vendibili, e compre: ma le Guardie Svizzere, no. Codesto Duca di Orleans, si era mostrato sino a quel punto un mediocrissimo uomo in tutti gli aspetti; nè in appresso Egli è uscito mai dal mediocre, eccettuatane la trivialità di animo; nel quale pregio ha ecceduto, ed eccede la misura di Francese e di Principe.

Nel maggio consecutivo, mi è toccato poi veder co' miei occhi nel pubblico giardino del Palazzo Reale di Orleans dar la caccia ad un uomo, come darebbesi ad una fiera in un bosco. Il pretesto di sì nobile espedizione fu, che colui era tacciato d'essere spia del Governo, e si noti che ve n'erano in Parigi di tali a migliaia. Codesto misero, non si sa come, improvvisamente preso ad inseguire da molti, correndo e ricorrendo per ogni lato del giardino, preso, rilasciato, straziato, battuto, attuffato più volte nella gran vasca dell'acqua, dopo mille sanguinosissimi scherzi fattigli da quello stuolo di schiavi scatenati, durata tal festa più di quattr'ore, fu finalmente trafugato da qualche pietoso, ma in quella notte morì. Fu questa la prima impresa campale del Popolo di Parigi, abbandonato a sè stesso, nell'interregno di quasi due mesi, che corsero tra la caduta invisibile ma effettiva, e la caduta manifesta della regia podestà. E questo annullamento indugiò a manifestarsi fino al 14 luglio dello stesso anno; giorno in cui visibilmente sulle rovine dell'antica inalzossi un'autorità nuova; mentre da più di sei, o otto settimane inoperosa giacevasi l'altra. Ed a provare il suddetto interregno, bastimi il dire, che di così atroce strazio, e omicidio seguito in un pubblico giardino in pieno giorno, nessuna autorità ne fece giustizia, e debolissime ne furon fatte, ed inutili, e tremando le perquisizioni. Lo stesso avvenne alcuni giorni dopo, circa la frattura delle carceri dette della Badia, dalle quali vennero estratti a viva forza di plebe vari soldati delle Guardie Francesi imprigionati per insubordinazioni, ammutinamenti, e altri delitti militari, tutti forieri della prossima total defezione di esse.

Ma eransi frattanto congregati in Versaglia gli Stati Generali. Quella più che regia Adunanza, dopo aver con aperta violenza sforzato i due Ordini, Ecclesiastico e Nobile, ad incorporarsi passivamente con essa, sotto il nuovo titolo di Assemblea Nazionale, usurpavasi la intera assoluta sovranità. Ed in vece di eseguire le positive, e concordi istruzioni de' suoi legittimi elettori, espressamente le andava violando ogni giorno, a nome del popolo, con le minacce, ed aiuto della plebe, operando per l'appunto l'opposto di quanto le era stato intimato di fare dal popolo vero, cioè da tutti i possidenti del Regno. Tenevasi in codesta adunanza la pubblica scuola dell'ignoranza, dell'immo-

ralità sociale, e della licenza. Gli spettatori, o fanatici, o stupidi, o stipendiati, o scellerati, facevano un indecentissimo eco all'insania, e impudenza di quei facinorosi strioni. Più volte, con mio sommo fastidio, ed indegnazione udiva io stesso ora spaventar con minacce, ora svillaneggiare con servili improperj, quei deputati, che dissentivano dai sediziosi. In tal guisa veniva loro, o vietato, o troncato il discorso; così che in quella funesta Assemblea, più che in nessuna Corte, ad ogni onesto, e libero avviso era impedita ogni via; e il non far coro coi dominanti ribaldi, a capital delitto ascriveasi. Da un sì fatto scandaloso consesso assoluto, dovea dunque nascere, e trionfare il disordine pubblico.

Ed in fatti la famosa giornata del dì 14 luglio 1789 fu quella che diè la corona all'iniquità vincitrice. Rapidamente la narrerò.

Il dì 12 luglio mattina, in domenica, si era saputo da tutto Parigi, che nella sera del sabato il ministro Necker era stato dimesso d'ogni carica, esiliato dal Regno, e partito nella notte medesima. Era codesto Necker l'assoluto ministro del Re, che sottentrato all'Arcivescovo di Sens aveva con la sua insistenza fatto risolvere il Re alla convocazione degli Stati Generali colla preponderante rappresentazione del *Terzo Stato*, così detto l'ordine popolare. Quindi i deputati di questo ceto, eletti eguali in numero ai Deputati di entrambi gli altri Ordini, Ecclesiastico e Nobile, cessavano immediatamente di essere il Terzo Stato, e da prima divenuti erano la metà degli Stati, e in poche settimane se ne fecero essi stessi il tutto, avendo sedotti alcuni dei due altri Ordini, coi quali ottenuta la maggiorità de' suffragi, rimase annichilato, ed inutile ogni ostacolo al loro assoluto volere. Codesto Necker, Tedesco d'origine, Ginevrino di nascita, Banchiere di professione, arricchitosi in Parigi, era già stato Ministro delle Finanze cinque, o sei anni innanzi, e le avea rette assai bene, con intelligenza ed integrità: onde il pubblico, che sopra ogni cosa temeva il fallimento, molto confidava in quest'uomo, considerandolo come un impedimento, o una remora al fallimento. Il di lui esilio, inaspettato, fu dunque la tromba della sollevazione. La sera del dì 12 luglio, verso l'un'ora della notte cominciarono ad adunarsi da 1500 circa persone armate, nel solito giardino del Palazzo d'Orleans: i più erano feccia di plebe; ubriachi moltissimi; disordinati e stolidi tutti: tali insomma, che un corpo di vere truppe forte di soli 600 soldati fedeli gli avrebbe tutti presi, e frustati, che altro gastigo non meritavano. A notte inoltrata usciva un sì fatto esercito, preceduto da molte fiaccole, cercando per le diverse vie di Parigi i soldati del Re, che oramai più non v'erano; essendosi quasichè tutti ritirati sul far della notte nel vicino Bosco di Bou-

logne, dove già prima accampavansi. Sole alcune poche compagnie del Reggimento Real Tedesco, cavalleria, erano rimaste qua e là spicciolate a' varî capi di strade nel circondario delle Tuileries, e del palazzo d'Orleans, e dei Baloardi. Invitati dunque gl'insurgenti dalla debolezza dei nemici, secondati dalla notte, e dalle Guardie Francesi, che in buon numero, e con artiglierie si andavano unendo a loro; con poche schioppettate qua e là, e con moltissimi urli, e schiamazzi, riuscirono facilmente a scacciare del tutto di Parigi quei pochissimi, e mal collocati custodi, sì stoltamente stati lasciati alla guardia di una sì immensa città.

Il giorno seguente, lunedì 13 luglio, correvano armati per le vie di Parigi, padroni assoluti di esso, quei mascalzoni armati di picche, di falci, di spiedi, e d'altre sì fatte armi. Allora ciascun possidente incominciò a tremare, vedendosi in preda a cotai difensori. La Municipalità, che espressamente li avea lasciati o fatti trascorrere per la città, affinchè ne risultasse la necessità di un armamento più sistemato, e potente, deliberò nella sera del dì 13, che l'indomani si armerebbero regolatamente dodici mila cittadini, per rimettere, e mantenere il buon ordine. Quindi il martedì mattina si estrassero a viva forza dalla copiosissima armeria posta nel quartier degl'Invalidi, quante armi vi si trovarono. Più di 40 mila schioppi furono distribuiti a chi tumultuariamente ne domandava. Vi furono presi altresì tutti i cannoni, che v'erano in buon numero, e rimasero a disposizione delle Guardie Francesi, che sin dalla domenica erano manifestamente ribellate al Re. In tal modo armatasi la città tutta contro un Re, che disarmato da sè stesso si era, non le riuscì nè dubbia nè difficile la vittoria. Verso le due, o le tre di quell'istesso giorno 14 luglio, si assaltò e si prese la Bastiglia in nome della Municipalità; nè quella fortezza fece punto difesa, nè avrebbe avuto dei viveri da sostenersi. E fu questo finalmente il momento, in cui il Governo regio, da più e più giorni già morto, venne chiarito cadavere dalla totale impunità, e riuscita degli accennati tumulti popolari: ma era stato necessario il vivamente tastarlo per accertarsene.

Ma io qui, con mia somma vergogna, sono costretto di confessare candidamente che in quel giorno della presa della Bastiglia, credendo piuttosto quello che avrei desiderato, che non quel che era, io stesso stoltamente m'indussi a sperare un buon esito da sì fatto tumulto. Io, mal avveduto, credei, che un Re a cui sfuggiva di mano un'autorità illimitata, avrebbe potuto poi, rivestito di un'autorità più legittima, e misurata, con utile di tutti esercitarla, senza pericolo, nè per sè, nè per gli altri. E questo credei, affidandomi nella quasi universal volontà di

quel regno, manifestatasi legittimamente per via delle istruzioni date ai Rappresentanti. Il tempo giudicherà poi, se nel creder tal cosa io abbia errato come inesperto conoscitore degli uomini, o come inesperto conoscitor de' Francesi; delle quali due inesperienze, mi riuscirebbe vergognosa la prima, ed onorevole la seconda. Io dunque, checchè ne fosse, credei avviato, e facile a compirsi ogni buon ordine, dal punto in cui tutta una Nazione che pareva e volerlo, e conoscerlo, non si trovava nessunissimo impedimento all'eseguirlo. Nè mai potei credere allora, che una intera Nazione avrebbe ricevuto la legge dai propri suoi eletti emissari, che in men di tre mesi se ne fecero gli assoluti tiranni. Non mi intendendo io dunque affatto di schiavi, stupidamente andai credendo così l'impossibile; ed al vero negando fede, disonorai allora la mia penna, scrivendo una Ode sopra l'impresa della Bastiglia, ch'io reputai base di futura libertà per la Francia. Ma in ciò mi portai da sincero amatore della libertà, non meno che da generoso nemico dei Francesi, i quali pur sempre abborriva; poichè augurai loro il sommo dei beni, e li stimai capaci di possederlo: non in tal guisa però che io il mi credessi del tutto; ed in prova appiccicai a quella stessa mia Ode una Favoluccia, che può assolvermi in parte dalla taccia di credulo stupido.

Da quel giorno memorabile del 14 luglio 1789, in appresso, sempre più costoro colla violazione d'ogni proprietà, d'ogni giustizia, e d'ogni legge umana, e divina, sono andati mostrando all'Europa, ch'essi non erano già degli uomini tornati liberi, ma de' veri schiavi licenziosi e insolenti, finchè il cessar della verga li lascerebbe pur essere.

Ma tediato oramai di un tal tema, io accennerò di volo, nominandole appena, le moltissime altr'epoche, che rapidamente hanno disingannato tutti quei veri amatori di libertà, i quali aveano dapprima creduto in costoro.

Dì 6 ottobre 1789. Prima cattura del Re, condotto a viva forza di Versaglia in Parigi.

Dì 18 aprile 1791. Insulti di fatti alla persona del Re, vietandogli con la forza di andare per tre giorni alla sua Villa di S. Cloud, benchè egli vi andasse custodito dai soliti suoi carcerieri armati, e non si proponesse altro scopo in quel breve mutamento di carcere, se non se di pigliarvi tranquillamente la Pasqua da' Preti della propria di lui religione, la quale era ancor quella di quasi tutti gli abitanti della Francia, che n'avessero una.

Dì 24 giugno, stess'anno. Fuga del Re, e sua seconda cattura, ricondotto in Parigi fra i massimi obbrobrî.

Dì 1 ottobre, stess'anno. Seconda Assemblea sotto il titolo di legislativa, più stupidamente ignorante, e più pazza assai della

prima, essendo composta di individui macchiati quasi che tutti, facinorosi, e pezzenti.

Dì 1 maggio 1792. La Guardia del Re, un mese prima legalmente assegnatagli dalla stessa Assemblea, arbitrariamente e violentemente soppressa in una notte dall'Assemblea.

Dì 20 giugno, stess'anno. Il palazzo del Re invaso, e trascorso da una immensa folla di plebe, con l'ultimo e totale avvilimento della di lui persona, imberrettata per forza in quel giorno della purpurea mitra di libero galeotto, quale la portavano quegli assassini.

Dì 10 agosto, stess'anno. Battaglia murale della Reggia espugnata da una ciurma di dugentomila schiavi, assassini a ciò spinti con minacce, e danaro; e malamente difesa da circa 1500 soldati, che i più Svizzeri, i quali quasi tutti vi perirono.

Dì 2 settembre, stess'anno. Strage vigliacca della Principessa di Lamballe, amica, e parente della Regina, assassinata nelle carceri, e così moltissimi altri illustri innocenti, tra' quali nella sola chiesa del Carmine, alcune centinaia di venerabili sacerdoti e prelati, ed infiniti altri onorati ed integri uomini, che in tutte le carceri stavano affastellati; e tutti vi rimasero trucidati in quel funestissimo ed obbrobriosissimo giorno.

Dì 21 settembre, stess'anno. Il nascimento dell'abortiva Repubblica, sotto sì fatti liberi auspicî: e finalmente il dì non so quale, nè di qual mese, nè di qual anno (poichè io sto rammentando queste epoche il dì 24 gennaio 1793, in Firenze, dove poco so, e pochissimo m'importa il sapere quel che seguirà nella cloaca parigina) il giorno dico futuro, ma certamente non lontano dell'assassinio del Re, seguito poi da una intera dispersione, e macello de' suoi, e seguito poi, non molto dopo, dal macello dei regi carnefici, e perpetuamente seguito da altre incessanti stragi, sino all'estinzione, ed esequie della nata-morta Repubblica. Queste epoche tutte, e passate e future, che altra storia non meritano se non se il noioso periodo di un solo fiato, che il tempo ne accenni, e il fetore; quest'epoche (stomachevoli tutte a chi la libertà conosce, e desidera) sono, e saranno la viva prova perenne, che codesto popolo non l'ha nè sentita, nè conosciuta, nè desiderata, nè ottenutane neppure mai l'apparenza.

EPILOGO.

Qualunque cosa sia dunque per accadere in Europa, dove la funesta imbecillità dei Principi tutti, l'ignoranza, o l'infedeltà di chi li governa, la torpidezza e la codarda inopportuna benignità del Principato, la insolenza, e non curanza dei grandi, la bollente vile invidia dei piccoli, la pusillanimità dei possidenti,

la scontentezza e l'audacia de' poveri, ed insomma la eccessiva corruzione di tutti, vanno pur procacciando assai partigiani a codesti impudenti liberti, e massimamente nella infinita classe dei loro simili; io per tutto ciò non mi rimuoverò pur giammai dalla mia antica opinione circa i Francesi, concepita su i modi, e costumi loro da prima, e confermata poi sì ampiamente dal loro procedere in ogni cosa. Che a tutto restringere in breve, costoro insomma, nel corto periodo di quattro anni, e mesi hanno indubitabilmente saputo accumulare, ed accrescere i mali tutti e gli orrori della sanguinosa licenza, e tirannide mostruosamente accoppiate, senza pur mai rattemprarli con un solo de' menomi beni della libertà.

Io quindi, per semplice sfogo di addolorato, e libero animo, e colla speranza di esser forse quando che sia di alcun giovamento o sollievo ai pochi liberi, e retti individui che mi leggeranno, sono andato qui inserendo molte diverse composizioncelle, dalla indignazione dettatemi, e dall'amore del vero, del retto, e degli uomini: Sonetti, Prose, Epigrammi, Dialoghi, ogni cosa frammista; nè altrimenti ordinata, se non se come venivano fatti, e scritti, ora in mezzano, ora in sollevato stile, od in umile e talora anche in bassissimo, per meglio adattarne al soggetto lo stile. Ai più de' componimenti sono andato apponendo le date dei mesi, e degli anni, in cui erano scritti, perchè rimanessero schiariti dal riscontro dei fatti coincidenti. E dove bisognerà, vi apporrò anche od il titolo, o brevissime note, per la massima chiarezza di quei lettori, che saranno anche mediocrissimamente informati di quanto accadeva.

Ma tempo è di dar fine a questo pur troppo già soverchio preambulo. Onde finisco col dire che se la Fortuna (cieca ella sempre, ed ingiusta spessissimo) volesse pur concedere alle armi dei Francesi prosperità, ed estensione a quelle opinioni, che dei Francesi non sono quanto al retto, ed all'utile ch'esse hanno per base, ma son bensì dei soli Francesi quanto al guasto, sconvolto e servile metodo di adoperarle; non riuscirà per tutto ciò meno vero, che i Francesi non saranno mai stati per l'addietro, nè sono al presente, nè mai potranno essere liberi: come vero altresì, che nessun popolo potrà essere, o farsi libero mai, nè per mezzo de' Francesi, nè seguitando il loro operare, nè somigliandoli in cosa nessuna. E quanto a me poi, ne vengo ad un tempo stesso a conchiudere, che serbarmi carissimi sempre e voglio, e debbo nel cuore, que' due miei preziosi affetti primitivi; amore e adorazione della libertà vera; profondo e ragionato abborrimento per un popolo, che, colle ribalde e servili sue opere, ha intrapresa, e compiuta pur troppo, presso ai maligni e idioti, la ignominiosa satira del sacrosanto nome di Libertà.

Nota spettante gl'interessi privati dell'autore in Francia.

L'Autore, partito di Parigi il dì 18 agosto 1792, vi lasciò ogni suo avere, fra cui, tutti i suoi libri, e varie sue cose manoscritte. Il tutto gli fu sequestrato alcuni giorni dopo, tacciandolo di fuoruscito, cioè d'esser francese, ed alcuni mesi dopo, il tutto fu venduto, predato o disperso. Trovandosi egli poi in Firenze, scrisse da prima la seguente letteruccia con animo di spedirla a Parigi.

DOCUMENTO I.

Vittorio Alfieri al Presidente della Plebe Francese.

Il mio nome è Vittorio Alfieri: il luogo dove io son nato, l'Italia: nessuna terra mi è Patria. L'arte mia son le Muse: la predominante passione, l'odio della tirannide; l'unico scopo d'ogni mio pensiero, parola, e scritto, il combatterla sempre, sotto qualunque o placido, o frenetico, o stupido aspetto ella si manifesti o si asconda. Dopo aver dimorato in Parigi più anni, ne sono partito in questo agosto coi passaporti dovuti, pur troppi; e fui costretto di venir cercando e libertà e sicurezza (chi 'l crederebbe?) in Italia. Appena partito di Parigi, mi vennero colà sequestrate tutte le cose mie, non so da qual Potestà, nè sotto qual pretesto, nè con quale arbitrio. So che fu ingiustamente, e senza nessun altro diritto che il regio, la forza.

Io dunque ridomando alla Plebe Francese i miei libri, carte ed effetti qualunque, da me lasciati in Parigi sotto la custodia del comune diritto delle genti civilizzate. Se mi sarà restituito il mio, sarà una mera giustizia; se ritenuto o predato, non sarà altro che una oppressione di più fra le tante che hanno alienato ed alienano giornalmente i più liberi, e sublimi animi dell'Europa dal sistema francese, i di cui principî (non inventati per certo dai Francesi) sono verissimi, e sacrosanti; ma i mezzi fin ora adoprati, senza neppur conseguire in apparenza l'intento, ne riescono inutilmente iniquissimi.

Firenze, 18 novembre 1792.

Questa lettera non fu mandata, perchè l'Autore, vivendo, e temendo per altri più assai che per se, non volle esporre una persona a lui cara, e sacra del pari, a dover mendicare nuovo asilo: stante che il Granduca di Toscana (ancorchè fratello del-

l'imperatore) gemendo allora sotto la funesta amicizia della nuova Repubblica Francese, ad ogni minima richiesta di essa avrebbe dovuto per lo meno espellere da' suoi felicissimi Stati e l'Autore ed ogni sua aderenza.

Circa due anni dopo quella sua totale spogliazione parigina, l'autore con l'occasione, che un suo conoscente italiano andava per pubblici affari a Parigi, gli consegnò la seguente memoria brevissima per procacciare almeno la restituzione delle di lui carte, e dei libri, la di cui privazione gli riusciva dolorosissima.

DOCUMENTO II.

Memoriale da Vittorio Alfieri trasmesso in Parigi nel marzo 1795.

Per farmi libero io,
Molti anni addietro, credulo ingolfai
In Francia più che mezzo l'aver mio.
Quel Re Luigi, a chi il danar prestai,
Dieci anni dopo mi donò i tre quinti
Soli dei frutti, con bontà regale:
Ma la Nazion leale,
Del Re biasmando gli atti come rei,
Restituimmi tosto i cinque quinti;
Poi, di lì a poco, men ritolse sei. [1]

---

[1] L'Autore si servì di quella antiaritmetica espressione di *sei quinti* per venire appunto a specificare così brevemente, e con verità, che gli era stato tolto oltre gli annui dovuti frutti futuri anche gli arretrati di due anni: e di soprapiù poi i suoi mobili tutti, e libri, ed effetti d'ogni sorta.

Quell'amico italiano dimorante in Parigi, avendo alcuni mesi dopo risposto all'Autore, che quei barbassori riconoscevano esser giusta la di lui domanda, e che v'era la miglior *Volontà* nel Governo allora vigente di fargli restituire almeno i libri, e le carte (essendosi appurato, che questo soltanto, delle di lui spoglie, non era stato fin allora venduto), ma che le difficoltà eran grandi, le formalità moltissime (benchè al pigliare se ne fossero adoprate pochissime), e che la riuscita sarebbe, se non dubbia, almeno lunghissima; allora l'Autore, per esser egli d'indole assai poco pregante, volle con la qui annessa *Ricevuta finale* spedita all'amico a Parigi, liberare sè stesso dalla noia di chiedere il suo, e quelle delicate parigine coscienze assolvere ad un tempo dallo scrupolo di ritenere l'altrui.

DOCUMENTO III.

Quietanza finale di Vittorio Alfieri alla Repubblica Francese, spedita in Parigi nel luglio 1795.

In nome della santa
Indivisibil una Libertà
Qui scrivo ciò che canta
La indomabil mia pura Povertà.
A te, mio agente, mando carta bianca
Di quanto emmi dovuto dalla Franza.
Ai cittadini, a cui la Città manca,
Io sottoscritto do piena quietanza;
Avendo ricevuto
Più pagamenti. Primo, la mia Pelle,
Ch'io presi in don dai Novecento Re,
Partendo in fretta in furia dalle belle
Contrade della nuova *Liberté.*
Secondo, ho ricevuto
Lor *Volonté* (ch'è una Cambial segreta)
Di ristorarmi dei sofferti mali,
Pagando al par che i frutti i capitali.
Qui il doppio ho ricevuto;
Sendo lor *Volonté* miglior moneta
Che non è la lor Carta,
Ove in quattrin la Lira invan si squarta.

E questi erano i tre soli documenti d'ogni privato interesse fra lo spogliato Autore e la spogliante Repubblica.

PROEMIO.

13 gennaio 1795.

VI. .....Funemque reduco

PERSIO, *Sat.*, V, 118.

Al Carcer lor gli Schiavi io riconduco.

Odio all'emula Roma acerbo eterno
Giurava il forte Annibale su l'ara:
Nè a vuoto usciva la minaccia amara,
Che gli era anzi di Gloria eccelso perno.

Io, benchè nato nel più inerte verno
Dell'Italia spezzata, e d'armi ignara,
Odio a' Galli giurai, nè fia men chiara
Quest'ira un dì, s'io l'avvenir pur scerno.
Forse verrà, che in altri Itali petti
Sdegno e valore ribollendo, e forza,
Farà mio giuro aver sublimi effetti.
Svelato intanto in sua bugiarda scorza
Sia 'l putridume dei superbi insetti,
Che virtù grida, e ogni virtude ammorza.

EPIGRAMMA I.

18 febbraio 1790 in Parigi.

Nobili senza onore,
Senza veleno Preti,
Plebei senza pudore,
Han frammisto i lor ceti,
Pari tutti in valore:
Mentre un Re senza testa,
Senza ferro, e senz'oro,
Senza saperlo appresta
Di Libertà il tesoro:
Se pur tal Diva è questa,
Che ha sangue senza alloro.
Questo (e non mento) è il come,
Forse i Galli torran d'Uomini il nome.

SONETTO I.

22 luglio 1790 in Parigi.

VII. Res itaque ad summam foecem, turbasque redibat,
Imperium sibi cum, ac summatum quisque petebat.

LUCRET., Lib. V, vers. 1140.

Così all'infima feccia delle turbe
Cadea 'l comando, ogn'uom regnar volendo.

Preso ha il timon chi fu pur dianzi al remo;
E toga, e mitra, e spada, e scettro, e penna,
Tutto in un fascio, appiccasi all'antenna,
Scherno alla Ciurma onde ogni capo è scemo.
La trista barca, ridotta in estremo,
Vele rinnuova all'arbor, che tentenna,

E, imberrettato, Libertade accenna,
Ma in preda lascia ai venti e prora, e temo.
Ora i fianchi rintoppa, or con la tromba
A forza aggotta; indi secura tiensi,
Tal che di gioja il grido al Ciel rimbomba.
Poco intanto il biscotto, i mari immensi,
Tutto è sentina in quella viva tomba:
E così ai liti di Fortuna viensi.

SONETTO II.

26 luglio 1790 in Parigi.

Barbari ai nomi, alla favella, al naso,
All'arti tutte in man di voi pur sime,
Perchè sbrigliati or vi troviate a caso,
Sete voi fatti già d'uomini cime?
Vecchi Bambini, carchi di lattime,
Balbettando virtudi avete raso
Un Regno, e sovra le rapine opime,
Di non Attico sal vuotato il vaso.
Pria d'erger dunque archi, leggende, e altari,
Dove ardendo a voi stessi incensi voi, [1]
Annichilate i popoli più chiari;
Piacciavi un po' di fabbricar gli Eroi,
E far, non dir, liberi in Gallia i Lari. —
Stolto è chi pone il carro innanzi ai buoi.

SONETTO III.

17 agosto 1790 in Parigi.

VIII. Τίς γὰρ δεδοικὼς μηδέν, ἔνδικος βροτῶν:
ESCHILO, *Eumenidi*, vers. 702.

Qual Uom fia giusto, ove pur nulla ei tema?

O Dea, tu figlia di valor, che aggiungi,
Duo gran contrarj, Indipendenza, e Leggi;
Tu, che da' miei primi anni il cuor mi pungi,
E mia vita, e' miei studj arbitra reggi;

[1] Allude alle pompose Iscrizioni in lingua Celtica, poste negli apparati Teatrali del Campo detto di Marte nella Festa intitolata la Federazione, eseguita in Parigi il dì 14 luglio 1790 anniversario del 1789.

Tu, di Giustizia suora, or ten disgiungi?
Religïon, già base tua, dileggi?
Lagrime, ed auro da ogni tetto emungi?
E tempio infetto infra vil gente eleggi?
Ah! no, la Diva mia, del Tebro Diva,
Del Tamigi, e di Sparta, ai Galli ignota,
Mai non volò su questa infausta riva.
Licenza è questa; alla lisciata gota
Ben la ravviso; e, d'ogni pudor priva,
Volger si affretta la sua breve ruota.

SONETTO IV.

25 ottobre 1790 in Parigi.

D'inutil muro un giro ampio senz'arte
Chiude (or pochi anni) la Città, cui Senna
Da dieci ponti doma, in due diparte;
E chi alberghi in sua cerchia, il muro accenna.
La pazza spesa intorno intorno ha sparte
Barbare moli, il cui veder dissenna
Ogni uom che in Greca, od in Latina parte
Visto ha qual volo Architettura impenna.
Da due lati ogni ingresso è impiastricciato
Di panciuti edifizj e sconci, e nani;
Rombo, trapezio, ottangolare, ovato:
Templi, diresti, in cui si adoran Cani;
Tal, di lor gambe a foggia, han colonnato.
Ma quai fur gli Architetti? I Pubblicani.[1]

SONETTO V.

30 ottobre 1790 in Parigi.

Gente più matta assai che la Sanese
Or vedria Dante nostro, s'ei vivesse;
Se (come io l'odo) udire ei pur dovesse
Tutto dì millantarsi la Francese.
Schiavi ognora costor, dacchè s'intese
Di Francia il nome, or da tre giorni han smesse

[1] Cioè gli Appaltatori generali del Regno, che inesperti economi, persuasero a quell'inesperto Governo di fare quell'inutilissimo Cinto di muri, la di cui direzione affidarono a presontuosi, ed inesperti Architetti, che con orribile, e risibile dispendio la effettuarono, e il tutto alle spese di quel buon popolo illuminato, ed esperto in Architettura quanto nella Libertà.

Lor vetuste catene, cui mal resse
Con man più ch'essi eunuca un Re Borghese.
Han trasmutato l'un tiranno in mille,
In calunnie le spie, l'argento in carta,
I ricci in baffi, ed in quattrin le squille.
Libertà ch'ei non hanno, han pur già sparta
Per tutta Europa; ogni Galluzzo è Achille;
E sono un nulla e Atene, e Roma, e Sparta.

SONETTO VI.

13 novembre 1790 in Parigi.

Stridula ruota di vil carro informe
Vid'io talor, col suo girevol cerchio
Fendere il negro fetido coperchio
D'alto fangaccio liquido che dorme.
Appiccicate ad essa ergonsi a torme
Le sozze particelle, il cui soperchio
Tosto ricade, e fa di sè scoperchio
Il legno che oltrepassa, e non lascia orme.
Tal veggio or qui nella Città del Loto,
Oratoracci infra una vil genia
Aggirarsi per darle anima, e moto.
Ma il frutto di lor stolta diceria
Un delitto sempr'è, di senno vuoto,
Per cui si ottien che ogni uom più sozzo sia. [1]

SONETTO VII.

2 febbraio 1791 in Parigi.

Impetuoso Borea stridente
Davanti a se fugace neve incalza,
E tra' vortici suoi densa la inalza,
Sì che l'aere s'oscura orribilmente.
Mentr'atomo contr'atomo, fremente,
Volteggiante, l'un l'altro urta, e trabalza;
Mobil caos che se stesso, in sè rimbalza,
Veggio, e agli occhi sparisce di repente.

[1] Più sozzi assai che non erano ci riescono i rigenerati presenti schiavi Francesi, appunto a cagione del maggior contatto, e arruotamento dei loro putrefatti individui. È antico assai il proverbio che dice: Fogna rimestata, raddoppia il profumo.

Tale, al soffio perenne imperïoso
Di passïoni mille, in preda ratto
Va il Gallo bulicame in notte ascoso:
E si aggira, e travagliasi, e disfatto
Resta frattanto pria d'aver riposo;
Nè, in migliaja, pur uno è stato e ha fatto.

SONETTO VIII.

17 febbraio 1791 in Parigi.

Io, cui Natura, esperïenza, e amore
D'ogni antica bell'arte, o fatto antico,
Implacabil fean sempre aspro nemico
Di Tirannide, madre di rancore;
Di quante n'ebbe il mondo or la peggiore
Io lauderei, di Vïolenza amico?
Ogni abbiente veder fatto mendico;
Grande ogni vil, possente ogni impostore?
E infami schiavi scellerati tanti,
Di sacrosanta Libertade in nome,
Lieti, e pingui veder degli altrui pianti?
Servil gregge malnato, invan ti nome
Popol; sei plebe, e il sei più ria che avanti,
Dacchè in serto regal cinte hai tue chiome.

SONETTO IX.

2 aprile 1791 in Parigi.

Ricchetti,[1] Itala stirpe, arguto audace
Ingegno, a Senna in riva or muore acerbo;
Quando più par di sua facondia il nerbo
Debba ai Galli fruttar e senno, e pace;
Tal punto è questo, che sua morte spiace,
E a quei che i prischi errori ha posto in serbo,
E a quei che già di Libertà superbo
Sen va, mentr'ella nata-morta giace.

[1] *Ricchetti*, o sia *Arrighetti*, nome di Casato Fiorentino, che dicesi essere il vero casato del Conte di Mirabeau, deputato agli Stati Generali, eletto per il terz'ordine dalla Città di Marsiglia. È da osservarsi una proprietà del suolo Francese, ed è che i traspiantati in Francia degenerano; ma i traspiantati di Francia in ogn'altro terreno, non migliorano mai.

SONETTO XI.

13 settembre 1792 in Ath.

Sua Maestà la Nazïon Gallina
Si è compiaciuta di rubarmi tutti
I mie' cavalli, e porvi su i suoi Brutti [1]
Che forman la Masnada Parigina. [2]
Già gli Austriaci, e' Prussiani, e la Czarina,
Se la fan sotto, a loro spese instrutti
Come la Galla infanteria si butti
Feroce indietro, a destra ed a mancina. [3]
Quai cavalli fien atti a seguitalli?
E i miei son velocissimi, per Dio;
Bench'io usassi all'innanzi ognor mandalli.
Rubino i ladri, è il lor dovere; il mio
È di schernirli; al Boja, l'impiccalli;
Il seppellirli, lascisi all'Oblio.

SONETTO XII.

14 settembre 1792 in Ath.

Atroce assai, ma più codardo, stuolo
Di rugginosi imbelli spiedi armato,
Ecco si avventa al carcer mal guardato,
In cui si ammontan giusti a suolo a suolo.
Di orribili urli rimbombare il polo
Odo, e fuor tratti i miseri, svenato
Veggio spirar ciascun l'ultimo fiato;
Nè pianger posso, immenso tanto è il duolo.
E una leggiadra Donna, d'alto sangue [4]
Nata, (oimè) veggo del bel capo scema,
Giacer negletto orrido tronco esangue.
Giacer? che dico? Ahi feritade estrema!
Poco è la morte; il vil furor non langue;
Vuol ch'empio strazio anco il cadaver prema.

---

[1] *Brutti* per *Bruti*, licenza di rima, della quale speriamo non sia per offendersi in questa occasione la venerabil Ombra del Bruto vero.

[2] All'autore vennero confiscati, immediatamente dopo la di lui partenza di Parigi, anco i cavalli, come ogn'altra sua proprietà, meno la penna, e la mente, ch'egli ebbe l'avvertenza di portarsele seco.

[3] Allude alla battaglia di *Grand-pré* nella Champagne, dove i Francesi persisterono pure nell'intrapreso metodo del fuggire.

[4] Parla della Principessa di Lamballe, trucidata nelle carceri il dì 2 Settembre, e strascinato poi il di lei tronco, e infisso ad un'asta il di lei capo reciso, e portato attorno come trofeo.

SONETTO XIII.

16 settembre 1792 in Ath.

X. Ἢ ζηλωτὸν εἶναι δεῖ τὸ λεγόμενον, ἢ τερπνόν. ὁ δὲ τῆς ἐκτὸς τούτων συμφορᾶς πλεονασμὸς, μετά τινος ὀχλήσεως ἐπιτελεῖται, μάλιστα τῷ τῆς ἱστορίας γένει.

Polibio, lib. XV, cap. 36.

O imitabili esser debbono le cose narrate, o dilettevoli; ma l'affastellare accidenti privi di questi due pregi, genera, principalmente nella storia, fastidio.

La Storia no (che Storia unqua non ebbe,
Nè l'avrà, nè la merta, un popol pravo,
Noto or ben due mill'anni, e ognora schiavo
Tal, che neppur la Servitù gl'increbbe)
La Storia no, ma il Gazzettier s'avrebbe
Dura impresa in narrar, come l'ignavo
Gallico gregge, in maschera di Bravo,
Sottratto ai Re, la tirannia s'accrebbe.
Compra servile immanità, diretta
Da balbettanti rei Filosofisti,
Stromento fassi a ribellante setta.
Senno, ingegno, virtù, nè mai pur visti
V'erano: iniqua Dea, l'atra Vendetta
Fabbricossi ella, e disfarà, quei tristi.

SONETTO XIV.

17 settembre 1792 in Ath.

Di sè parlando (che altro mai non fanno)
Osano i Galli dir: Nazïon grande.
Ove di ciò il perchè tu lor domande,
Che alleghin fatti aspetteresti l'anno.
Numerosa, dir debbono; e si spande,
Pur troppo inver di Libertade a danno,
Della genía lor garrula il malanno,
Che in bei detti avviluppa opre nefande.
Grande fu Roma; Atene grande, e Sparta;
Perchè amplissime egregie eccelse cose
Fer, con cuor grande, e supellettil'arta:
Ma cotestor, che di arroganzia han dose
Grave pur tanto, e si fan grandi in carta,
Turbe son di Pigmei fastidïose.

EPIGRAMMA IV.

28 settembre 1792 in Ath.

Ogni gente in tre specie si divide,
Buoni, mezzani, e tristi.
Ma chi i Francesi ha visti
In dirli tutti d'una coincide.
Buoni, son pochi, e son buoni da nulla;
Tristi, assai, ma dappoco;
Mezzani dunque, in sempiterna culla,
Tutti son; tutti eunuchi, o molto o poco.

EPIGRAMMA V.

19 ottobre 1792 in Augusta.

S'era detto finor, che tutto cresta
Erano i Galli, e questo dir non resta.
Or che il lor Capo annichilato ha se,
Vistisi far dal Caso un popol-re,
Si son spicciati a incoronar lor creste;
E intanto van facendosi le teste.

SONETTO XV.

Stesso giorno, e luogo.

E' fu il bel motto di colui, che disse:[1]
« Pria si vedrà star ritto un sacco vuoto,
« Che star sul trono un Re, che il suo si frisse,
« Nè più sa per danari a chi far voto. »
Luigi il Sestodecimo, che visse
Anni, ed anni d'imprestito, il fa noto:
Che non v'avria pur Gallo oggi, che ardisse
Non l'obbedir, s'ei non cadea nel vuoto.

[1] Questo frizzo viene attribuito al celebre *Franklin*, letterato Americano, uno dei liberatori dell'America Inglese, e conservatosi libero, e puro, benchè poi stesse Ministro d'America in Francia più anni. Mi vien supposto, ch'egli dicesse anche quest'altro motto, il quale non fu allora raccolto dai Francesi con tanta venerazione quanto il primo: ed è, che i Sacchi di Presunzione e Ignoranza, potevano ancor più difficilmente star ritti, che i Sacchi vuoti.

I Filosofi scalzi, e la ciurmaglia
Calpesto l'han, tosto che in terra ei stava,
Fingendo averlo vinto essi in battaglia.
Altri tiranni a quella razza prava
Or daran leggi, finchè carta vaglia:
Francia fia ognor sotto altri nomi schiava.

SONETTO XVI.

20 ottobre 1792 in Kaufbeuren nella Svevia.

XI. Γίγνεται τοίγυν πόλις, ἐπειδὴ τυγχάνει ἡμῶν ἕκαστος οὐκ ἀυτάρκης, ἀλλὰ πολλῶν ἐνδεής. ἤ τίν' οἴει ἀρχὴν ἄλλην, πόλιν οἰκίζειν;

PLATONE, *Della Repub.*, lib. II.

Città dunque chiamasi, *ed è*, dove ciascun di noi, l'un dell'altro abbisognando, non può bastar per sè stesso. Credi tu forse, altro fondamento potersi mai porre della Città?

È Repubblica il suolo, ove divine
Leggi son base a umane leggi, e scudo;
Ove null'uomo impunemente crudo
All'uom può farsi, e ognuno ha il suo confine:
Ove non è chi mi sgomenti, o inchine;
Ov'io 'l cuore, e la mente appien dischiudo;
Ov'io di ricco non son fatto ignudo;
Ove a ciascuno il ben di tutti è fine.
È Repubblica il suolo, ove illibati
Costumi han forza, e il giusto sol primeggia,
Nè i tristi van del pianto altrui beati. —
Sei Repubblica tu, Gallica greggia,
Che muta or servi a rei pezzenti armati,
La cui vil feccia su la tua galleggia?

SONETTO XVII.

22 ottobre 1792 in Lermos nel Tirolo.

Da ch'io bevvi le prime aure di vita,
Da ch'io l'alma sfogai vergando carte,
Con lingua a un tempo vereconda, e ardita,
Posi in laudar la libertade ogn'arte.

Odo or la Gallia, in servitù marcita,
Che il danno altrui senza il suo pro sol chere;
E fatta sede di liberti, invita
A se stesse disfar, le genti intere;
E il nome stesso venerando adopra
Di Libertà, cui non conosce, e macchia
Col sozzo labbro, e la sozzissim'opra.
Quindi ognor più nel buio il ver s'immacchia;
E vien, ch'etade ognor più tarda scopra
Qual fosse il Cigno, e qual la ria Cornacchia.

SONETTO XVIII.

20 novembre 1792 in Firenze.

Di Libertà maestri i Galli? Insegni[1]
Pria servaggio il Britanno, insegni pria
Umiltade l'Ispano, o codardia
L'Elvezio, o il Trace a porre in fiore i regni.
Sian dell'irto Lappon gli accenti pregni
Di Apollinea soave melodia;
Taide anzi norma alle donzelle dia
Di verginali atti pudichi, e degni.
Di Libertà maestri i Galli? E a cui?
A noi fervide ardite Itale menti,
D'ogni alta cosa insegnatori altrui? —
Schiavi or siam, sì; ma schiavi almen frementi;
Non quali, o Galli, e il foste, e il siete vui;
Schiavi, al poter qual ch'ei pur sia, plaudenti.

SONETTO XIX.

14 decembre 1792.

Figli di vuoto erario i nuovi Galli,
Liberi no, ma in altra foggia schiavi,
Minaccian, vili, le Papali chiavi,
Legni, e penne allestendo, armi e cavalli.

---

[1] È uso comunissimo tra i Francesi di volere insegnare all'altre Nazioni quelle cose appunto che essi non hanno nè imparate, nè praticate; ma tosto che cominciano a balbettarne i nomi, tenendole per sapute, entrano in cattedra ad insegnarle. Così, venti anni addietro, insegnavano a tutta l'Europa l'Economia politica, nella quale poi gli abbiamo veduti sì esperti, dai fatti.

Il Padre Santo esclama: Dalli dalli,
Agli empj, ai ladri, ai miscredenti, ai pravi
Ammazza-preti, ammazza-donne ignavi,
Reprobi, e schiuma delle inferne valli.
Cantano i Galli in rauco suon: Si abbatta
Quell'Idra Santa, quella Roma, or vile,
Che in sen gl'iniqui inganna-mondo appiatta.
Ben dicon ambo in lor discorde stile:
Ma pria che il Papa, annullisi la matta
Licenza atroce Gallica servile.

EPIGRAMMA VI.

16 decembre 1792.

Pari all'imprese i premi ognor vorrei;
Anzi un po' più; per cinque darei sette.
Così fa il Papa, ch'ora ai suoi promette,
Ogni testa di Gallo un *Agnus Dei.*

SONETTO XX.

18 decembre 1792.

Ferro, torchj, destrieri, inchiostro, e tede,
E tripartiti nastri, e scalzi fanti,
E in barbarica lingua balbettanti
Oratori, che al tema tolgon fede:
Tai di guerra apparecchi, a se ben vede
Or la torbida Europa sovrastanti;
E di Gallesca libertade i pianti
Ogni contrada udirsi in sen già crede.
Trema ogni abbiente; il non abbiente esulta:
Giunto è il regno de' cenci; osa pur tutto
Tu, che temer non puoi confisca, o multa. —
Sì mostruoso rio servaggio brutto,
Che a libertà vera e sublime insulta,
Dei Semi-ingegni, e Semi-lumi è il frutto.

EPIGRAMMA VII.

29 decembre 1792.

Dan battaglie i Francesi giornalmente,
E le perdano, o vincan, poco importa;
Ma ciò sol mi conforta,
(E in questo il loro Gazzettier non mente)

Che in tanta gente morta
Non mai de' Galli un UOMO ucciso viene,
Alta prova evidente,
Che a morir l'UOMO, nascer pria conviene. [1]

ODE.

29 decembre 1792.

Diva feroce, e torbida
Aste sanguigne, ardenti tede impugna,
In aspetto terribile
Destando Europa ad inaudita pugna.
Alteramente impavida
Ogni vel disdegnando, erge la fronte;
Ma non so quale ignobile
Atto, parmi che in volto a lei s'impronte.
Pudico a un tempo, e libero,
Qual vuolsi in Dea celeste, alto contegno
Non ha costei; nè fervido
L'intatto cor di generoso sdegno.
Ancor le braccia ha livide
Dai mal infranti, e ben mertati ferri,
E servilmente rabida
Tutti sozzi liberti a se fa sgherri.
Dall'Acheronte i perfidi
Sempre-desti Tiranni or lei mandaro,
Perchè ai delusi popoli
Torni il prisco lor giogo indi più caro.
La ignuda plebe lurida
Spalanca intanto le digiune gole;
E insanguinata ingojasi
Ogni uom coll'esca, onde allettarla ei vuole.
Ahi ribaldi satelliti
Di ria deforme improvida Licenza,
Per voi non fia che offuschisi
Della divina Libertà l'essenza.
Prosapia vil di Spartaco, [2]
Che ad ogni legge, ad ogni aver fai guerra,

[1] Molto mi dorrebbe di dovere con una nota schiaritoia stemperare quel poco sale, che forse può avere in se quest'ultimo verso. Ma pure se lettore sì ottuso vi fosse, da abbisognarne, per quello sia scritta la seguente Parafrasi: « Che chi nasce bestia non può mai morir uomo. »

[2] Spartaco, schiavo fazioso, che ribellando quanti potea più schiavi contro ai Romani, si fece anima, e capo d'una lunga, e disperata guerra, dai Romani liberi dignitosamente intitolata: *Guerra servile*.

Tu verso i Bruti, e' Scevoli
Tenti il volo, senz'ali, erger da terra?
  Suoi doni impareggiabili
No, non comparte Libertà verace
A gente, ch'infra i vortici
Dei vizj tutti putrefatta giace.
  Oh bei costumi semplici,
Là dove l'oro invan suoi strali avventa!
Là, dove i padri languidi
Pura pietade filïal sostenta.
  Dove a modesta vergine
Casti imenei marito amante danno;
Dove de' figli il numero
Mai non si ascrive il genitore a danno. —
  Ma che? degg'io qui pingere
Sotto a Licenza le celesti doti,
Dentro cui sol si abbarbica
Libertà, ch'odia al par schiavi, e despòti?

SONETTO XXI.

30 decembre 1792.

Qual emblema è codesto? Una Donnaccia[1]
Sfacciatamente in man tiensi una picca,
Di rosso un non so che su vi conficca,
(Par d'un Priapo la testa) e il ciel minaccia?
  Tu sei pur la ottusissima bestiaccia,
Mentre il mistico senso ogni uom ne spicca.
Quel berrettin, che costassù s'impicca
È quel che ai galeotti orna la faccia.
  L'asta che in man sì ben Madonna stringe
È un bel, tornito, ingentilito, remo;
La ribellata ciurma, in lei si pinge.
  Riconoscerla debbe anco il più scemo,
Che non è questo indovinel di sfinge —
Non ha il motto. L'ha in fronte: UCCIDO E TREMO.

[1] Lo stemma della nuova Repubblica è una donna quasi che nuda con i suddetti attributi. Nasce nei più anco il dubbio; perchè, spogliando ella tutti, si voglia pur mostrar nuda. Ma i Repubblicani lo sciolgono dicendo, esser anco simbolica questa sua nudità: perchè, per quanti ne spogli, mai non le avanza di che rivestirsi.

PROSA TERZA.

14 decembre 1792.[1]

TRADUZIONE DELLE ULTIME PAROLE PRONUNZIATE DAL RE LUIGI XVI, INNANZI LA CONVENZIONE NAZIONALE IL DÌ 11 DECEMBRE 1792.

XII. Haec dixit Dominus: Quia dimisisti *Viros dignos* morte de manu tua, erit anima tua pro anima *eorum*.

III *Regum*, XX, 42.

Dice il Signore: l'aver tu condonata la morte ad uomini che n'erano rei, e stavano nelle tue mani, fa sì, che la tua vita darai tu per la loro.

Nessuna umana forza per certo bastata sarebbe a trarre me vivo davanti a sì fatta Adunanza in aspetto di reo, se la espressa volontà di manifestare i miei ultimi sensi non superasse in me di gran lunga ogni altro qualunque riguardo.

Voi, che coi dispregianti titoli di Capeto, e di ex-Re, mi andate or nominando, vi lusingaste già d'avvilirmi fin da quel giorno, in cui pretendeste di riconfermarmi, coll'autorità vostra, su questo mio trono. Mi eleggevate voi Capo di un Popolo, il quale io stesso pur dianzi spontaneamente a giusta libertà invitava. Che io in quel giorno mi mostrassi abbietto pur troppo, ricevendo da voi la corona a me già da tanti miei Avi trasmessa, nol niego; ma, che di gran lunga più vili vi foste già voi, prima anche di conferirmela, ampiamente malgrado vostro lo prova quella lunga, e muta obbedienza, che all'assoluta autorità de' miei maggiori, e alla mia, avete, e voi, ed i vostri continuamente, tremando, prestata.

Ancorchè io potessi pur dunque cessare da Re, per l'esser da voi vilipeso; non cessereste da servi già voi, per l'avere ora straziato il vostro legittimo Re, nè per avergli usurpata, e, col danno di tutti, oltre ogni limite in voi accresciuta la di lui già

[1] Queste due date così rappossimate, del dì 11 decembre in Parigi e del dì 14 decembre in Firenze, parranno forse impugnare la verità della presente versione, stante l'impossibilità quasi dell'essere sì tosto giunta in Firenze la parlata tenuta in Parigi: ma il traduttore potea pur indovinare e sapere ciò che il Re accusato, e citato, doveva aver detto.

troppo efficace potenza. Queste parole mie ultime proveranno, spero, all'Europa, e al mondo, che nell'essermi io stesso con molti innocenti errori precipitato dal trono, io mi rimaneva ognora pur Re. Come altresì le vostr'opere all'universo fan prova, che voi, al seggio donde io scendo saliti, vi siete però sempre rimasti e vili e corrotti e non liberi, benchè con le pompose, e vane vostre parole vi andiate indarno pure sforzando di persuadere il contrario a voi stessi, ed agli altri.

Se al tribunale dei tanti Monarchi dell'Europa presentarmi dovessi, e rispondere; io non arrossirei pure di confessarmi colpevole d'inopportuna benignità, di debolezza, e condiscendenza soverchia, nell'epoca mia prima di regno. Ma non avendo io mai, benchè Re, disdegnata l'essenza d'uomo, e di tal cosa sommamente pregiandomi, io in questo punto, davanti al tribunale dell'Ente Supremo, al quale aspiro di unirmi; al tribunale della mia propria coscienza, da nessunissimo rimorso agitata; e finalmente davanti ai pochissimi buoni, e non contaminati, e di vera libertà meritevoli; ardisco io, sì, dichiararmi ed innocente, e candido, e retto quanto mai lo sia stato, e possa essere alcun Re della terra.

Che io poi, dall'accettata Costituzione in appresso, colpevole mi rendessi nel trasgredirla, me lo vorrebbero ora provare le molteplici accuse, o calunnie, dalla malignità, e viltà radunate, dalla stupidità avvalorate, e dal Re neppur lette. A discolparmi non venni, nè ad accusarvi mi abbasso. La sana ragione, la libertà (se mai nasce), gli esteri popoli, e la imparziale terribile posterità, ben ampiamente faran l'uno, e l'altro.

« Il decimo sesto Lodovico, per non aver egli voluto col-
« l'arbitraria sua potestà far uccidere in tempo alcuni pochi
« servi faziosi, si è lasciato da essi in breve poi togliere il regno,
« e la vita. Molti de' suoi cortigiani (quanto più da esso bene-
« ficati, tanto più sconoscenti) da vili rancori di corte sospinti,
« celatamente a lui ribellavansi. Con la feccia poi de' ribaldi
« d'ogni specie si collegavano; la plebe da prima ingannata as-
« soldavano, lusingandola di libertà, nome da essa neppur co-
« nosciuto, e da quei vili sovvertitori pessimamente interpretato,
« contaminandolo; e sotto un sì sacro velo la inducevano quindi
« ai più orridi eccessi servili. L'aver costoro saputo uccider
« primi, e senza risparmio alcuno di sangue, ad essi per breve
« tempo la tirannide procacciava, finchè altri uccidesse poi loro.
« L'avere il Re costantemente abborrito il sangue pur troppo,
« toglieva per alcun tempo il lor seggio ai legittimi Principi ».

Eccovi, in poche ma sufficienti parole, la storia della vostra rivoluzione, qual ella si rimarrà negli annali del mondo, se luogo pur mai vi ritrova, e vi merita. Nè alcuno porrà in dubbio

giammai, che un popolo, in sì fatta occasione manifestatosi gratuitamente crudele, vile e tirannico, non fosse intrinsecamente (e non meritasse di essere) un popolo servo; come altresì nessuno dubiterà mai, che un tiranno, (poichè tal mi chiamaste, da che io cessai dal comando) manifestatosi pur sempre pietoso e giusto ed umano, non fosse, o non meritasse di essere, il giusto, e legittimo Re di un popolo vero, che giusto, magnanimo e libero sapesse pur essere, o farsi.

Ma, se io fossi stato tiranno, nessun di voi certamente attentato sarebbesi tiranno chiamarmi. Ed in prova, nè all'undecimo, nè al quartodecimo Lodovico, nessuno mai de' maggiori vostri ciò disse. I cangiati tempi, e la stessa efficace mia volontà, aveano addotto oggimai quell'istante, che a voi concedeva di ascendere da schiavi all'essenza di liberi uomini; come a me, di potermi da illimitata, e soverchia, a moderata, giusta e durevole autorità innalzare. Venuto era il punto, ma non venuti eran gli uomini. Ad arbitrio vostro interissimo, non impediti voi da nessuno, vi siete andati fabbricando con la rovina di tutti un governo, che ingiusto riusciva tosto, e mostruoso, non meno che insussistente e risibile. Giurato da voi, e da me, nè voi lo adopraste, nè io. Ma, di chi fosse la colpa, coi fatti brevemente si mostri.

Voi, del pubblico disordine figli, del pubblico disordine grandi, troppo conscii a voi stessi della insufficienza vostra al ben governare, incapaci affatto di dar savie leggi, guidati soltanto dalle private vendette; Voi, nella total distruzione d'ogni legge, ed usanza anteriore, avete stoltamente creduto dar base durevole alla nuova vostra tirannide. Abbattuta, annichilata da Voi, e proscritta del Re la persona, ed il nome; ma non abbattuta no, nè proscritta la terribile smisurata potenza del Re. Chè anzi, a voi addossandola, tant'oltre con le insanguinate mani l'avete voi spinta, che ai Neroni, e Caligoli invidia sareste. Le proprietà di tutti, o incendiate, o rapite, o dimezzate, o mal certe; le persone, quali sotto un simulato manto d'inique arbitrarie leggi, imprigionate, e straziate: quali altre, con crudeltà più sfacciata, nelle proprie lor case, nelle pubbliche vie, nelle carceri stesse, e (ardirò io pronunciarlo, altri crederlo?) nei sacrosanti Templi pur anco, da vili mal compri assassini trucidate, e sbranate... Che più? Imprenderei forse io a ritrarre, o ad accennare neppure, gli orrendi incredibili effetti della tuttora nascente tirannide vostra? Tremanti or qui tutti voi stessi (mentre pur me giudicar pretendete); tremanti nel cuore voi tutti non veggo fors'io, benchè in simulato contegno di stoica fortezza la servil vostra fronte sotto l'ampio cappello ascondiate? Ergete, ergete quegli occhi ai palchi affollati, che degnamente or v'ac-

cerchiano, e di que' vostri ivi sedenti tiranni tremate voi primi. E voi, che dai palchi minacciosamente i giudici, e i giudicati oltraggiate, all'esteriori finestre di questo teatro d'insania, e di sangue affacciatevi, e di quegli altri vostri ivi urlanti tiranni, più assai di voi numerosi, e cenciosi, tremate. E così, quelli pure a vicenda ivi tremino delle tant'altre sediziose, sfrenate, e facinorose adunanze. Ma in questa sì fatta interminabil catena di perenni tremori niun'uomo securo qui vive, nè alcun liber'uomo qui sorge, fuor ch'io. Io, sì; che dal grado eminente di Re al grado di accusato, e di proscritto scendendo, null'altro oramai che la morte bramando, e gli uomini appieno, e voi conoscendo, e me stesso, senza pur mai tremare, qui stommi.

Ma ecco, che io, senza quasi avvedermene, mi son tratto a parlare dei mezzi con cui stabilivasi questa vostra Costituzione, e degli effetti da essa prodotti; mentre io pur m'era proposto di accennare soltanto, come voi primi, voi soli, voi sempre, infranta avevate, e vilipesa questa vostr'opera. Or, che dico io? Parlando dell'una di sì fatte cose, dell'altre, e di tutte parlava. I mezzi, co' quali la vostra Costituzione stabilivasi, erano la violenza ed il sangue; gli effetti, da essa prodotti, erano la violenza ed il sangue; i modi con cui a vicenda secondo l'utile, e le mire vostre finor la eseguiste, erano, e sono tuttavia, nè altri esser mai potranno, se non se la violenza, ed il sangue. Ogni uomo probo, moderato, amante del retto, e dell'ordine, sotto maligni, e stolidi speciosi nomi non avete cessato pur mai di perseguitare, spogliare, atterrire ed uccidere. Ogni reissimo uomo all'incontro, carico di delitti, e d'infamia; ogni uomo di vendetta, e di morte, trovò presso voi protezione, impunità, e mercede; ed onori, direi, se cotal gente riceverne, se cotal gente donarne, potessero. Tralascio le tante altre guise in cui offendeste voi, e la Costituzione, ed il popolo, e la giustizia, e l'umanità, e la ragione, ed i vostri vili interessi privati perfino. Arrogarvi le autorità tutte; i miei ministri eleggere a viva forza voi stessi; non lasciar loro nessunissimo mezzo per far eseguire le vostre medesime leggi; a capriccio vostro sforzarmi ora a scacciarli, ora a ripigliarli; insultarmi ogni giorno con pubblici fogli, e villane parole; togliermi tirannicamente, in una tumultuaria sessione notturna, quella stessa guardia, che sotto il nome di mia, da voi stessi tre mesi innanzi era stata legalmente prescritta; violare ad armata mano, per mezzo di una scurrile pagata plebe, il mio asilo (oltraggio che a niun semplice cittadino privato, da un popolo veramente libero, non si ardisce mai fare); la religione dei vostri maggiori con acerba viltà perseguitare, e deridere; ogni qualunque altro culto con finta umanità autorizzare, ed ischernire ad un tempo, per tutti in tal

guisa distruggerli... E quando mai tacerei finalmente, se alla sfuggita puranco accennare soltanto volessi le insane battiture perenni, con cui, non che la sconcia vostr'opera, ma ogni idea di libero, ed assennato governo laceraste, annullaste, Voi stessi?

Resta oramai, che tra le imputazioni a me fatte pur tante, e sì false, di una sola io in viva voce mi sciolga; e non già agli occhi vostri (che appo voi l'esser reo mi è laude), ma agli occhi dell'universo, e dei posteri. Rimproverate mi vengono le manifestamente provocate uccisioni, fatte da quelle Guardie, che voi avevate destinate a custodirmi nella mia regia carcere, nell'atto di respingere una immensa plebe, che in armi, a bandiere spiegate, preceduta, fiancheggiata, e seguita da numerosissime artiglierie, vilmente veniva ad investire la Casa di un Re prigioniero. Su questo punto ora dunque, oltre il ben noto ragguaglio del fatto, ampia vittoria mi diano le vostre stesse risposte.

Perchè mi assegnavate voi delle guardie in così gran numero, con armi, ed artiglierie? A custodire me disarmato poche guardie bastavano; le molte, mi parevan dunque da voi assegnate per difendermi, o fingerlo. Ma, proseguiam le domande.

Perchè poi, con armi, e bandiere, ed artiglierie, da Voi si lasciava (o si facea, per dir meglio) venire quella innumerabile turba ad assalire la Reggia?

Qual legge può togliere all'uomo il natural diritto della propria difesa?

In qual modo potevano due soli mila difendersi da forse dugento mila, se senza sparare si stavano ad aspettare che una tal moltitudine li circondasse?

E per ultimo: chi diede ai soldati, che mi custodivano, l'ordine di respingere con la forza la forza? Non fu egli il *Maire* di Parigi, persona tutta vostra, e non mia? persona che con derisoria simulazione servile, al Comandante di quelle Guardie non mie dava per iscritto, e firmato un tal ordine, e poche ore dopo, fattolo chiamare alla casa del Comune, trucidare lo facea dalla plebe, e l'ordine datogli surrepire?

Se dunque fu colpa, il dì 10 d'agosto, lo sparo delle guardie da voi destinatemi, per ultima interrogazione vi chieggo; fu ella mia, o fu vostra lo colpa?

Ma già già il sogguardarvi voi taciti, una qualche risposta negli occhi l'un dell'altro invan ricercando, ben ampiamente voi tutti convince, e me scolpa. Nè uomo rimase sì stupido, che di questo a me imputato delitto, non rida.

Un'accusa, ben altra, a me verrà data dai posteri; presso cui, non solamente non liberi Voi, ma degni d'ogni più grave servaggio vi sarete appien dimostrati. E sarà quest'accusa, del

non aver io in tempo adoprata in mia legittima difesa (e per la vostra felicità ad un tempo) quella forza ben intera e ben mia, che dai non ancora violati miei cenni assolutamente allor dipendeva. E grand'errore al certo fu il mio, di essermi lasciato far prigioniero in Versaglia per sempre. Ma nè di questo errore medesimo, benchè a sì duro passo or mi tragga, io non mi pentirò pure mai. Gran sangue faceva di mestieri versare in quel dì, per risparmiar forse il mio. Più degna prova, e più assai confacente al mio cuore, fia questa; veder, se il mio sangue versato, basterà a risparmiarne molt'altro. In me tuttavia quel Principe stesso io sento, e quel sono, che di sua spontanea volontà liberissima, Signore di tutti voi assoluto, da niun'altra forza costretto, se non dall'amor del ben pubblico, gli Stati Generali di questo mio regno intimava. Ed a tal fine intimavali, perchè le tre diverse classi del Popolo, con giusto equilibrio perpetuo, i loro diritti, e quelli del trono ad un tempo, con nuovo ripartimento rettificati, consolidassero. Indistruggibile reciprocità di diritti, unica base perenne, e sola cagione della verace libertà di ciascuno, come della massima sicurezza, e prosperità dello Stato.

Le violenze dunque ed il sangue, da me costantemente abborriti, alle violenze, ed al sangue, ed alla propria total rovina (pur troppo) han condotto quest'infelice mio Popolo. Infelice egli, sì, più di me, mille volte. Che io, giusto in me stesso e sicuro, una indegna, e non meritata morte antepongo pur sempre all'avere, od ingiustamente anco un solo innocente, o con arbitrarj mezzi un sol reo colla dovuta morte punito.

Non so, dopo me, qual trattamento, o supplizio alla Regina mia Consorte, e ai miei Figli, dalla instancabile vostra crudeltà si prepari. Certo, se potessero a un Re non disdirsi le lagrime, e i prieghi, io ben potrei piangere sul loro infelice destino, io forse anche ai preghi potrei abbassarmi, per essi. Ma, e che potreste loro Voi togliere? E che potreste a lor mai donar Voi? Una miserissima vita, di pianto intessuta e d'obbrobrio. Più alto, più utile, e più generoso fia il dono che ad essi ben posso pur anco far io: con il sublime mio esempio, alla Consorte, ed ai Figli insegnare a regalmente da forti morire.

Su dunque; e nel Re vostro da prima, e nella sua intera innocente famiglia dappoi, su via, il cenno date voi tosto ai carnefici vostri pur tanti, di coraggiosamente infierire.

Onnipotente Iddio, tu che queste parole mie ultime ascolti, e il cuore, che le mi detta, fin nel più intimo vedi; deh, vogli tu con la tua mano sovrana, operare, che il nostro innocentissimo Sangue alla costoro tirannide venga a dar fine, ed alla nuova felicità della Francia cominciamento.

SONETTO XXII.

14 febbraio 1793

XIII. Cupide conculcatur nimis ante metutum.
LUCRET., lib. V, vers. 1139.

Ciò ch'essi a dismisura temean pria,
A dismisura essi il calpestan poscia.

D'immensa piazza in mezzo (oimè!) torreggia,
Sacro a morte e vendetta, un palco fero:
Intorno intorno atroce messe ondeggia
D'aste ferrate, onde han Liberti impero.
Di contro appunto alla già un dì sua Reggia
Ecco salirvi impavido, ed altero
In sua innocenza un Re, che all'empia greggia
De' schiavi suoi perdon concede intero.
Universal, mortifero, tremendo
Silenzio piomba entro le attonite alme...
Deh, ch'io non vegga l'assassinio orrendo! —
Ma al batter già delle servili palme,
Consunto appien l'atro misfatto intendo.
Or tutte hai, Gallia, di viltà le palme.

EPIGRAMMA VIII.

28 marzo 1793.

XIV. Διὰ τὸ πλείους εἶναι τοὺς καχέκτας, τῶν εὐπόρων.
POLIBIO, lib. 22, cap. 2.

Dall'essere i rompicolli più assai, che non gli assestati.

Tutto fanno, e nulla sanno;
Tutto sanno, e nulla fanno:
Gira, volta, e' son Francesi;
Più li pesi,
Men ti danno.

EPIGRAMMA IX.

29 marzo 1793.

Schiavi spregiare, ed abborrir Tiranni,
Tal fu ognor la mia sola alta scïenza;
Schiavi in Gallia, e Tiranni, altro non veggio;
Nessun me dunque or danni,
Se ai Numi io sferza a un tempo, e fulmin chieggio
Contro i vili empj aborti di licenza.

EPIGRAMMA X.

30 marzo 1793.

Fra i dentro-stanti, e i fuor-usciti Galli
La differenza ho a dire?
Questi non san morire;
Viver quelli non sanno: a barattalli,
Non ci corre un quattrino ogni sei lire.

SONETTO XXIII.

16 aprile 1793.

Ventitrè milïoni di pidocchi
Fan farsi una Repubblica di carta,
Che nel Reame immenso degli sciocchi
Vien battezzata tosto un'altra Sparta.
Settecento e più gazzere senz'occhi
Fan leggi, notte e dì; Ragion le scarta;
Ma s'uom v'ha, ch'anzi a lor non s'inginocchi,
Di Libertade a gloria, altri lo squarta.
Di gamberi fierissime migliaja
Battagliano in tremende ritirate,
Per custodire la materna ovaja.[1]
O Repubblica, nata in una state,
Che ai se' mesi già caschi di vecchiaja,
La regina sarai delle cacate.

[1] Allude alla battaglia di *Nerwinden*, che è la sola vera giornata campale ordinata della presente guerra, ed in questa i Francesi, inferiori di molto nell'arte schietta militare, furono, come dovean essere, interamente disfatti, e in pochi giorni venne loro poi tolta tutta la Fiandra, che gli Austriaci aveano dianzi evacuata, senza pure essere stati veramente sconfitti in nessuna battaglia, che si meritasse un tal nome.

EPIGRAMMA XI.

30 maggio 1793.

Gli Angli dichiaran Payn sedizioso;[1]
Legislator fra i Galli è proclamato:
Disparer non ci veggo. Anzi, più assai
L'Angli co' Galli concordar bramoso,
Nel riconoscer Payn per Deputato
Del Concistoro Gallico cencioso,
(Profetizzando il ver, s'ei lo fu mai)
L'ha in effigie per tutto già impiccato.

SONETTO XXIV.

20 agosto 1793.

XV. εἰ δὲ τοῦ χρόνου
Πρόσθεν θανοῦμαι, κέρδος αὔτ' ἐγὼ λέγω.

SOFOCLE, *Antigone*, vers. 471.

Innanzi tempo il mio morir mi fora
Mero guadagno.

Orrido carcer fetido, che stanza
Degna è fra' Galli al malfattor più infame,
Schiude il ferreo stridente aspro serrame,
E Donna entro vi appar d'alta sembianza.
D'innocenza la nobile baldanza
Schernir le fa l'empie servili trame;
Regina sempre; è trono a lei lo strame,
Su cui giacente ogni uom più forte avanza.
Tremar veggio ivi i pallidi custodi;
E tremare i carnefici, che il segno
Stanno aspettando dai tremanti Erodi.
Vedova, e Madre strazïata, pregno
Di morte il cor, del tuo morir tu godi,
Donna, il cui minor danno è il tolto Regno.

[1] Payne Inglese, Plebeo fazioso, e macchiato, che scrisse alcuni libri ignoranti, e sediziosi; eletto perciò dai Francesi per un dei lor Deputati.

EPIGRAMMA XII.

22 ottobre 1793.

Luigi il sesto decimo, fu buono
Tanto, ch'ei ne perdea la vita, e il trono.
Non si tengono, è ver, Galli a stecchetto
Da Signor che non spoglia, e nerba, e uccide:
Ma un Re che sia Carnefice di getto
Dei Galli ride.

EPIGRAMMA XIII.

27 ottobre 1793.

Galli, o calzoni, o non calzoni abbiate,[1]
Tutti a un modo ammorbate:
E ognun crede, in vedervi
Garruli atroci empi arroganti servi,
Che finor ben ben liberi non siate.

SONETTO XXV.

12 luglio 1794.

Anco l'Asia tremar già fean gli schiavi
Di Maometto stupidi, e feroci;
Barbari, all'ombra di mentite voci,
Spegnendo i buoni, e sollevando i pravi.
Tali i Galli vediam (già servi ignavi)
Fatti ora servi audacemente atroci,[2]
Tutte di sangue abbeverar le foci,
Solo ai pessimi usando atti soavi.
Ma, veri alti fanatici avvampanti,
Ivan spontanei gli Arabi a lor sorte,
E la vittoria, e il Ciel vedeansi avanti.
Stan la fame, e le scuri, e le ritorte
Dietro ai Gallici eserciti ondeggianti,
Che spesso han palma dal timor di morte.

[1] Allude alle due denominazioni datesi fra loro, di mascalzoni ai Democratici, o sia cenciosi, e di Be'Calzoni ai Realisti.

[2] Accenna la seconda invasione fatta in tutto il Belgio dai Francesi nel maggio, e giugno del 1794; la quale riuscì loro, perdendo due o tre giornate consecutive, e mandando sempre innanzi altri nuovi schiavi in vece degli uccisi, supplemento che mancava agli Austriaci.

SONETTO XXVI.

18 luglio 1794.

XVI. Χρὴ δὲ σιγᾷν, μὴ μόνον τῇ γλώττῃ, πολὺ δὲ μᾶλλον τῇ ψυχῇ.

POLIBIO, lib. IX, cap. 18.

Ed è forza il tacersi, non pur con la lingua, ma vieppiù assai con l'animo

La militar tirannide Romana
Ch'oltre ogni Re fa i Cesari nefandi,
E quella dei Decemviri esecrandi,
Cui seppe il fier Virginio alfin far vana;
E la pretesca nostra Itala, e Ispana,
Dei mostri inquisitori abominandi;
E quella dei Tedeschi, e Russi brandi,
Che con un *voglio* ogni ragione appiana;
E quant'altre fur mai, sono, e saranno
Pria che davver la servitù rincresca
All'uomo, illuminato dal suo danno:
Un fior son tutte, una piacevol tresca
Da far gola, ed invidia a quei che stanno
Godendo in Gallia libertà Francesca.

PROSA QUARTA.

23 luglio 1794.

DIALOGO FRA UN UOMO LIBERO ED UN LIBERTO.

XVII. Ῥᾴδιον μὲν γὰρ πόλιν σεῖσαι, καὶ ἀφαυροτέροις· ἀλλ' ἐπὶ χώρας αὖθις ἔσσαι, δυσπαλὲς δὴ γίνεται ἐξαπίνας εἰ μὴ θεὸς ἁγεμόνεσσι κυβερνατὴρ γένηται.

PINDARO, *Pizie,* Ode IV, verso 484.

Sovvertir la Città può il vil, può il rio;
Ma ritornarla in fiore
Sol può il valore
Dei grandi veri a cui sia scorta un Dio.

Liberto. Benchè io non ti vedessi mai a' miei dì, pure il tuo aspetto leale, ed il tuo maschio contegno mi svelano in te, a bella prima, un uomo libero.

Libero. Mi pregio infatti di esserlo, e d'inclinazione, e di nascita.

Liberto. Nasci tu forse nell'America Inglese?

Libero. Sì, per l'appunto; e fin dai primi miei anni io militai per la patria; ed ebbi alfine l'inesplicabile consolazione di vedervi e confermare e ampliare quella libertà primitiva, sotto i di cui auspicj erano state fondate le nostre colonie, ma in appresso poi dal governo Britannico ingiustamente oltraggiata.

Liberto. Voi li dovete dunque veramente abborrire cotesti Inglesi.

Libero. L'uomo libero non abborrisce che la tirannide, e il vizio. E, somma fatta, gl'Inglesi rimangono pur tuttavia il più libero, e il men corrotto popolo dell'Europa.

Liberto. Io ti credei ben piuttosto venuto dalla Luna, che non dall'America. Non lo sai dunque tu, che non c'è più oramai nessun altro popolo in Europa, che noi?

Libero. Voi, cioè i Francesi? Siccome io non leggo mai fogli pubblici, perchè non ho tempo da perdere, il tuo dire mi giunge nuovissimo, e non ho saputo mai, che voi foste un Popolo.

Liberto. Come? mentre il globo tutto rimbomba, e trema delle nostre vittorie, e conquiste, tu ignori che i Francesi si son fatti un vero, e gran Popolo?

Libero. Io sapeva, che i Francesi, sudditi di un Re assoluto di fatto, prestavano opportunissimi aiuti alla mia patria, per toglierne la proprietà agl'Inglesi. Ed io, a dirti il vero, arrossiva in me stesso, (e così faceano moltissimi altri Americani) nel pensare, che gli schiavi di un Re assoluto dovessero servirci di strumento di libertà contro una madre patria, ingiusta è vero per noi, ma pure libera anch'essa.

Liberto. Tu vedi oggi finalmente il buon frutto, che noi raccogliamo da quei nostri soccorsi prestativi. L'albero della Libertà, da noi traspiantato in Europa, sotto le industriose, e instancabili nostre mani alligna e trionfa. Noi non abbiamo più Re; ed i Re che rimangono ancora in Europa, tutti già già vacillanti e sconfitti da noi, per breve tempo rimangono.

Libero. Ma tu mi narri delle favole mere. Come osi tu dirmi, che voi non avete più Re? Io non so vedere in questa infelicissima terra nessuna cosa che non mi provi ampiamente la più assoluta e illimitata e insopportabile *regnatura.* Anzi, nello sbarcare io giorni sono in quel vostro porto dell'*Oriente,* la prima idea che mi destò quivi ogni qualunque cosa ch'io vedessi, od udissi, fu che voi obbedivate ad un Re frescamente impazzato.

Liberto. Oh stolto! e non vedevi tu nei volti tutti dei nostri cittadini la indipendenza e la libertà? non ne udivi tu ad ogni passo echeggiare i bei nomi tra le feroci grida del Popolo?

Libero. Io scorgeva nei volti di tutti insolenza moltissima, ed una risibile ferocia negli urli ferivami; ma nè un sol contegno di liber'uomo vedendo, io queste cose tutte a voi le credeva così comandate da un Re.

Liberto. Tu sai d'imbecille davvero. Un Re, lascia egli mai pronunziare neppure il semplice nome di libertà?

Libero. Ma un Popolo libero è egli mai insolente, sanguinario, ed ingiusto?

Liberto. Tu dunque ardisci insultare i Francesi?

Libero. E tu insultare la libertà, nominandola?

Liberto. Or via, amichevolmente parliamo. Tu mi sembri pur meritare d'essere disingannato: ed io ti voglio palpabilmente provare, che il male che tu vedi fra noi, è passeggiero soltanto; ma che il bene, che ne de' nascere, sarà immenso, ed eterno.

Libero. Convincimi pure, se il puoi, con i detti; io ti convincerò poi dopo, co' fatti.

Liberto. Ascoltami, e taci. Di un Popolo corrotto e marcito nella mollezza e il servaggio, ell'era cosa impossibile affatto il crearne un Popolo libero e d'alti sensi, se non si mettea mano al ferro, per estirparne i tanti membri insanabili: se non si *organizzava un terror permanente* per spaventare i dubbiosi,

risolvere gl' irrisoluti, *elettrizzare* gli stupidi, e vieppiù inferocire gli ardenti; dai quali soltanto le memorabili e sublimi mutazioni promuover si possono, e consolidare. Tutti dunque coloro, che direttamente o indirettamente dalla potenza illimitata traevano o lustro o potenza o ricchezze, nemici necessari di ogni nuova potestà, si dovevano o convertire, o distruggere. Il convertirli riusciva impossibile, o lungo, o dubbio partito; lo spegnerli, era utile e certo. Noi quindi, costretti dalla imperante necessità dei frangenti, anzi che veder tronca a mezzo la nostra magnanima impresa, abbiam dato nelle proprietà, e nel sangue di quei tanti nemici nati del nostro sistema; ed abbiamo in tal modo assodate le basi della libertà, e dell'eguaglianza.

Libero. Ma voi, fabbricatori (a creder vostro) di quest'alto sistema, chi eravate voi fino a dianzi? di qual classe nell'ordine sociale? Che avevate voi fatto prima dell'anno 1789? di qual arte vissuti? con chi praticato? donde attinto i principj di vera libertà? come conosciutala, e meritata? come speratala? con quai mezzi intrapresane la promulgazione, e il trionfo?

Liberto. Troppi quesiti mi accumuli in uno, perchè io in un fiato a tutti rispondati. Al primo appigliandomi intanto, ti afferro, e ti dico: che tu dalla Spagna, piuttosto che dall'America Inglese, uscito mi sembri. Puoi tu seriamente interrogare un uomo libero, di qual classe foss'egli nell'ordin sociale? Chi conosce i Diritti dell' Uomo, conosce egli mai queste stolide distinzioni?

Libero. E questa tua stessa risposta al mio mal inteso quesito, già ben ti svela, e condanna, come non-Uomo, o non-Libero. Ti ho io forse (nel dir di qual classe) richiesto, se tu eri Patrizio, o Plebeo? L'averla tu intesa così, manifesta che poco tu intendi. Io ti ho chiesto, e ti chiedo; se tra le quattro classi inseparabili da ogni qualunque adunanza d'Enti umani, voi eravate de' buoni, o de' rei; degli stupidi, o degli ingegnosi.

Liberto. Educati noi quanto i nobili, e meglio, avevamo e la cultura ed i lumi che provengono dal trattare, vedere e conoscer coloro, che reggono gli uomini; ma non ne avevamo l'orgoglio, non la viltà, non la scostumatezza. Nati noi all'incontro di poco superiori ai plebei, senza averne nè la rozzezza, nè l'abbiezione, avevamo ne' cuori nostri scolpito quell'odio, e disdegno pe' Grandi, che dai liberi, e robusti petti si nutre contro la prepotenza.

Libero. Cioè (dirò io, commentando) collocati voi fra i servitori, e i padroni, da questi cercando e da quelli tenendo, le brutture avevate d'entrambi. Ma oramai, senza punto traviarti dalle mie semplici, e incalzanti domande, rispondimi tu chiaramente, ed informami; se voi, principali innovatori, eravate

in questo regno in aspetto di puri, o macchiati; se illuminati e dotti davvero, o presuntuosi o infarinati soltanto; se liberi, in una parola, o liberti? — Ma che? non rispondi? — Già pienamente t'ho inteso; troppo mi hai detto tacendo. Io pure proseguir voglio, e domandoti: Chi eri tu, fa quattr'anni? Di quali entrate, o di qual arte campavi?

Liberto. Avvocato...

Libero. Ahimè! basta. Tu dunque vendevi e parole, e opinioni, e te stesso, a chi più ti pagava. Ma eri tu almeno dei reputati, e valenti in codest'arte fallace?

Liberto. La gelosia e l'invidia de' miei confratelli, aggiunte agl'infami raggiri del passato assoluto Governo, mi suscitarono delle persecuzioni iniquissime, per cui mi venne intercetta e la fama e il guadagno, che ai miei non scarsi talenti doveansi.

Libero. Spogliando io dunque d'ogni orpello il tuo dire, dalle tue stesse parole ricavo, che povero tu vivevi, ed oscuro: aggiungo io quindi, e scontento; e, concedendolo i tempi, perturbatore, vendicativo, e prepotente ed impuro; ed in una parola, Liberto. E questi pregj tuoi tutti negheresti tu invano; chè il vostro operare finora dimostra, ed a me ed a tutti, che dai molti tuoi simili è stata in quelle infelici contrade contaminata la sacra causa della Libertà, la quale certamente infra sì fatte lordure non nasce. Accusami dunque, se il vuoi, a qual più ti piace dei tanti vostri infami tribunali di sangue, e servaggio, che a prigionia mi condanni, ed a morte. Ogni pena mi riuscirà minore, e d'assai, della fastidiosissima pena di vivere in mezzo a schiavi malnati, che ardiscono assumer la maschera di liberi uomini.

EPIGRAMMA XIV.

11 ottobre 1794.

Fra Re signori e Re villani, corre
Diversità non lieve,
Benchè un flagel d'Iddio, perenne, e greve,
Sien gli uni e gli altri, e vivano del torre.
Chi, nato in trono, non conobbe uguali,
Spesso è il minor di tutti,
Ma il peggior, no; perchè dai vizj brutti
Lo esenta in parte il non aver rivali.
Ma chi povero, oscuro e vil si nacque,
S'ei mai possanza afferra,
La lunga rabbia che repressa tacque,
Fa che a tutti i dappiù muova aspra guerra.

Allor la invidìa e crudeltà plebea,
De' Grandi l'arroganza,
Immedesmate entro una pianta rea,
Forman lo scettro orribile di ferro
D'un Re, che in capo ha il pazzo, in cor lo sgherro.

SONETTO XXVII.

1 novembre 1794.

Là, dove Italia boreal diventa,
E dai prossimi Galli imbarbarita,
Coll'*ú, coll'eú, coll'án, coll'ón,* spaventa
Ogni orecchia di Tosche aure nutrita,
Là nacqui, e duolmen forte; e a me il rammenta
La mia lingua al bel dire intirizzita,
L'illegittima frase scarsa, e spenta
D'ogni lepor, d'ogni eleganza ardita.
Ahi fiacca Italia, d'indolenza ostello,
Cui niegan corpo i membri troppi, e sparti,
Sorda e muta ti stai ritrosa al bello?
Da' tuoi gerghi, e dal Gallico, ti parti; [1]
Al tornar Una, il primo vol fia quello;
Seguiran tosto vere alte bell'arti.

SONETTO XXVIII.

18 dicembre 1794.

Del Popol piaga, e non del Popol parte,
La Plebe ell'è; che vizïosa, ignuda,
Tremante serva, e servilmente cruda,
Le corrotte cittadi ingombra e parte.
Fera, volubil, stupida, in altr'arte,
Che bramar tutto, e nulla oprar, non suda:
Sempre anelante, ch'argine si schiuda
Onde inondando possa ella ingojarte.

[1] Per mancanza di vero amor proprio, le diverse Provincie d'Italia si ostinano a parlare il dialetto Calabrese, Veneziano, Genovese, Bolognese, Piemontese, Romagnuolo ecc. E così pure, per mancanza totale di alti sensi, di memore, e risentito animo, e di conoscenza, e stima del valore della propria vera lor lingua scrivibile, si avviliscono essi ad imparare, e balbettare la bruttissima lingua d'un bruttissimo popolo.

Popolo siam noi soli, a cui l'artiglio
D'immondi bruti la ragion troncava;
Noi, fatti dotti dal comun periglio. —
A freno, a fren, la insana greggia ignava:
Pane, e Giustizia, e inesorabil ciglio,
In uom la cangi; o la perpetuì schiava.

SONETTO XXIX.

8 gennaio 1795.

Pregio mi fo di quattro cose, e grado
Ne so non lieve al donator Destino,
Ch'oltre il dovere a favorirmi inchino,
Fa sì che ignoto in mandria vil non vado.
Fummi, il non nascer plebe, il don men rado;
Terzo estimo il non nascer Parigino;
Poi vien, l'avere in me spirto Latino,
Bench'io nato in servile immondo guado:
Ma il don, ch'io pongo d'ogni dono in cima,
È la scintilla di Apollineo raggio,
Che il cor m'invade, e innalza, ed arde, e lima.
S'io di plebe, o di Gallia, o di servaggio
Figlio era sozzo, in prosa io mai, nè in rima
Dar non potea di me niun alto saggio.[1]

SONETTO XXX.

12 gennaio 1795.

Tra i Galli schiavi, e in schiavitù gaudenti,
Molti anni io stava, e carmi assai scrivea,
Costretto ognor dalla feroce Dea,
Libertà, fonte in me di caldi accenti.
Ecco, ch'a un tratto a balbettar sorgenti
Una qualche non lor libera idea
Quei profumati barbari io vedea,
Rapina, e sangue, e tirannia volgenti.

[1] Cioè: se io nasceva plebeo, avrei scritto o adulatoriamente, o insolentemente sui grandi, come timido, od invidioso. Se io nasceva schiavo nell'animo, avrei scritto come un Francese. Se io nasceva Francese, avrei scritto come uno schiavo. E se Apollo finalmente di alcuno suo raggio non mi graziava, non avrei scritto nè pure il *Misogallo*.

Ma che perciò? Liberi i Galli, od io
Vil servo son, perchè in augusto tema
Non l'oprar lor, ma il dir, consuona al mio?
Liberto, il vol d'uom libero non prema:
Io comprai libertà, donando il mio;
L'altrui furando, i servi ebber diadema. [1]

SONETTO XXXI.

30 gennaio 1795.

Mono-aspri-vili-sillabi nasali
Sono il corredo di quel gergo rio,
Cui del cannone al suon trar dall'oblio
Sforzansi i Galli, a Grecia invan rivali.
Stolti, tacciando di sesquipedali
Le altrui voci rotonde, il falso brio
Delle affollate antitesi fan Dio,
E ne intesson lor rime androginali.
Tai prosacce appaiate, ei chiaman *chant,*
Voce, che urlanti fa fuggire i *chiens,*
Pria che narri il cantore l'*argument.*
A spaventar Pirene, e l'Alpi, e il *Rhin*
Più che lor armi assai, fia *suffisant*
Di un qualche Gallo vate un sol *quatrain.* [2]

SONETTO XXXII.

31 gennaio 1795.

Gracchiare il dolce usignoletto apprenda,
L'ape a muggire , o ignobil raglio il cigno;
La marra Achille, od altro abbietto ordigno
Tratti, onde altrui risibile si renda:

---

[1] E perciò essendo stata riconosciuta già da molte Potenze la nuova Repubblica Francese, e trattandosi di denominarla essa pure con un titolo Aulopolitico, si è convenuto segretamente, che come si dice la Porta Ottomana, i Gabinetti dei Principi, le due Camere d'Inghilterra; così d'ora innanzi diplomaticamente dirassi, le due Anticamere Francesi.

[2] La sola ortografica analisi di questa schifosa parola, che dee voler dire *quartina,* è più che bastante a definire la stupida barbarie di questo muto gergo. Scrivono *quatrain* per pronunziare *Catrén,* ma con la *n* nasalissima Ebraica.

Venali fogli ebdomadarj imprenda
L'alto Cantor di quest'Eroe ferrigno:
Men turpe ciò, ch'uom Tosco, udir benigno
Gli urli dei Galli, e ch'a impararli intenda.
Di scabro bronzo soppannar l'udito,
La lingua armar di sozzo ottuso ferro,
Per poi macchiar l'almo sermone avito?
Tuoi Toschi a trarre di sì stolid'erro,[1]
Febo, aiutami, o tu; s'io pur gradito
Vate indefesso all'are tue mi atterro.

SONETTO XXXIII.

1 febbraio 1795.

L'Attica, il Lazio, indi l'Etruria, diero
In lor varie flessibili favelle
Prove a migliaia, ch'ogni cosa è in elle,
E il forte, e il dolce, e il maestoso, e il vero.
Tarde poi, sotto ammanto ispido fero,
Sorser l'altre Europee genti novelle,
Stridendo in rime a inerme orecchio felle,
E inceppate in pedestre sermon mero.
Ciò disser, carmi; e chi 'l credea, n'è degno.
Nè bastò; ch'essi, audacemente inetti,
Osaro anco schernir l'Italo ingegno.
Di tai loro barbarici bei detti
Vendicator, d'ira laudevol pregno,
Giungo, securo dall'averli io letti.[2]

SONETTO XXXIV.

2 febbraio 1795.

Finchè turbo di guerra orrido stride,
(Guerra inegual, che i pravi ignudi molti
Muovono ai pochi pingui umani, e stolti)
Chi ha cuore, e pane, e senno, in ver non ride.

---

[1] I Greci, ancorchè conquistati dalle armi, e non dalle chiacchiere, nè dagl'inganni, dei Romani, non impararono già per tutto ciò la lingua latina; ma bensì i Romani la greca. Chi non si sente, merita calci, e riceveli a maraviglia; ma chi si risente, li restituisce al doppio.

[2] E, leggendoli, trovatili tali, da non mi far paura nessuna; che se i loro Epigrammatisti hanno pure per intero i trentadue denti, io me ne sento in bocca sessantaquattro tutti frementi, senza però emettere mordendo una voce canina come la loro.

Vil scelleranza, a cui licenza arride,
Tutto l'altrui fa suo; gli schiavi ha sciolti;
Liberi, e buoni in duri ceppi ha colti;
Odia i Tiranni, e Libertade uccide:
Sospende sovra ogni non empia testa
Infra scherni servili, a debil crine
La stanca scure, e di troncar non resta. —
Non torran perciò a me libero il fine,
Nè i Re plebei, sozza genìa funesta,
Nè i veri Re, nè le infernali Erine.[1]

SONETTO XXXV.

6 febbraio 1795.

D'ispido turpe verro aspro grugnito
Orribilmente mordemi l'orecchio,
In fra Pinti, e San Gallo, ov'io da vecchio[2]
Cercando il Sol passeggio intirizzito.
Pure, a turarmi il flagellato udito
Io qui molto men ratto mi apparecchio,
Di quel ch'io fea con cera, o con capecchio
Quando fra i Galli stavami assordito.
Di strette nari uscente un muto urlìo
Mi persegùla per tutto a Senna in riva,
Laudare udissi o bestemmiare Iddio.
Chiesa, e teatro, ed assemblea feriva
Spietatamente il miglior senso mio,
Sì che il dì mille volte io là moriva. —
Deh, tu, d'Averno Diva,
Fammi udir poi nel lagrimevol Orco,
Pria che Galla Sirena, Etrusco porco!

---

[1] Ella è veramente tra tutte le impudenze la più stupida, quella di costoro; che, obbedendo, e tremando, e servendo ad un *Robespierre,* ardiscono parlar di tirannide, e promulgare l'odio contro i tiranni: e si vede, che tanto conoscono i nomi, quanto le cose.

[2] Pinti, e san Gallo, sono due porte di Firenze verso tramontana. A quella di Pinti si pesano i majali vivi, che con urli orribili si mostrano recalcitranti al pagare l'introito loro al Principe, ed in questo assai men docili, e di più libero animo, i porci, che non sono i Francesi; poichè questi, senza dir molto, pagano alla loro Convenzione, ed imposizioni tirannìche, ed imprestiti sforzati, ed ogni loro avere, ad arbitrio assoluto del Sovrano, che non perde neppure il tempo a pesarli.

EPIGRAMMA XV.

14 febbraio 1795.

Ch'eran pria schiavi i Galli, il dicon essi;
Ch'ora il son più, lor tristo oprar cel dice:
Che il saran sempre, dubitar non dèssi,
Poichè il passato l'avvenir predice.

EPIGRAMMA XVI.

14 febbraio 1795.

Maschie a vicenda e femmine lor rime
Usano i Galli, e ognuna ha il suo marito.
Ritrovato sublime,
Per cui sempre han lor carme ermafrodito.

SONETTO XXXVI.

20 febbraio 1795.

L'Uom, che minor d'altr'Uom si estima, è spesso,
(Mercè sua fiacca opinïon fallace)
Non che ad altrui, minore anco a se stesso,
E, inerte vela, senza vento ei giace.
Ma chi il contrario inverecondo eccesso,
Figlio di stolta ebra impotenza audace,
Spinge a stimarsi, con dileggio espresso
D'ogni altro; a ogni altro quegli inver soggiace.
In tai due estremi, due vicine genti
Stanno, gl'Itali, e i Galli: ambo son poco;
Nulla quei, tutto questi in sè veggenti.
Pur ridestarsi può divino fuoco
In quelle, ov'arse un dì, robuste menti;
Non mai destarsi, ove impudenza è giuoco.

EPIGRAMMA XVII.

25 febbraio 1795.

Fantoccini son sempre i Galli stati:
Fantoccini eran dianzi incipriati;
Fantoccini or fetenti insanguinati.

EPIGRAMMA XVIII.

27 febbraio 1795.

Imberrettando le fittizie teste
Di un rosso cencio, è ver, Galli miei buoni,
Che parer liberi uomini credeste?
Arlecchin crede anch'ei, che si traveste,
Benchè pur mostri ognor dappiè i calzoni.
Nol crediate, che il giunger creste a creste
Vi possa, o Galli, far parer leoni.

EPIGRAMMA XIX.

29 febbraio 1795.

Monarcheschi i Franceschi in cor ben tutti,
Cucinato han Repubblica sì pia,
Che i bei digiuni, non di sangue asciutti,
Fien tornagusto della Monarchia.

SONETTO XXXVII.

9 marzo 1795.

Molta è la Gallia, e popolosa, ed una;
L'altre Europee contrade, o assai men vaste,
O spezzate, o dei Galli anco più guaste,
Non le potrian dar leggi in guisa niuna.
Nè il molti-lingue esercito, che aduna
Sconnessa Lega, a tanto fia ch'or baste;
Poichè oppon sette pur contro dieci aste,
D'arte, di senno, e di furor digiuna.
Ma, benchè i Galli, dell'altrui non-forza
Forti, ora colgan la caduta palma,
Schiavi son doppj in lor novella scorza.
Spogliati, spoglian; ma lor trista salma
In morte sol suoi patimenti ammorza;
Liberi il dì, che ad essi tolta è l'alma.

EPIGRAMMA XX.

17 marzo 1795.

Molto oprar, poco dir, nulla vantarsi,
Base son di chi vuol libero farsi.
Ma i Galli, a cui ne' piedi sta il cervello,
Tardetti al fare, e presti a insuperbirsi,
Fan base il capitello,
Paghi appien dell'osar liberi dirsi.

EPIGRAMMA XXI.

28 marzo 1795.

Farsi liberi i Galli, ell'è un'impresa
Cui solo un nostro antico Gallicismo
(Matricolato già per toscanismo)
Può scolpir, battezzandola: *Mispresa.* [1]

EPIGRAMMA XXII.

30 settembre 1795.

XVIII. Di gloria un'ombra vana
In Roma è il solo affetto;
Ma l'alma mia Romana,
Lode agli Dei, non è.

METASTASIO, *Attilio Regolo,* Atto III, Sc. VIII.

Poichè ben bene consigliate s'ebbero
Le Italiche Frazioni,
L'armi, l'onor, la spesa a lor sì increbbero,
Che, da Cristiani buoni
A man giunte rivolti al Cielo gli occhi
Orarono;
E impetrarono,
Che omài da' Galli si difenderebbero
(Cioè dai ladri eserciti pitocchi)
Con curve spalle e flessili ginocchi.

[1] *Mispresa,* da misprendere, voce antiquata, che significa *far errore,* ed è la pretta voce francese *Méprise:* e questa dicesi, che fosse inventata dai loro antichissimi Druidi, che in un certo Oracolo se ne servirono per definire misteriosamente la Dea, che avea propagata la specie umana nelle Gallie. Le Nazioni meno ingegnose la chiamarono Natura. I Druidi risposero dalla loro cortina, che la mamma dei Galli dovea chiamarsi *Méprise.*

EPIGRAMMA XXIII.

Stesso dì.

XIX. Haec fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis?

PERSIO, *Sat.*, I, v. 103.

Saria ciò mai, se del paterno sperme
Pure una goccia in Noi vivesse?

Si sta, si sta pensando
A un'Italica lega,
E conchiusa fia in tempo, allor poi quando
Beran di Trebbia, e Panaro i Francesi.
Già il soprano comando
A pieni voti Italia subdelèga:
E già si sta affibbiando
La gran corazza il General Marchesi.[1]
Forse non dan gl'Italici Narseti[2]
Giusto il peso dei Gallici Taleti?[3]

EPIGRAMMA XXIV.

31 ottobre 1795.

La testa e il capo, o sien due cose od una,
Certo in fra' Galli son cosa nessuna.
Del capo non fan uso;
Delle lor teste, fa la scure abuso.

EPIGRAMMA XXV.

5 novembre 1795.

Maravigliose veramente e nuove
L'opre dei Galli or sono. —
Fatto già del lor Re vedovo il Trono;
E la Salica Legge,

[1] Musico celebre, e l'Eroe presente dell'Italia; ed in fatti mostrò maschio petto, negando poi in Milano di cantare per il General Buonaparte Corsogallo Conquistatore della Lombardia. Superiore in ciò di gran lunga Marchesi all'intero.....

[2] Narsete Eunuco, Generale dell'Imperator Giustiniano, che conquistò l'Italia sui barbari con un po' più di fatica, e di gloria che il suddetto General Buonaparte.

[3] Talete, uno dei sette savj della Grecia.

Che avean dai tempi del barbato Giove,
Scartata anch'essa; omai Gallia si regge
Non più a Re, come pria, bensì a Regina,
Promossa al sacro onor la Guigliotina: [1]
Ma di sì ria pedina,
Che in isposa al Terror promessa s'è,
Rinascerà ben tosto un Più-che-Re.

EPIGRAMMA XXVI.

22 dicembre 1795.

Di contraria cagion l'effetto stesso
Come nasca talor, odilo espresso. —
Che fra Tedeschi, ed Itali, ed Ispani
(Gente cui batte regia onnipotenza)
Si trovin partigiani
Della ribalda Gallica licenza,
Schiavi sono e ribaldi, esser ciò de';
Ma che gli Angli, al cui Re
Vere leggi incatenano le mani,
Non che schifar tali affamati cani,
Faccino agli urli loro eco vilmente;
Prova è questa (pur troppo) ampia patente,
Che nell'Indie costor mal impinguati, [2]
Dal vizio, e non dal Re, son soggiogati.

EPIGRAMMA XXVII.

23 dicembre 1795.

Nasce talvolta il fulmin dalla terra.
Tal, con servile guerra,
Gallia facendo omai scala allo 'n giù,
Ogni sua feccia manda in armi su.

---

[1] La Guigliotina, parola barbara-piacevole, è una mannaja a contrappesi un po' rimodernata, e incipriata da un medico-macchinista, chiamato *Guillotin,* il quale, non avendo forse pratiche abbastanza, si fece un nome con questa nuova ricetta, che popolò in pochi anni l'inferno essa sola, più assai che tutte le Farmacopee, e Medici dell'universo in più secoli.

[2] Gl'Inglesi, corrotti dalle subitanee ricchezze figlie del commercio, incominciarono a non credersi abbastanza liberi, appunto allor quando incominciarono a non esser più degni della libertà vera, che fino a quel punto avevano goduta, ed in parte anco meritata.

Il gran numero, e il puzzo,
Fan che a costor davanti tutto fugge:
Ma da se stessa i suoi trofei si strugge
L'ampia mole, il cui spirto è tisicuzzo.[1]

EPIGRAMMA XXVIII.

Detto giorno.

Con quattr'anni di guerra, i Galli han vinto
La sempre avuta indipendenza esterna:
Ma sett'anni di stragi, e di rapine
Son, che la Gallia è incinta
Di non mai nata Libertade interna,
E fia pregnante eterna,
Benchè l'Erinni rie le sien Lucine,
E Ostetrici le mille *Guigliotine*.

EPIGRAMMA XXIX.

28 dicembre 1795.

Portavano i Francesi
Già il marchio loro in su le spalle a carne:
Or li vediam palesi
In punta di Cappello altro portarne.
Prima era un giglio, ed ora è un girasole:
Meglio dell'altro parmi or questo sia,
Che fa in lor fronte quello, che far suole
L'insegna posta in fronte all'osteria.

EPIGRAMMA XXX.

1 gennaio 1796.

Udite, udite, l'anno Gallinér.[2]
Comincia in Vendemmiér, Brumér, Frimér;
Barbarizzati col troncarli in ér.

---

[1] Benchè quasi tutte le Nazioni d'Europa (meno gl'Inglesi) abbiano la peggio nella presente guerra contro i Francesi, non è però men vero, che il paese il più spogliato, il più abbattuto, il più avvilito, e il più conquistato di tutti da questi nuovi settari, ella è pur sempre la Francia; a cui le vittorie dei tiranni aggravano sempre più le sue mostruose catene.

[2] *Gallinér,* in *ér,* ecc. bastando la sola barbarie indigena della pronunzia di questi nomi, non vi si è aggiunta anco l'altra della loro ortografia, con lo scriverli *Gallinaire* e *Vendemiaire* ecc.

Seguon poscia, Nivòs, Pluviòs, Ventòs;
Nomi dei mesi del primier Caòs.
Prereál, Floreál, e Germinál;
Altri tre mozzi, e Gallizzati mal.
Termidòr, Fructidòr, e Messidòr;
Ricche voci, in cui tutto è l'ultim'òr,[1]
Che omai tra Galli resti;
Quel che più simboleggia il fier Ventòs,
Che gli altri undici ei sol spiegar diresti;
E Greca rima a lui si dee, Σκατός.[2]

EPIGRAMMA XXXI.

2 gennaio 1796.

Ben adoprar il tempo, ogni uom sa dirlo:
Lo adopra intanto il Gallo in ben partirlo.
Odi acume franzese;
Tre boccon pari, e ti han partito il Mese.
Primidì, quintidì, così contando,
Eccetera, per sino al Decadì.
Poi, due volte i bei nomi ripigliando,
Termina il mese nel Triacadì.
Poi quel rotto, che il sole aristocratico
Ci dà dei ribellanti cinque dì,
Un qualche lor Mosè di riti pratico
Sacri gli ha soli Mascalzonidì.[3]
Contro a ciò, come a torto manifesto,
Gridando all'uguaglianza, che sparì,
Gli altri-trecensessanta fan protesto.

---

[1] Bada bene, lettore, e non iscambiare qui il senso di questo *or* così troncato, e messo per *oro*, ch'è il metallo il più indipendente di tutti, e il più svelto per isfuggire, e sottrarsi dall'istessa tirannide.

[2] Σκατός, che in italiano suona *Scatós*, e in latino s'interpreta *Stercoris*, e in italiano metaforicamente lo interpreteremo: *Muschio di Provenza.*

[3] *Mascalzoni-dì;* traduzione alla meglio della sublime parola *Sansculotides*, applicata dai Legislatori Francesi a questi cinque giorni scapoli, a cui la Decimo-manìa non concedeva d'entrare in alcuno dei dodici mesi. Ma l'intenzione dei denominatori essendo pure stata di conservare esclusivamente questi alla nuova *Scalzo-latria*, non è forse tradita del tutto la loro intenzione dall'umile traduttore, che ha supplito al *Senza-calzone* col *Mascalzone.*

PROSA QUINTA.

11 gennaio 1796.

Dialogo fra l'ombre di Luigi XVI e di Robespierre.[1]

XX. .....Claras abstulit Urbi
Illustresque animas, impune, et vindice nullo,
Nec periit, postquam cerdonibus esse timendus
Coeperat.

Giovenale, *Sat.*, IV, vers. 150.

Impunemente ei la Cittade orbava
De' suoi più egregi Cittadini, e nullo
Vendicator sorgea; nè perì poscia,
Benchè alla Plebe fatto anco tremendo.

Re Luigi. Chi sarà egli costui, che scende pur ora agli Elisi? Al naso arricciato, e alla guatatura insolente e' mi par di conoscerlo: ma la di lui testa è sfracellata talmente, che io non me ne posso accertare.

Robespierre. Re Luigi, tu mi stai osservando con occhio mal certo; non mi riconosci dunque più?

Re Luigi. Or sì ti ravviso pienamente alla rauca loquela. Robespierre, così presto mi hai tu seguitato?

Robespierre. In questo secolo a regnar non s'invecchia, e tu il sai. Ti sia dunque noto, che quello che tu sei stato in Francia di nome, io lo sono stato di fatti. Ho regnato sopra le ceneri tue. e de' tuoi.

Re Luigi. Non mi stupisce ciò punto. Tu avevi i tre pregj necessarj al regnare su i presenti Francesi. Oscuri natali, pessima fama, e scellerata impudenza. Regnar tu dovevi, e più tempo.

Robespierre. Un anno e mesi di trono naturale son pochi; ma di trono usurpato son molti. È vero bensì, che in questo breve spazio mi sono sbizzarrito io assai più, che non dieci dei tuoi antecessori in tre secoli.

Re Luigi. Ma pure l'arte tua a' miei tempi non era il guerriero; convien dunque, che morto me, tu ti sii portato agli eserciti; di dove poi, acquistandoti un nome, tu sii con la loro forza ritornato a dar legge a Parigi.

---

[1] Robespièrre: uno di quei tanti Avvocatuzzi falliti, che rigenerarono la Francia, e che, per essersi mostrato più crudele, e vigliacco degli altri, ha saputo uscire da quella oscurissima folla, e farsi un nome tal quale.

Robespierre. Pienamente t'inganni, poichè io non mi son mosso mai di Parigi. Quel Comitato[1] che intitolammo di *salute pubblica,* al quale io pervenni a poco a poco a dar legge assoluta; quel Comitato comandava assoluto alla Convenzione, la quale comandava assolutamente alla forza armata; la quale (come a' tuoi tempi) comandava assolutissimamente al resto di quella moltitudine, che voi Principi, e Grandi chiamate plebe, o canaglia, e noi all'incontro (perchè nessuno vuol disprezzare se stesso ne' suoi simili) con accorta adulazione chiamiamola Popolo: ma il vero suo nome in Francia sarebbe la Tutto-crede, o la Tutto-soffre. Onde tu vedi chiaramente, come io senza spiccare le natiche dal mio tronuccino, ho pur propagato il terror del mio nome nella Convenzione, in Parigi, nella Francia tutta, negli eserciti nostri, e di rimbalzo negli eserciti nemici, ed in tutte le nazioni d'Europa: il che ben dee chiamarsi Regnare.

Re Luigi. Maraviglie mi narri. Non so, se da esse debba io concepire una somma idea de' tuoi talenti e di te, ovvero una pessima idea della Francia, e di tutta l'Europa, che da un sì miserabile ente qual eri si lasciavano pure atterrire.

Robespierre. Tu, dalla segregata tua reggia, mal imparavi a conoscere e gli uomini tutti, ed i Francesi principalmente. Impara tu dunque a conoscerli ora dal modo con cui gli ho io dominati. Spogliare, atterrire, ed uccidere; indi uccidere, atterrire, e spogliare; e indi ancora atterrire, uccidere, e spogliare; e sempre poi tutti tre questi verbi di regno, raccozzati, e voltati in quanti modi può dare la volontà suprema, e la forza, son soli l'arte e il segreto del pastoreggiare Francesi. Ribelli eternamente costoro contro ai deboli, e benigni trattamenti, ai Re buoni han disobbedito, insultandoli; ai tristi e crudeli han-n'obbedito, tremando. Io ho posto loro alle spalle i cannoni, le mannaje, e la fame; ed ho posto loro davanti le rapine, la licenza, il saccheggio. Con tale espediente li ho in brevissimo tempo trasformati nella prima milizia dell'Europa. Quei Generali stessi, che han fatto tremare i nemici, di me semplice Avvocatuccio han tremato. Quella plebe tremenda, che depredava e scannava i signori, perchè troppo bene l'aveano sempre trattata; quella plebe stessa, ha ricevuto da me quasi per grazia il suo pane, e ad oncie contate, e pessimo. A be' calci, e per-

[1] *Comitato,* parola che i Francesi accattarono in questo senso dagl'Inglesi, è latina in origine. Equivale alla voce italiana *Giunta,* e denota Consiglio straordinario sopra alcuna occorrenza dello Stato. E così pure i poveri Galli han tolto in prestito dagli Inglesi *Mozione, Ordine del giorno,* e tutto in somma il frasario di Libertà, da essi poi innestato sul Governo Algerino, che sol meritavano, ed hanno.

cosse, io a viva forza l'ho cacciata alla guerra; io le ho tolti tutti i guadagni, le ho tolto perfin la parola; eppur quella plebe mi ha obbedito, e tremato. Que' Finanzieri insolenti, che a tempo tuo gareggiando co' nobili ne' vizi, e nel lusso, li offuscavano e deridevano; io gli ho spogliati, straziati, decapitati, sperperati; ed i pochi rimasti mi hanno obbedito, e tremato. Quei parlamentari, che a te riuscivano di tanto fastidio, e che tu esiliavi di tempo in tempo, tremando, e che di lì a poco tu richiamavi, piangendo; io quelli ho scherniti, spogliati, ed annichilati. E chi per essi si è mosso? Chi gli ha neppure compianti? Quei nobili, orgogliosi pur tanto, coi quali tu procedevi con tante cautele, e riguardi: quelli che tu dovevi tutto dì confettare, abborrendoli; non uno di essi ho lasciato, che avvilito non fosse, e muto, e pezzente; uccisi gli altri tutti, o scacciati. Quella Convenzione finalmente, che a te toglieva il trono, e la testa, da me nel silenzio, e terrore si lasciava pure strappar quanti membri piacevami di strapparle. Io le ho tolta ogni libertà di suffragi: l'ardire le ho tolto, e quella innata sua garrulità fastidiosa, ed il mormorare, ed il far cenni pur anche.

Re Luigi. Inorridire ad un tempo, e rider mi fai. Codesta tua immane mostruosità di carattere, innestata in un vigliacco qual fosti pur sempre, manifesta in tutta la sua estesissima pompa la stupida imbecillità di chi ti ha sofferto pur tanto.

Robespierre. Ma il tutto ancor non ti ho detto. Odi le rimanenti mie imprese: odile, e ritrova quindi parole, se il puoi, per denominare il tuo popolo. Io, dopo aver tolto, a chi il fratello, a chi il padre, a chi i figli, a chi l'amante o l'amata; io, dopo aver tolto ogni specie della più innocente libertà, e il quieto vivere, e gli agi della vita, e il parlare, e il pensare, e il respirare, ed il piangere, a ciascheduno; io, ad arbitrio mio, e capriccio, ho murate le Chiese, inibito ogni culto divino, distrutti i Sacerdoti, professato, e comandato l'Ateismo: ed io sono stato da tutti obbedito. Vuoi più? Successivamente avvedutomi poi, che gli Dei (quai ch'e' fossero) assai comodo faceano ad ogni uomo che regna, io ho da prima instituite, e comandate alcune feste pagane, con Deità allegoriche femminine tutte, e di palpabile carne. Le feste mie riuscirono numerose, pompose, e solenni. Lietamente i nostri Francesi passarono, e con dolcissima indifferenza, dall'Eucaristico pane alle mimiche carni di quella prostituita, ch'io Libertà intitolava, o Virtù; e queste come quello adorarono.[1] Vuoi più? Ravvistomi io poi successivamente (perchè io

[1] La nota a queste parole è stata fatta già circa 1900 anni addietro da un certo Cicerone, ch'era bastante politico, e conosceva bene sì gli uomini, che i Francesi. Disse questi nell'orazione per Marco Fontejo: « codeste Nazioni

ed i miei Colleghi non eravamo nè di acuta, nè di pronta vista) che un Dio solo, e impalpabile, inspirava maggior credenza, e rispetto, e favoriva quindi assai meglio il nostro *Salutar Comitato;* io mi rappattumai con questa logorata dottrina. Onde, determinato io 'l giorno, fattomi da massimo corteggio attorniare, io Re, io Pontefice unico, io Creator-banditore, alla barba di tutto il popol Francese, ad alta voce esclamai: Dio sia: e Dio fu.

Re Luigi. Impudente bestemmia! Ma questo per certo fu il punto estremo e della tua tirannica e stolida empiezza, e della loro servil sofferenza. Io non dubito, che nel momento stesso in cui tu stavi recitando quella indecente farsa, più di mille ferri si rivolgessero in te, e in questa sconcia guisa sfregiandoti, a furor di popolo ti trucidassero.

Robespierre. E qui pur anche di gran lunga, o Re Luigi, t'inganni. Dopo quella augusta funzione, io me ne cenai la sera lietissimo in tutta sicurezza con altri de' miei Sacerdoti accoliti, e si bevve, e si rise alle spalle del credenzone buon popolo Francese. Niuno mai si attentò d'insidiarmi la vita. Una donzella forte, chiamata Carlotta Corday (che è stata il solo nostro Bruto) entrata nella ferma risoluzione di perder sè stessa per pure trucidar un tiranno, non si elesse perciò di trucidar me. Costei, più assai di coraggio che non di senno fornita, uccise nel bagno un vile fazioso, che per infermità già stava morendosi, un mio lodatore, e detrattore a vicenda, che io non amava, nè stimava, nè temea; ma che pure, se non veniva scannato dalla nostra Bruta, l'avrei fatto uccider io, come torbido, e fastidioso. Contuttociò, quand'io lo vidi in tal modo ammazzato, lo vendicai con le leggi: e con tale esempio spaventando io gli altri semi-Bruti, assicurai così me medesimo.

Re Luigi. Ma come dunque, e perchè soggiacesti; ed a chi?

Robespierre. Per non avere ucciso abbastanza fui morto.[1] Ed in fatti non fu già un orfano figlio, che in me vendicasse i suoi

---

(Galle) cotanto dai costumi, e natura delle antiche genti si scostano, che quelle guerre appunto, che tutti gli altri popoli imprendono per mantenere il loro culto, essi contro al culto di tutti, ed al propio, le intraprendono. » E leggi poi quel che segue, ed avrai di che ridere col buon Cicerone alle spese de' Galli.

[1] È qui da notarsi una somma diversità di maestria nell'arte *Dolocratica* che volgarmente si direbbe schiavesca, tra gli uomini antichi, ed i presenti Francesi; diversità, che sta interamente a favor di questi ultimi. Gli antichi, al trucidare i loro Tiranni venivano inspirati, e sforzati da un sacro misto furore di libertà, e di vendetta. Ma questo moderno Nabiduccio non veniva già ucciso da un Pelopida, nè da un Trasibulo, nè da un Cassio; un Cetego, un Verre, e simili vili, sfuggiti di carcere, invidiosi bensì del Tiranno, ma in nulla nemici della Tirannide, erano dunque i degni carnefici di un sì fatto carnefice.

genitori svenatigli, non un marito, un fratello, un amante, un divoto, un mendico, che in me vendicassero o la moglie, o il fratello, o l'amata, o i sacerdoti, o gli averi da me depredati, profanati, ammazzati. Non entra vendetta in cuor di Francese. Cristiani in questo soltanto, dal nulla sentire. Due scellerati, che io per soli due giorni procrastinai d'ammazzare, per non morir essi, finalmente mi uccisero: cioè congiurarono, per farmi dalla Convenzione ammazzare, processare e accusare, tre verbi, che il mio regnare ha fatti sinonimi, ed istantanei, precedendo sempre però l'ammazzare. Vero è, che io nella Convenzione stessa imprudentissimamente accusando con dubbie ed oscure parole assai de' suoi membri, senza pure individuarne nessuno, lasciai in tal guisa sopra tutte le teste di essa vagare il terrore, e la morte. Questo indeterminato universale spavento collegò contro me tutti quelli, che disegnate vittime si credettero. Quindi, ciò che niuno di coloro avrebbe mai ardito tentare per salvare, nè vendicare il congiunto, o l'amico; tutti allora l'osarono, per pure tentare di salvar sè stessi. Io dunque in una sola mattina vistomi subitamente incarcerato, accusato, non udito, abbandodonato, e tradito da' miei satelliti; trovandomi a mal partito, tentai, con una pistola rimastami, involarmi all'imminente fatal *Guigliotina.*

Re Luigi. Bene sta: nè alcuno mai poteva esserti degno carnefice, quanto tu stesso.

Robespierre. Ma questa mia mano, mal ferma in sì importante momento, tradivami.

Re Luigi. Insanguinata di tante migliaia di trucidati innocenti, mal seppe uccidere un reo. Tu dunque allora il vedesti, qual differenza passasse fra l'inviare ad altri la morte, e il darla a sè stesso.

Robespierre. Sfracellato così, e semivivo, io fui tosto strascinato su quella piazza medesima, da quel carnefice stesso, sotto la stessa mannaja, che troncò la tua testa; e quivi fu tronca la mia, e mostrata recisa ad un popolo immenso, appunto come la tua. Tanto è vero, che non lo volendo, e senza avvedersene, mi tennero, e trattaron coloro, fino all'ultimo punto, come lor Re.

Re Luigi. Un successor qual tu eri, ampiamente ogni qualunque antecessore discolpa. E benchè il desiderio, ed il pentimento, e le lodi di un popolo, che ha potuto obbedirti, nulla lusinghino un Re di coscienza intatto, e di fama; nondimeno (giacchè su un tal popolo regnai) io voglio riportarne anzi lode, ed amore, che vituperi, ed abborrimento. E fia questa la diversa ma giusta mercede, che ambo noi otterremo dal tempo.

Robespierre. Or va, ben eri tu nato un Guardiano di Cappuccini, ma non il Re mai di un popolo ciarliero e corrotto.

Re Luigi. Ogni tuo biasimarmi mi onora. Ed or, basti. Ampj son questi Elisi: ed il giusto Minosse a noi due certamente assegnerà una sede diversa e lontana. Addio dunque per sempre, o tu, memorabile

Sbigottitor di sbigottite donne (XXI).

Robespierre. Addio tu pure per sempre, o non credibile, ed unico

Ribellator de' tuoi sommessi schiavi (XXII).

EPIGRAMMA XXXII.

11 gennaio 1796.

XXIII. Οἱ κακοὶ δ', ὥσπερ πεφύκασ', οὔποτ' εὐπράξειαν ἄν.

EURIPIDE, *Ione,* ver. ultimo.

Non mai felici (esser nol denno) i tristi.

Ogni par d'anni, una Costituzione;
Ogni se' mesi, una *Voltolazione*[1]
(Cioè, macello in casa col cannone,
Dal qual sempre ottien scettro il più birbone);
Ogni sei passi, un boja e una prigione;
Ogni tre passi, un delator fellone;
Ogni vent'ore, un sol tristo boccone;
Du' volte il giorno, un falso gazzettone;
Ogni minuto, il ventre in convulsione;
Sempre inibìta e Chiesa ed Orazione:
Questo è lo stato del buon Popolone,
Che aspetta ognora l'*Organizzazione.*

---

[1] *Voltolazione.* Non ho il tempo per ora di appurare, se questa parola sia stata archiviata nella Crusca; ma quand'anche poi non ci fosse, non mi risolverei però di levarla da questo Epigramma, perchè mi pare, ch'ella vi esprima vivissimamente quell'impotente rivoltolarsi che l'Asino fa nella polvere: per cui da qualunque lato gli venga poi fatto di raddirizzarsi stentatamente su i piedi, non ne rimane egli per tutto ciò meno Asino, nè meno gli prudono gl'insanabili guidaleschi suoi tanti. Che se la parola *Rivoluzione* era oramai consacrata in Europa per esprimere quel passare dalla servitù alla libertà, che è stato felicemente eseguito già dagli Svizzeri, dagli Olandesi, e dagli odierni Americani (passaggio che indubitabilmente dimostra un popolo risentito, intrepido e giusto) bisognerà pur prevalersi di tutt'altra parola per esprimere ora quest'incessante passaggio da una schiavitù in un'altra, e sempre più grave, e più stupida, il quale vediam praticare non che pazientemente, ma baldanzosamente, dal più presuntuoso, e il più ottuso di tutti i popoli, dalla creazione del Mondo fino a' dì nostri, senza eccettuare neppure gli Ebrei.

EPIGRAMMA XXXIII.

15 gennaio 1796.

Per riscattar Repubblicani sei,
E de' più grossi che la Gallia sputi,
In baratto ella prima offre, ella stessa,
Dar l'orfana Capeta Principessa? —
Oh Trasibuli, oh Icilj, oh Armodj, oh Bruti, [1]
Mirate schiavi rei;
Con una donzelletta,
Pretender ricomprar Fabrizi sei! [2]
L'Imperator, ridendo, il cambio accetta. —
A un gran dilemma i Galli or qui dan loco:
O la donzella è molto, o i sei son poco.

EPIGRAMMA XXXIV.

16 gennaio 1796.

La Repubblica Galla or l'un per cento
Della propria sua carta in detti rende,
Senza rossor nessuno.
Ella è il vero Anticristo, a chi l'intende;
Poichè Cristo, in suo santo Testamento,
Rende il cento per l'uno.

EPIGRAMMA XXXV.

18 gennaio 1796.

Si dice, che dicea non so qual Papa
Palpandosi la tiara: Oh quanto bene
Ci fa quest'ampia favola di Cristo!
Così, cred'io, dice ora il ben più tristo
Gruppo de' nuovi Gallici Pentarchi,
Rimpannucciati, e di ricamo carchi,
Le panciette palpandosi omai piene,
E dianzi avvezze al cavolo e alla rapa,
« Oh beata novella cecità!
« Quanto a noi fa pur bene
« La favoletta della Libertà ».

---

[1] Nomi tutti di sacrosanti difensori della libertà che non ne avevano imparato il nome nelle Gallie.

[2] I Fabrizi Romani voleano rimaner poveri, per rimaner liberi. I Fabrizi Parigini vogliono dirsi liberi, per potersi far ricchi.

EPIGRAMMA XXXVI.

Stesso giorno.

La Convenzion Gallesca or si baratta
Ne' Cinque, ed Anzïani, e' Cinquecenti;
Ma la stessa è pur sempre.
L'Uomo non cangia tempre,
Nè (molto meno) il reo si disimbratta,
Per cangiar egli nome, o vestimenti.
Un soldo è un soldo: e fa pur quanto sai,
Quattrini quattro nol baratti mai.

EPIGRAMMA XXXVII.

Stesso giorno.

S'io di Greco sapessi, or ne trarrei
Sopra i Galli assai buone barzellette,
Poichè pur tanto s'ingrecheggian ei.
Per esempio; un sol jota, chi il frammette
A *Démos* popol, fa *Demiós*, ch'è il Boja.
Mirate con che facile enimmatico,
Chi grecizza, in un motto si spastoja
Dal battezzare il regno di que' rei,
Dicendo; innesta il jota al Democratico. [1]

SONETTO XXXVIII.

20 gennaio 1796.

XXIV. *Agorastocles.* Agite, inspicite, aurum est.
Collybiscus. Profecto, Spectatores, comicum.
PLAUTUS, *Poenulus,* III, 2, 20.

Ag. Oro è questo, guardatelo.
Coll. Davvero
Spettatori, gli è un oro da commedia.

L'*Assegnato,* è tra i Galli un fogliolino
Con cifre, e bolli, e firme, emblemi e motti:
Finge, e scaccia i metallici prodotti:
Ridendo il dai, ma il prendi a capo chino.

[1] E ne avrai la bellissima parola *demiocratico,* cioè *carneficesco* governo. A nuove cose, nuove parole.

Nozze, ove in acqua è trasmutato il vino,
Son queste; e muto il reo prodigio inghiotti:
E se increduli v'ha, tosto fien dotti
Dal carnefice Popol Parigino.
Breve poter, ma immenso, ha l'empia carta,
Che i già ricchi, or pezzenti, e disperati,
Coll'affamata plebe in un coarta.
Tutti a forza il Terror li spinge armati;
Vincon l'Europa, ch'anzi a lor si apparta:
Ma non può Gallia vincer gli *Assegnati*.

SONETTO XXXIX.

26 gennaio 1796.

XXV. Ὕπνε, ἄναξ πάντων τε θεῶν, πάντων τ' ἀνθρώπων!

OMERO, *Iliade*, XIV, v. 233.

O, degli Uomini tutti, e in un de' Numi,
Sonno, tu Re

Giunte sporge le mani, e genuflesso
La pace implora il gran Monarca Ibero [1]
Dagli assassini, che morte empia diero
Al loro Re, della cui stirpe è anch'esso.
Pace ottien ecco, e vituperio espresso,
Che il suo nome incastona in turpe zero.
Già per l'altrui viltade il Gallo altero
Sforzato è or quasi ad apprezzar sè stesso.
Ben tutta è lezzo nostra Europa infame,
Poichè in fetore nè alla Gallia cede,
E a sè di sua putredine fa strame.
Ardiam, su dunque, ampie funeree tede
Di Nazïoni estinte al vil carcame,
Se ai Galli ognuna esser minor si crede.

[1] È nota la umil pace ricevuta dalla Spagna, e impostale dalla Repubblica Francese. Ma conviene anche dire, che di una tal turpitudine non fu inventrice prima la Spagna, poichè di parecchi mesi fu preceduta dalla Prussia, che diede l'esempio di sacrificare l'onore, senza neanche renderlo.

EPIGRAMMA XXXVIII.

27 gennaio 1796.

Sublime marchio contrassegna i pretti
Repubblicani, non alati uccelli:
Rosso, e bianco, e turchino, in tre cerchietti,
L'un nell'altro innestati,
Fan l'augusta coccarda, onde fregiati
Van dei Galli nell'apice i cappelli.
Sangue il rosso, e poi sangue, e sangue accenna;
Stupidità, non candidezza, il bianco;
Il turchin la Turchesca Libertade:
Tre bei simboli, a cui se l'un vien manco,
Il mal-in-gambe loro Idol Tentenna[1]
Srepubblicato cade.[2]

EPIGRAMMA XXXIX.

28 gennaio 1796.

Dai Buoni i Tristi divisar tu dei,
Chiamandoli Francesi:
Poi la Coccarda ti farà palesi
I pessimi tra' rei.

EPIGRAMMA XL.

Stesso giorno.

Semi-Ateniesi i Galli son: chi 'il niega
Oda lor lingua e il greco in piena lega.
Attici Autori usar *Polissonómo,*[3]
Per dir Reggi-Cittade.
Or che il Grecismo tutta Gallia invade,
Tali ella noma i Magistrati sui,
Per far d'Atene omai l'ultimo tomo:

---

[1] Nome di una divinità Francese, la quale sarà poi il Demogorgone della loro mitologia.

[2] *Srepubblicato,* altra parola nuova, ma più necessaria per ora di quel che lo sia *Inrepubblicato.*

[3] *Polissonomo.* Eschilo usò questa voce nei *Persi,* verso 855, e nelle *Libatrici,* verso 869.

Ma il Gallo, che in suo genio accatta, e rode
Poi sempre i suoni delle voci altrui,
Qui pur nasi-parlando, e usando sega,
Qual fa di Aristogítone *Gitón,*
Così, troncando l'*omo,*
Fa di Polissonómo *Polissón.*[1]

EPIGRAMMA XLI.

31 gennaio 1796.

Quando degnansi i Francesi
Far partecipi altre genti
Della lor felicità,
Mandan ivi i lor pezzenti,
Che con modi assai cortesi
Le *organizzan* come va.[2]
Oro, argento, bronzo, ferro,
Grani, bestie, arbori, frutti
Si fan dar quanto più v'è;
Ma pagando, e in buon *papié,*
Poi per toglier loro i lutti
Del reciso ulivo, o cerro,
Un trist'albero lor piantano,
O sia nespolo, o sia sorbo
Del qual molto si millantano,
Gareggiando il birbo, e l'orbo.
Un tal frutice han chiamato
L'arboscel di Libertà.
E il sarebbe in verità,
Se radici ei tante avesse,
Sì che ogni ente *organizzato*
(Cioè nudo-brullo-nato,
Affamato, e disperato)
Impiccarvisi potesse.

---

[1] *Polisson;* questa parola, che non troncandola è greca, diviene col troncamento pretta francese. E assai prima ch'ella significasse, come ora, Magistrato, ella significava per l'appunto ciò che i Fiorentini dicono tuttavia *Monello.*

[2] *Organizzare;* altro verbo derivato dal Greco, e metaforicamente messo su dai Francesi per significare il mettere in perfetta armonia tra loro le diverse parti politiche interne dello Stato. E con la stessissima felicità per l'appunto armonizzano essi nelle cose dello Stato, come in quei loro urli musicali che chiaman *l'Operà.*

EPIGRAMMA XLII.

L'Oracoletto.

1 febbraio 1796.

O i Pentarchi[1] farannosi Pantarchi:[2]
O i Pentacosi[3] li faran Staurarchi.[4]

EPIGRAMMA XLIII.

2 febbraio 1796.

Per decreto trombale
D'ambi gli augusti Gallici Consessi,
Quaranta-mila-milïoni soli
Di lire Galle, in carta antireale
Saranno impressi, e emessi.
Poi (perch'uom niun dopo il Governo involi)
Stampati i soldi, rompon le matrici.
Questa è pietà, qual veramente dessi
A tali arvispossate genitrici.

EPIGRAMMA XLIV.

2 febbraio 1796.

XXVI. Τὰ δάνεια δούλους τοὺς ἐλευθέρους ποιεῖ. Τί οὖν τοὺς πάλαι δούλους ποιήσει; ΔΟΥΛΟΤΑΤΟΥΣ, δήπου.

I debiti rendono schiavi gli Uomini liberi. Quali dunque renderanno pur quelli ch'erano da prima già schiavi? — Per certo *schiavissimi*.

Sentenza d'un Anonimo antico,
Aggiuntavi la coda da un moderno.

Uno sforzato imprestito in bei dindi[5]
Gialli, o bianchi, o bronzini, ma sonanti,
La Repubblica leva:

---

[1] I Cinque-Re.

[2] Soli-Re: cioè onnipotenti, e tacitamente dicenti con le femmine, da Giovenale pennelleggiate, « *Voglio e comando, e il mio voler fia legge* ».

[3] I Cinquecento, che sono le matrici di quei Beati Cinque.

[4] Di-forche-Re. Parole tutte quattro grechissime, e felicissime.

[5] *Dindi;* nome de' quattrini usato dai bimbi, e da chi pargoleggia con essi, appunto, come va facendo con costoro il Misogallo.

Milïonï seicento di contanti,
D'ogni uomo il sangue, in un istante quindi
La Repubblica leva.
Vogli, o non vogli, abbi o non abbi, paga;
Se no, tua pelle prima, e poi tua testa,
La Repubblica leva.
Ma sia pur ladra, ella non è già maga,
Nè, per l'ultimo furto, omai più cresta
La Repubblica leva.

EPIGRAMMA XLV.

4 febbraio 1796.

« La Francia sola contro Europa tutta »,
Men gl'iniqui (cioè du' terzi e un sesto)
Combatte: e i non iniqui a terra butta. —
Qui l'esser vinto adunque alloro frutta;
E vituperio è il vincer manifesto.

EPIGRAMMA XLVI.

15 aprile 1796.

Il *Mandato* è fratel dell'*Assegnato,*
E figlio dell'*Imprestito sforzato.*
Tutti di un Corpo-pubblico decotto
Sono il tristo fetente ultimo fiato,
Ch'egli or di sopra emette, ed or di sotto.

EPIGRAMMA XLVII.

7 maggio 1796.

Di tutti quasi i Re d'Europa un fascio
Mal ammagliato io miro;
E ad uno ad uno debellati in giro,
Pria che venga ai lor regni ultimo sfascio,
Ai Galli innanzi in ginocchion li lascio. —
Da ciò, chi non è volgo, non conchiude
Che sien gran cosa i Galli;
Ma che tai coronati pappagalli
Temprati Re sovra stercorea incude,
Ai cinque Boia-Re prestan virtude.

EPIGRAMMA XLVIII.

Stesso giorno.

Chi 'l crederia pur mai, che filarmonica
Tanto fosse una gente,
Cui vomita la Gallia disarmonica?
Per tutto, ov'ei si ficcano, imminente
Minacciano un concerto
Tutto d'organi schietti, appo il cui merto
Ogn'altro suon fia ciarpa.
Già i pedali a calcar pronta è ogni scarpa:
Gli organi, è ver, finora, e gli organisti
Mancan; ma intanto, per non farci tristi,
Lor mani esercitando van su l'arpa. [1]

---

[1] Arpa, stromento eletto dal re David per salmeggiare, e profetizzare: degenerato poi nella mondanità, come tutte le cose coll'andar del tempo. Ma i Galli, rigeneratori d'ogni antico instituto, voleano pure a questo loro diletto stromento dare la preferenza sopra l'Organo stesso: e tanta era la loro predilezione per questa Davidica armonia, che quando si cucinavano quel loro stemma simbolico, in vece del tacito motto, che io accennai nell'ultimo verso del Sonetto XXI, come scolpito dalla maestria del pittore su la fronte della lor Donna Stemmatica, molti si ostinavano a porvi sotto la seguente Epigrafe greca: Ἥρπηκα, Ἁρπάζω, Ἁρπάσω; tre parolette, che in Italiano suonerebbero, ridotte in un verso: *L'Arpa suonai, la suono, e suonerolla.* E grandi furono, e ingegnosissimi, i contrasti fra quei saggi per l'ammissione, o esclusione dell'Epigrafe. Ma finalmente i membri Grecizzanti dovettero cedere ai Gallizzanti, che dimostrarono non potersi alla lor Donna impugnante una pertica, affibiare il motto di un arpeggiante, perchè una pertica non è un'arpa.

EPIGRAMMA XLIX.

13 maggio 1796.

XXVII. Ἀνθρώπους καταλέξω πεπληρωμένους πάσῃ ἀδικίᾳ, πορνείᾳ, πονηρίᾳ, πλεονεξίᾳ, κακίᾳ· μεστοὺς φθόνου, φόνου, ἔριδος, δόλου, κακοηθείας. Ψιθυριστάς, καταλάλους, θεοστυγεῖς, ὑβριστάς, ὑπερηφάνους, ἀλαζόνας, ἐφευρετὰς κακῶν, γονεῦσιν ἀπειθεῖς, ἀσυνέτους, ἀσυνθέτους, ἀστόργους, ἀσπόνδους, ἀνελεήμονας.

S. Paolo, *ai Romani,* I, 29.

Uomini annoverò ripieni d'ogni iniquità, impudicizia, reità, avarizia e malizia: ridondanti d'invidia, di stragi, di discordie, d'inganni, di perversità: sussurroni, detrattori, Dio-spregianti, ingiuriosi, superbi, millantatori, di nuovi mali ritrovatori, irriverenti ai lor padri, dementi, fedifraghi, disamorevoli, dispietati, implacabili.

Catalogo dei Piedi Militanti [1] nella guerra dei *Deficit* Regnanti. [2]

Coalizzati contro ai Galli, e indarno,
Fur Portogallo, e Spagna,
E Napoli, e Sardegna, e Gran Brettagna,
Ed Austria, e Prussia, e Impero di Lamagna,
5 E Olanda, e Russia quasi, e il picciol Arno.

---

[1] *Piedi militanti.* Questa parola *Piede,* consacrata oramai dall'uso, per esprimere una data quantità di gente in armi, per una felice combinazione, ella riesce anche calzante, e dimostrantissima in questo proposito, trattandosi qui d'una guerra, che non si eseguiva nè colla testa, nè colle braccia, ma ad *litteram* coi soli piedi (e scalzi per lo più) delle rispettive Potenze, che, un po' per una, altro non facevano, che mandare i piedi un tantino innanzi, e subito poi rivolgerli moltissimo indietro.

[2] *Deficit Regnanti.* Questo latinismo fatto oramai proprio vocabolo di tutte le lingue moderne, è usato qui in forza di sustantivo; e il *Regnanti* vi sta per *Aggettivo.* E così architettate queste due parole, vengono, mi pare, ad esprimere il giusto valore di quasi tutte le presenti Potenze Europee; le quali, o siano composte di un Re, o di molti, tutte concordano pure nel farsi base del *Deficit,* non solamente di denari, ma di tutte quelle mercanzie, cioè Senno, Previdenza, Coraggio, Religione, Onore ecc., con le quali altre volte si governavano gli Stati.

Coalizzati ai Galli, e con più frutto,
Furo in gran turba gli ENTI.
Gl'invidïuzzi Re, nulla intendenti;
E i Ministri, o malfidi, o tondi, o lenti;
10 E i Generali, o inetti, o vecchi spenti;
E gli Ammiragli, al mercatar scendenti;
E i Grandi, di lor corte malcontenti.
Di nostre armi, pur troppo, ecco i Reggenti.
Segue il fascio più brutto
15 Dei non Galli, pe' Galli combattenti.
I plebei, che il timor fea sol tacenti;
E i plebei, che viltà fea poi valenti;
E gli affogati debitor pezzenti;
E gli assassini, e i ladri, e i malviventi,
20 Tutti già già dal patibol pendenti;
E i banchieri impinguatisi impudenti;
E i mercanti falliti, non solventi;
E gli schiavi, che adulano i potenti;
E i dispregiati garruli saccenti;
25 E i lettori, dottrina non abbienti;
E i furati all'aratolo studenti;
E gli avvocati d'oziosi denti;
E i medicastri, morte mal pascenti;
E in tutte l'arti i rabidi impotenti;
30 E i servitori, esser padron volenti;
E i padroni, in servili opre giacenti:
E i beccai, di tirannide stromenti;
E i Cogli-mete, e uffizi altri fetenti:
E i frati, in gabbia invan codi-frementi;
35 E i preti, a benefizio non salenti;
E i viziosi ignari miscredenti;
E i settarj, o impostori, o stracredenti;
E de' Giudei le circoncise menti;
E i mariti lor mogli a vil vendenti;
40 E le mogli, cui tolto è aver serventi;
E i figli, ingrati, indocili ai parenti;
E i cadetti che han quattro, e spendon venti;
E i cavalieri spada non traenti;
E i titubanti nobili recenti;
45 E i letterati, a mensa altrui rodenti;
E i poetuzzi, il ricco invan lambenti;
E i filosòfurfanti, sconnettenti;
E i giovani, inesperti, mal-vedenti;
E i misantropi, lividi cruenti;
50 E i filantropi, stupidi leggenti;

E i prezzolati, effimeri scriventi;
E i vili, del mal d'altri ognor ridenti;
E i vili, del ben d'altri ognor piangenti...
Ma il fiato manca, tante son le genti. —
50 Coalizzati ai Galli, e con gran frutto,
Tutti i pessimi fur del mondo tutto.[1]

EPIGRAMMA L.

16 maggio 1796.

L'*Aristo-* e il *Mono-* e il *Demo*-craticismo
Han tutti e tre di Francia l'Ostracismo.
Aristo- perchè dove buon v'è niuno,
Fia impossibil trovarvi ottimo alcuno:
Mono- perchè in migliaia non han l'Uno:
Demo- perch'ella ognor favola fue,
Che le pure Api libere creasse
Un putrido cadavere di Bue.
Senza Popol, senza Uno, e senza Buoni;
Nuovo Regno è dover, ch'ivi si alzasse,
Cui chi un nome vuol dar che il tutto suoni,
Greco-Tosco-Latin, questo gli dia:
Cacó-Ptocó-Ladró-Servo-crazia.[2]

EPIGRAMMA LI.

18 maggio 1796.

Non è dai Galli, oibò, l'Italia invasa:
Gli è tutto pan di casa,
L'una fogna nell'altra or si travasa.

[1] Tutti i pessimi fur ecc., meno... i RR. PP. Gesuiti.

[2] Κακὸ, Πτωχὸ ecc. Cioè: Governo di Ribaldi, Pitocchi, Ladri, e Servi. Dei quali pregi, siccome riuniti spesso tutti nello stesso Individuo regnante ora in Francia, se ne potrà benissimo formare grecamente anche un sol nome composto Toscano; il quale felicemente anche combinandosi in undici sillabe ci darà il seguente prezioso verso, vista la preziosità dei soggetti: *Rei-Pidocchiosi-Ladri-Servi-Re.*

EPIGRAMMA LII.

23 maggio 1796.

Non vorrian esser Vandali i Francesi;
Quindi or gl'Itali Quadri arder non vonno;
Ma solo a gloria intesi,
Per fingersi non barbari, li rubano.[1]
Che pro? ben le lor mani sgraffiar ponno,
Ma in trattare il pennel goffe titúbano.

EPIGRAMMA LIII.

7 giugno 1796.

La vile Europa dalla Gallia vile
Batter si lascia, e leggi anco riceve.
Ragion ne vuoi? fia breve. —
Di codardi mal giunti, a cui sottile
Verga, mal retta, e in più divisa, impone,
Palma ne ottengon lieve
Codardi, avvinti sotto un sol bastone.

EPIGRAMMA LIV.

5 luglio 1796.

Scrive amichevolmente
All'amico Gran Duca il Gallagogo,[2]
Che metteragli irresistibilmente
Sei mila armati amici entro Livorno.
Risponde blandamente,
Pel lattante Signore il Pedagogo;

---

[1] Ai Duchi di Parma, e di Modena, Principini che non erano in guerra co' Francesi, ed inermi del tutto, furono tolti da questi magnanimi conquistatori parecchi bellissimi quadri; fra i quali, al Duca di Parma il famoso S. Girolamo del Correggio. Ed eran questi generosi furti i fatidici precursori di quelle veramente nuove *Repubblicocuzze,* che furono poi tutto il prodotto residuale delle industriose *Culofatture* Francesi da essi lasciate in Italia, da seppellirsi poi nell'Eridano, insieme coi loro tessitori.

[2] *Gallagogo,* cioè menator di Galli, parola in tutto sorella di Pedagogo, menator di ragazzi.

Che si riceveran cristianamente.
Ne fa l'Italia tutta un muto sfogo:
Intreccia intanto il General gaudente[1]
A' suoi sudati allori un aureo corno.

EPIGRAMMA LV.

16 luglio 1796.

Contro pochi ed inermi, armati molti,
E in vista amici, usar l'inganno, è vostro,
E di voi soli, o Galli, un sì bel pregio.
Già da tant'anni in ogni infamia avvolti,
Poter pur anco al vostro onor far sfregio,
Ben cosa era da voi. —
Popol d'ignoti Eroi,
Vero nell'inventiva unico mostro,
Trovata hai l'arte di macchiar l'inchiostro.

EPIGRAMMA LVI.

22 luglio 1796.

Rubano i Galli tutto agl'Italiani;
Che, non avendo mani,
Regalan lor per giunta anco l'onore.
Ma quelli lo rifiutan con orrore,
Qual moneta, che in Francia non ha corso.

---

[1] *Gaudente,* era il nome di certi Frati, che ancora duravano nel decimoquarto Secolo, e mentovati dal nostro Dante. Questo è altresì uno dei pochissimi Ordini Religiosi, che i Francesi hanno decretato non solamente di tollerare, ma di volerlo in tutta la sua massima pompa rigenerare, finchè si troverà dei popoli, alle cui spese professarlo. E finchè i *Protoschiavi* (cioè essi stessi Francesi, la parte passiva, che sono i quattro quinti, e cinque ottavi di tutta *la Gallicheria*) saranno stupidi nell'obbedire, ancor più dei loro tiranni nel comandare. Benchè, certo, non lo siano poco; comandando, tra le altre tante ridicolezze, quella di odiare i Tiranni, senza aver l'avvertenza di eccettuare sè stessi; ed i Popoli loro non lo son niente meno, nelle difficoltà, che fan nascere, per non giurare quest'odio, che stoltamente adattano ai Re; i quali, a petto a costoro, sono vere, legittime e liberissime Repubbliche. Ma dove sono io ito abusando della carta, che mi rimaneva in bianco qua sotto, e saltellando di palo in frasca? Ora mi ravvedo, e ravviatomi taccio, fino ad un'altra notarella. Ma la Francia è un così vasto pantano, che chiunque vi cade, a stento poi si può ricondurre alla riva, e non può mai uscirne, se non molto imbrattato.

Il tristo Onor, sprezzato
Non men che dal rubante dal rubato,
Come un can bastonato
Dando all'Italia il dorso,
Verso i Tedeschi a tutte gambe corre,
A veder se il pur possono raccorre.

EPIGRAMMA LVII.

25 luglio 1796.

Rosi i Galli dal baco
Detto *Innovíno,*[1] han protettor cangiato,
San Luigi, in San Caco:[2]
Quindi il Nume novel, di fama ghiotto,
Per più innovare, ai *Novinisti*[3] ha dato
Ch'essi mangino, e parlin per di sotto,
E il ventre sgravin donde si fa motto.

EPIGRAMMA LVIII.

28 luglio 1796.

Due morbi a un punto mai non raccozzati
I Galli han coronati;
Tutti i Re, fatti a un tempo paralitici,
E gli schiavi indi tutti *emo-dipsitici.*[4]

---

[1] *Innovíno:* altra Deità Francese, la quale sta sempre aspettando il suo fratello primogenito, chiamato *Inventíno,* senza di cui quel tapino cadetto non può mai far nulla di buono nè di originale.

[2] *Caco:* altro Nume naturalizzato dai Galli; la di cui apoteòsi essi hanno ottenuta alla barba d'Ercole, di lui uccisore. Ed ora che hanno conquistata Roma, sopra il feroce Pontefice, dicesi, che vogliono trasportare la Cupola di S. Pietro sull'Aventino per sovrapporla al nuovo tempio di questo lor Dio.

[3] *Novinisti,* seguaci di Sant'Innovino, come gli Scotisti di S. Tommaso.

[4] *Emo-dipsitici.* Parlando di una Nazione tutta greca, bisogna grecizzare per forza. Queste due parole raccozzate, vengono a dire *Sangue-sizienti,* ed è una malattia egualmente comune tra i Re, e tra i più vili plebei, cioè in tutti que' corpi umani, che si trovano o troppo satolli, o troppo affamati.

EPIGRAMMA LIX.

28 luglio 1796.

Certi nomi si accoppiano, altri no.
Verbi-grazia; sta ben, Libero, e Giusto;
E a maraviglia stan, Ladro ed Ingiusto.
Ma, nè Dio pure maritar mai può
Libero e Ingiusto, ovvero Giusto e Ladro. —
Nol può Dio? poco importa; Gallia il puote.
Quella sfacciata, che in ribalde note,
Con mani ambe le fiche al Ciel mandò,
Gridando: « togli, Dio, che a te le squadro ».

EPIGRAMMA LX.

28 luglio 1796.

« Che giova nelle Fata dar di cozzo? »
Natura, o Galli, libertà vi niega.
Non vel dice il cervello, e il naso mozzo,
(Cui di serbar pur sempre ella vi prega)
Che sete appena voi dell'uom l'abbozzo?

EPIGRAMMA LXI.

6 agosto 1796.

« Guerreggio in Asia, e non vi cambio o merco », [1]
Dicea Goffredo, invitto, e nobil Duce. —
Rubo in Italia, e non guerreggio; cerco
Oro sonante, e non frivola luce;
Dice l'ignobil Capitan Pitocco,
Ch'or dietro a sè ne adduce
Ladreria di Proénza e Linguadocco.

---

[1] Verso del gran Torquato, degno, e di lui, e di Goffredo, e dell'alto scopo d'entrambi. Così fosse degno pur anche il terzo verso di quest'Epigramma, e del Capitano, e dell'impresa sua, e di chiunque altri intraprendesse mai di cantar l'uno, e l'altro, eccettuatone però il Colascione del Misogallo.

SONETTO XL.

18 agosto 1796.

Là dove il Mincio impaludato aggira,
Sacro, le mura dell'antiqua Manto,
Freme dei Galli la famelica ira,
Che di espugnarle anticipato ha il vanto.
Ma palma ognora non ottien la dira
Megèra ai figli del Tartareo pianto;
Rado, è ver, ma talvolta il Ciel pur spira
Fausto a chi abborre schiavi in franco ammanto.
Tolta è la grave ossidïone: in riva
D'Adige omai si pugna in vario Marte,
E ancor la speme dell'Italia è viva.
Tedesche braccia, Italo senno ed arte[1]
Fean l'illustre difesa; onde periva
Sconfitto il meglio dell'iniqua parte.

SONETTO XLI.

21 agosto 1796.

Tronche due Regie teste rotolanti
Veggio; nel limo d'Albïon la prima;
L'altra, ove all'Anglo i Galli *scimieggianti*
Fan più d'un secol dopo atroce rima.
Stragi ambe inique, cui tu indarno ammanti,
Falsa Astrea, sol di furti, e sangue opima:
Pur, dal pari delitto (assai distanti
Effetti) il Gallo ha spregio, e l'Anglo ha stima.
Donde ciò mai? N'è la ragion patente.
Libera innanzi, e libera più poscia
Era, e tuttora ell'è, l'Anglica gente.
Gallia all'incontro, che in mertata angoscia
Soggiacque a un solo Re, dianzi servente,
Or sotto ai mille esanime si accoscia.[2]

---

[1] Stavano alla difesa di Mantova alcuni abilissimi Ingegneri Italiani al servizio Austriaco. Ma ella è ben alta vergogna per l'Italia, che il di lei ingegno non s'abbia pur anche le mani. Speriamo, che alla povera monca elle rimetteranno pure una volta, quali erano, robuste, pure, augnate quanto conviensi, e non uncinate.

[2] Chi ha conosciuto i Francesi *misgenerati* a' tempi del Re, ed i *rigenerati* d'adesso, ha osservato ch'essi avevano allora alquanto meno il con-

SONETTO XLII.

9 novembre 1797.

XXVIII. Et nomen pacis dulce, et ipsa res salutaris: sed inter pacem, et servitutem plurimum interest. Pax est tranquilla Libertas: Servitus malorum omnium postremum, non modo bello, sed morte etiam repellendum.

CICERO, *Philipp.*, II.

Soave nome la pace, e salutarissima cosa ad un tempo: ma fra la pace, e il servaggio ci corre moltissimo. La pace è una tranquilla libertà: il servaggio è dei mali tutti l'estremo, e debbesi, non che con la guerra, ma con la morte stessa respingere.

Laudato alfin sia il Diavolo, una pace
Han gli schiavi-Re Galli impiastricciata,
Per cui disartigliata, e spennacchiata
La men ladra di loro Aquila giace.
Un decrepito molto, e non sagace
Leon, che in due trist'ali avea cangiata
Sua maschil masserizia omai tarlata,
Di se fa base al patteggiar rapace. —
Pace non v'è, da libertà divisa;
Galli, e non Galli, in rio servaggio avvinti
Noi tutti, avrem dei posteri le risa.
Tutti del par, di codardia convinti
Saremo, e in nuova, ma dissimil guisa,
Infami al par dei vincitori i vinti.

---

tegno, e l'insolenza, ed il timore di schiavi, di quel che l'abbiano al presente. Essi erano allora al remo come dilettanti, che nei nostri porti chiamansi *Buonavoglia,* ed ora vi si assidono sforzati davvero, ma remigano pure liberamente a suon di nerbate.

SONETTO XLIII.

2 marzo 1798.

Dei rifondati Cibeleschi Galli
A coronar le generose imprese,
Questa or mancava sola; i sacri stalli
Irne a espugnar delle Romane Chiese.
Scarsi otto mila bipedi cavalli,
Schiavi sferrati in mendicante arnese,
Intreccian ecco in Vatican lor balli,
Cui de' far Roma libera le spese.
Sì vedrem poi nuovo trïonfo antico,
Il Direttorio sculto in marmo Pario,[1]
Scabra palma ostentarne un nobil fico;
E il Pontefice espulso ottogenario,
Fia 'l trionfato Imperator nemico;
E allòr, fia 'l Santissimo Rosario.

LICENZA.

XXIX. Fors'altri canterà con miglior plettro.

ARIOSTO, *Fur.*, XXX, 16.

Bench'io n'abbia non poche, a me pur meno
Pria verran le parole,
Che non ai Galli le servili fole,
E il tirannesco rabido veleno. —
Qui dunque alla Galleide omai do fine,
Al pari, o più di te, Lettore, io stufo. —
Addio, Galli; addio, Muse sterquiline:
Io cedo, e il tema, e il canto al Vate Gufo.

---

[1] Il *Direttorio;* nome verbale figliato da dirigere, come *Erettorio* da ergere, colla differenza però, che questo riesce un aggettivo che non ha forza da star da sè, e si accoppia per lo più con un membro solo; quello all'incontro s'è fatto un cotale sustantivo, che collettivamente definisce, e rappresenta il nuovo Re Quinquemembre dei presenti Repubblicani Francesi.

CONCLUSIONE.

Giorno verrà, tornerà il giorno, in cui
Redivivi omai gl'Itali, staranno
In campo audaci, e non col ferro altrui
In vil difesa, ma dei Galli a danno.
Al forte fianco sproni ardenti dui,
Lor virtù prisca, ed i miei carmi, avranno:
Onde, in membrar ch'essi già fur, ch'io fui,
D'irresistibil fiamma avvamperanno.
E armati allor di quel furor celeste
Spirato in me dall'opre dei lor Avi,
Faran mie rime a Gallia esser funeste.
Gli odo già dirmi: O Vate nostro, in pravi
Secoli nato, eppur create hai queste
Sublimi età, che profetando andavi.

XXX. Tenea 'l Ciel dai Ribaldi, Alfier dai Buoni.

IL FINE.

INDICE DEL MISOGALLO.

Del Misogallo i membri io 'n rima annovero
Perchè a far non me l'abbia un dì Ser Ficco
D'un sol d'essi più ricco, nè più povero.

Prose cinque, Sonetti quaranzei,
Sessantatrè Epigrammi, e sola un' Ode;
E il Rame; e in Note ottanta, una Notona,
Che con tre Documenti al ver consuona;
E di Epigrafi trenta, alta corona:
Questa è l' Opera intera, a cui potrei,
S'io non schifassi omai sì ignobil lode,
Appiccicar più code.

Uccider me, tu il puoi, schiava Genìa;
Non puoi tu uccider, no,
Questa, in cui pur vivrò,
Nell'adamante sculta Opra ben mia.

INDICE DEL VOLUME.

Parte I. — EPIGRAMMI.

Indice alfabetico.

A diverbio un eunuco era venuto . . . . . *Pag.* 19
A donna un uom non basta. . . . . » 5
Agli Europei propongono i Francesi . . . . . » 30
Al Doge, ed ai suoi Veneti, giudizio . . . . . » 23
Al mio nascer ci fui, ma mezzo appena . . . . . » 21
Alta due palmi e mezzo a tre non giunge . . . . . » 4
Angli che dite, ei non fu vostro re . . . . . » 5
Approvazione . . . . . » 9
A tre cose non mai congiunte pria . . . . . » 18
A voler mordere . . . . . » 11
Baionette, cannon, tamburi e schioppo . . . . . » 33
Base di ogni opra bella, il nascer bene . . . . . » 24
Benchè nulla importar ti dee di quelli . . . . . » 28
Biasmandò laudate. . . . . » 10
Capitano; è parola. . . . . » 18
Ce grand procès, à mon avis . . . . . » 13
Cent soixante notables . . . . . » 15
Che pretende il Pretendente. . . . . » 13
Chi dai miei Bruti tien dissimil me . . . . . » 36
Chi di parer non cura, un uom fors'è . . . . . » 21
Chi fu, che fece e che mertò costui . . . . . » 20
Chi in Bisanzio, chi in Grecia e chi in Egitto . . . . » 27
Ci va dicendo Orpel ch'ei mai non dorme . . . . . » 16
Clizia, mondana ancor, ben mille amanti . . . . . » 4
Crudo è lo scherzo, che vien fatto a voi . . . . . » 20
Dai Galli in rima le tragedie fersi . . . . . » 35
D'ampia guerra brevissima rassegna . . . . . » 21

Dare e tôr quel che non s'ha . . . . . *Pag.* 7
Dei Francesi per togliersi la noia . . . . . » 33
De' principi il flagello . . . . . » 17
Di Firenze è scacciato . . . . . » 11
Di libertade il vero arbor son io . . . . . » 32
D'invidïetta pregno . . . . . » 15
Dio la corona innesta. . . . . » 18
Di Venezia, e di Genova, e di Roma. . . . . » 29
Donna, che altrui togliendo ogni speranza . . . . . » 15
Dopo tanti gran secoli da cani. . . . . » 25
Du' avvocati, due medici e un chirurgo. . . . . » 32
Due Consolini appesi a un Ciondolone . . . . . » 33
Due parole enimmatiche . . . . . » 33
Ecco nascer Penelope da Frine. . . . . » 25
E qui il socco, se in piedi anco mi sta . . . . . » 34
Fame, imbratta d'inchiostro. . . . . » 34
Fattisi in Gallia re gli avvocatuzzi . . . . . » 22
Festevol motto arguto . . . . . » 23
Filippo, abbozzo sudicio qual sei . . . . . » 35
Forse alcun pregio aveano . . . . . » 19
Forse inventava Alfieri un ordin vero . . . . . » 34
Fosco, losco e non Tosco . . . . . » 7
Fra l'opre tutte degl'Iddii più altere . . . . . » 28
Gli Angli, già liberi, or vendon se . . . . . » 8
Gli equestri re, che instatuarsi al vivo . . . . . » 17
Hammi il vostro biasmarmi assai laudato . . . . . » 8
Ho visto già quel ch'è . . . . . » 18
Il bestemmiar gli Angeli, i Santi e Dio . . . . . » 14
Il papa è papa e re . . . . . » 8
Il raccoglier brutture per le strade . . . . . » 20
Il soggiacer a un re assoluto è un guai . . . . . » 26
In Campidoglio un teschio di cavallo . . . . . » 32
In Levante audaci e preste . . . . . » 27
Io non so se più amico . . . . . » 5
Io professor dell'università . . . . . » 11
La nullità dell'uno inserto al zero . . . . . » 9
L'arte sua ciascun faccia. Il vero scriva. . . . . » 19
Lasciai la spoglia, ma il furor non lasso . . . . . » 36
Lauda tu sol te stesso . . . . . » 19
Le forti rocche, cui nè prender mai . . . . . » 36
Le prime quattro Alfieriche; la quinta . . . . . » 34
Libertà che vuol tormisi lung'Arno . . . . . » 22
L'oro pria, poscia il sangue, indi la fama . . . . . » 16
Lucca, a te forse contro al Gallo crudo . . . . . » 24
L'uom che in un sol sonetto . . . . . » 10

Mai non pensa altro che a se . . . . . *Pag.* 15
Massirizio tutto sa . . . . . » 18
Mista coll'irto crin, del crin più sconcia. . . . . » 31
Mi trovan duro . . . . . » 6
Mi vien da rider quand'io sento dire. . . . . » 22
Molti siete; i' son uno . . . . . » 27
Mordimi, prego, ma co' denti tuoi . . . . . » 17
Nabidi e Cato; ripugnanti sempre . . . . . » 29
Nei prolissi calzononi . . . . . » 25
Nel punto in cui di Galli armati schiavi . . . . . » 29
Non che a te, fida suora, ai più remoti . . . . . » 25
Odo ogni uomo arditamente. . . . . » 34
Oh degli antiqui cavalier ben degna . . . . . » 4
Padre trent'anni muto il Pretendente . . . . . » 13
Papa infallibile . . . . . » 6
Pedanti, pedanti . . . . . » 8
Per abborrir quanto è dovere i Galli . . . . . » 23
Perch'ei cangi impostura. . . . . » 27
Per liberarmi . . . . . » 26
Più d'un le piace . . . . . » 10
Poichè il destino ci vuol pur divisi . . . . . » 24
Qual dei due Bruti è il primo? . . . . . » 16
Queste tue polveri . . . . . » 34
Rado nuoce il tentar; talvolta giova . . . . . » 35
Re, confessori, medici, avvocati . . . . . » 35
Sacro ebbi già di *cittadino* il nome . . . . . » 22
Securo alfin l'italo Alfier qui giace . . . . . » 33
Semi-Claudi imperanti . . . . . » 17
Sempre eccellenti i Galli in altere opre . . . . . » 30
Sia l'avvenir qual vuolsi, a me pur sempre . . . . » 30
Sia pace ai frati . . . . . » 12
Signor, perchè del tuo disutil peso . . . . . » 3
S'l'è mi ch'son d'fer o j Italian d'potia. . . . . » 6
Son dur, lo seu, son dur, ma i parlo a gent . . . . » 5
Sono il Moschi e il Gramosi una pariglia . . . . . » 12
Spogliar chi mal suoi panni difendea . . . . . » 21
Tigre coniglio . . . . . » 10
Tolti di mie tragedie i due *t'hai tu* . . . . . » 7
Toscani, all'armi . . . . . » 9
Tragedie due già fe' . . . . . » 7
Tu m'invïasti (e fu maligno il dono). . . . . » 4
Tutto a contanti recano i Britanni . . . . . » 3
Tutto rosso fuor che il viso. . . . . » 6
Un Arcivescovo . . . . . » 10
Un vil proverbio corre . . . . . » 16

Uom di corte e di fede . . . . . *Pag.* 8
Vanto primo è il formar cose novelle . . . . . » 30
Vedete, s'io son tondo . . . . . » 28
Volar non pon senz'ali i Galli-cani . . . . . » 26
Vuoti il capo, le man, la borsa e il cuore . . . . . » 20
Le Mosche e le Api (Favoletta allegorica) . . . . . » 36

Parte II. — SATIRE.

Al malevolo lettore . . . . . *Pag.* 40
Al benevolo lettore . . . . . » 41
Prologo. — Il cavalier servente veterano . . . . . » 43
Satira prima. — I re . . . . . » 49
» *seconda.* — I grandi . . . . . » 50
» *terza.* — La plebe . . . . . » 55
» *quarta.* — La sesqui-plebe. . . . . » 59
» *quinta.* — Le leggi . . . . . » 61
» *sesta.* — L'educazione . . . . . » 65
» *settima.* — L'antireligioneria . . . . . » 67
» *ottava.* — I pedanti . . . . . » 73
» *nona.* — I viaggi . . . . . » 77
» *decima.* — I duelli . . . . . » 90
» *decimaprima.* — La filantropineria . . . . . » 94
» *decimaseconda.* — Il commercio . . . . . » 97
» *decimaterza.* — I debiti . . . . . » 101
» *decimaquarta.* — La milizia . . . . . » 103
» *decimaquinta.* — Le imposture . . . . . » 107
» *decimasesta.* — Le donne . . . . . » 110

Parte III. — IL MISOGALLO.

Intenzione dell'Autore. . . . . *Pag.* 113
Rame allegorico . . . . . » 115
Avviso al lettore . . . . . » 121
Prosa prima. — All'Italia . . . . . » 123
» *seconda.* — Ragione dell'opera . . . . . » 126
» *terza.* — Ultime parole del Re. . . . . » 158
» *quarta.* — Dialogo fra un liberto ed un uomo libero » 169
» *quinta.* — Dialogo fra il Re Luigi XVI e Robespierre » 185
Ode. — Diva feroce e torbida . . . . . » 156
Indice del Misogallo . . . . . » 210

Indice alfabetico dei Sonetti.

Anco l'Asia tremar già fean gli schiavi . . . . . *Pag.* 167
Atroce assai, ma più codardo, stuolo. . . . . » 150
Barbari ai nomi, alla favella, al naso . . . . . » 144
Da ch'io bevvi le prime aure di vita. . . . . » 153
Dei rifondati Cibeleschi Galli . . . . . » 208
Del Popol piaga, e non del Popol parte . . . . . » 173
Di libertà maestri i Galli? Insegni . . . . . » 154
D'immensa piazza in mezzo (oimè!) torreggia . . . . » 164
D'inutil muro un giro ampio senz'arte . . . . . » 145
Di se parlando (che altro mai non fanno) . . . . . » 151
D'ispido turpe verro aspro grugnito . . . . . » 177
E' fu il bel motto di colui, che disse . . . . . » 152
È Repubblica il suolo, ove divine. . . . . » 153
Ferro, torchj, destrieri, inchiostro, e tede . . . . . » 155
Figli di vuoto erario i nuovi Galli . . . . . » 154
Finchè turbo di guerra orrido stride . . . . . » 176
Gente più matta assai che la Sanese . . . . . » 145
Giorno verrà, tornerà il giorno, in cui . . . . . » 209
Giunte sporge le mani e genuflesso . . . . . » 193
Gracchiare il dolce usignoletto apprenda . . . . . » 175
Impetuoso Borea stridente . . . . . » 146
In altro Agosto insanguinar già vide . . . . . » 149
Io, cui natura, esperïenza, e amore . . . . . » 147
Là, dove il Mincio impaludato aggira . . . . . » 206
Là, dove Italia borëal diventa . . . . . » 173
La militar tirannide Romana . . . . . » 168
L'*Assegnato* è tra' Galli un fogliolino . . . . . » 192
L'Attica, il Lazio, indi l'Etruria diero . . . . . » 176
Laudato alfin sia il Diavolo, una pace . . . . . » 207
La Storia no (che Storia unqua non ebbe) . . . . . » 151
L'uom che minor d'altr'uom s'estima, è spesso . . . » 178
Molta è la Gallia, e popolosa, ed una . . . . . » 179
Mono-aspri-vili-sillabi nasali . . . . . » 175
O Dea, tu figlia di valor, che aggiungi . . . . . » 144
Odio all'emula Roma acerbo eterno . . . . . » 142
Orrido carcer fetido, che stanza . . . . . » 166
O sovra i Numi tutti augusto Nume . . . . . » 125
Pregio mi fo di quattro cose e grado . . . . . » 174
Preso ha il timon chi fu pur dianzi al remo . . . . » 143
Qual emblema è codesto? Una donnaccia . . . . . » 157
Ricchetti, Itala stirpe, arguto audace . . . . . » 147

Stridula ruota di vil carro informe . . . . . *Pag.* 146
Sua Maestà la Nazïon Gallina . . . . . » 150
Tra i Galli schiavi, e in schiavitù gaudenti . . . . » 174
Tronche due Regie teste rotolanti. . . . . » 206
Ventitrè milïoni di pidocchi. . . . . » 165

Indice alfabetico degli Epigrammi.

Ben adoprar il tempo, ogni uom sa dirlo . . . . . *Pag.* 184
Bench'io n'abbia non poche, a me pur meno . . . . » 208
Certi nomi si accoppiano, altri no . . . . . » 205
Ch'eran pria schiavi i Galli, il dicon essi . . . . . » 178
Che giova nelle fata dar di cozzo? . . . . . » 205
Chi 'l crederia pur mai, che filarmonica . . . . . » 198
Coalizzati contro i Galli, e indarno . . . . . » 199
Con quattr'anni di guerra, i Galli han vinto . . . . » 183
Contro pochi, ed inermi, armati molto . . . . . » 203
Dai buoni i tristi divisar tu dèi . . . . . » 194
Dan battaglie i Francesi giornalmente . . . . . » 155
Di contraria cagion l'effetto stesso . . . . . » 182
Di tutti quasi i Re d'Europa un fascio . . . . . » 197
Due morbi a un punto mai non raccozzati . . . . . » 204
Falso orecchio hanno i Galli e semi-naso . . . . . » 148
Fantoccini son sempre i Galli stati . . . . . » 178
Farsi liberi i Galli, ell'è un'impresa . . . . . » 180
Fra i dentro-stanti, e i fuor-usciti Galli . . . . . » 165
Fra Re signori, e Re villani, corre . . . . . » 172
Galli miei, ben si può fiacchi, e modesti . . . . . » 148
Galli, o calzoni, o non calzoni abbiate . . . . . » 167
Gli Angli dichiaran Payn sedizioso . . . . . » 166
Guerreggio in Asia, e non vi cambio, o merco . . . » 205
Il *Mandato* è fratel dell'*Assegnato* . . . . . » 197
Imberrettando le fittizie teste . . . . . » 179
In mille guise, due Sentenze sole . . . . . » 121
La Convenzion Gallesca or si baratta . . . . . » 192
La Francia sola contro Europa tutta. . . . . » 197
L'Aristo- e il Mono- e il Demo-craticismo . . . . » 201
La Repubblica Galla or l'un per cento . . . . . » 191
La testa e il capo, o sien due cose od una . . . . » 181
La vile Europa dalla Gallia vile . . . . . » 202
Luigi il sesto decimo fu buono . . . . . » 167
Maravigliose veramente e nuove . . . . . » 181
Maschie a vicenda, e femmine lor rime . . . . . » 178

Molto oprar, poco dir, nulla vantarsi . . . . . *Pag.* 180
Monarcheschi i Franceschi in cor ben tutti . . . . » 179
Nasce talvolta il fulmin dalla terra . . . . . » 182
Nobili senza onore . . . . . » 143
Non è dai Galli, oibò, l'Italia invasa . . . . . » 201
Non vorrian esser Vandali i Francesi . . . . . » 202
O i Pentarchi farannosi Pantarchi . . . . . » 196
Ogni gente in tre specie si divide . . . . . » 152
Ogni par d'anni, una costituzione . . . . . » 190
Pari all'imprese i premj ognor vorrei . . . . . » 155
Per decreto trombale . . . . . » 196
Per riscattar Repubblicani sei . . . . . » 191
Poichè ben bene consigliati s'ebbero . . . . . » 180
Portavano i Francesi . . . . . » 183
Quando degnansi i Francesi . . . . . » 195
Rosi i Galli dal baco . . . . . » 204
Rubano i Galli tutto agli Italiani . . . . . » 203
Schiavi spregiare, ed abborrir tiranni . . . . . » 165
Semi-Ateniesi i Galli son: chi 'l niega . . . . . » 194
S'era detto finor, che tutto cresta . . . . . » 152
Si dice, che dicea non so qual Papa . . . . . » 191
S'io di Greco sapessi, or ne trarrei . . . . . » 192
Si sta, si sta pensando . . . . . » 181
Scrive amichevolmente . . . . . » 202
Sublime marchio contrassegna i putti . . . . . » 194
Tutto fanno, e nulla sanno . . . . . » 164
Udite, udite, l'anno Gallinier . . . . . » 183
Uno sforzato imprestito in bei dindi . . . . . » 196